OLYMPE
DE CLÈVES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS
—
1860

OLYMPE DE CLÈVES

XXXIX

COMMENT LE CHEVAL DE BANNIÈRE COURUT JUSQU'A CE QU'IL S'ARRÊTAT, ET DE QUELLES HONNÊTES PERSONNES NOTRE HÉROS FIT CONNAISSANCE DANS UN BOURG DONT NOUS AVONS OUBLIÉ LE NOM.

Le cheval était bon coureur, Bannière sentait le besoin de courir. Il en résultait que lorsque le cheval, par trop fatigué, ralentissait le pas, Bannière lui mettait les éperons dans le ventre, et que le généreux animal repartait au galop. Il en résulta que l'homme et le cheval fournirent d'une seule traite une course longue et rapide.

Cependant, deux heures après le départ de Lyon, Bannière avait été obligé de donner quelques instans de repos à lui-même d'abord, et ensuite à sa monture. Ces momens de repos, il les employa pour son compte à entamer une excellente bouteille de vin de Bourgogne, et pour le comte de son cheval à lui faire servir une double ration d'avoine, dans laquelle il versa généreusement le reste de sa bouteille.

Pendant cette course de deux heures, Bannière avait fait huit lieues à peu près. L'homme rafraîchi, le cheval rupu, l'homme remonta sur le cheval et reprit sa course.

Le vin et l'avoine avaient fait merveille : l'animal avait le

diable au corps; ses pieds ne touchaient pas la terre. On eût dit la monture de Faust se rendant au sabbat.

Il est vrai qu'aux flancs de Faust on eût vainement cherché Méphistophélès; mais visible ou invisible, tout homme a son Méphistophélès galopant à ses côtés.

Le Méphistophélès de Bannière, c'était en ce moment un composé de toutes les passions : c'était d'abord pour Olympe un amour plus violent que jamais; c'était pour monsieur de Mailly une haine profonde qui allait s'aigrissant de minute en minute, car il songeait, le pauvre Bannière, que ces minutes pendant lesquelles s'aigrissait sa haine, monsieur de Mailly les passait près d'Olympe; puis de temps en temps se joignait à cela un autre sentiment, qui, pour être moins élevé que ces deux belles passions avec lesquelles on a fait tant de belles tragédies et tant de beaux drames, la haine et l'amour, n'en était pas moins pressant.

Nous voulons parler de la peur.

Bannière avait peur d'être poursuivi, Bannière avait peur d'être rejoint; c'était la seconde fois qu'il fuyait ainsi : la première, les jésuites; la seconde, les dragons. Mais la première fois il fuyait avec Olympe, et cette fois il fuyait seul, sauf le Méphistophélès invisible qui lui disait tout bas :

— Alerte ! Bannière, alerte ! et tu rejoindras Olympe, et tu rejoindras monsieur de Mailly, et tu échapperas aux dragons comme tu as échappé aux jésuites.

Alerte ! Bannière, alerte ! Et chaque suggestion de ce dieu qui aiguillonnait Bannière se traduisait en coups d'éperons pour le pauvre cheval.

Enfin le cheval, épuisé, s'arrêta de lui-même tout tremblant sur ses jambes, haletant, ruisselant de sueur.

Notre écuyer improvisé venait de faire en cinq heures quinze lieues de pays bien comptées, qui, au calcul le plus bas, équivalent toujours à vingt-cinq lieues de poste.

Bannière, quand son cheval s'arrêta, était en conversation suivie avec son Méphistophélès, et ne s'était point aperçu qu'il était arrivé dans un gros bourg dont les habitans, debout au seuil de leurs portes ou assis sur des bancs accolés à la façade de leurs maisons, regardaient avec une sorte de bien-être égoïste, qu'ils ne prenaient pas même la peine de déguiser, ce cavalier si blanc de poudre,

ce cheval si blanc d'écume, harassés tous deux, tandis qu'eux, les braves campagnards, se contentant de laisser tourner la tête sans s'agiter à sa surface, n'avaient point cessé d'être parfaitement heureux, tranquilles et immobiles, jouissant de ce bien-être que les poëtes latins, gens éminemment paresseux, ont admirablement compris.

Voyez le berger de Virgile remerciant Auguste du repos qu'il lui a fait; voyez Lucrèce se félicitant d'être bien tranquille au rivage lorsque la mer fait bondir sur ses vagues courroucées, navires et matelots.

Quand le cheval s'arrêta et que Bannière put ouvrir ses yeux gonflés par la poussière et alourdis par le sang, il vit d'abord ce grand bourg dont nous avons parlé et qui se composait d'une seule rue à l'extrémité de laquelle on apercevait la plaine. Puis, comme cela arrive souvent, lorsqu'il eut ramené son regard des objets éloignés aux objets plus proches, il vit un homme de bonne figure qui tenait la bride de son cheval, et un autre homme moins fleuri qui tenait l'étrier au côté montoir. En même temps, une voix qui affectait un accent gracieux dit à ses oreilles :

— Bonjour, monsieur le dragon !

— Oh ! oh ! fit Bannière encore un peu étourdi, est-ce à moi par hasard que l'on parle ?

Mais un instant de réflexion lui suffit pour s'apercevoir que la voix ne pouvait saluer la bienvenue d'aucun autre, par la raison qu'il était seul sur la route, et que de dragons il n'en existait probablement pas à dix lieues à la ronde.

Il s'aperçut en outre que son cheval venait de faire halte précisément à la porte d'une de ces vastes auberges qui émaillaient les routes de notre vieille France et qui sentaient d'une lieue à la ronde le foin pour les quadrupèdes et les rôtis pour les bipèdes.

La broche tournait : poulets et perdreaux grésillaient au feu, tandis que le foin odorant descendait du grenier par la poulie et qu'une belle avoine noire craquait sous les dents de trente chevaux qui peuplaient l'écurie.

— Bonjour, monsieur le dragon, avait dit quelqu'un.

— Bonjour, messieurs, avait répondu Bannière, tâchant de donner à sa voix l'accent d'une politesse reconnaissante en voyant les deux hommes qui s'empressaient autour de lui.

— Oh ! le beau dragon, dit une troisième personne, qu'à la douceur du timbre Bannière reconnut pour une personne du sexe féminin.

— Diable ! diable ! pensa Bannière, tout en cherchant des yeux la propriétaire de ce timbre charmant, qui, tout en l'effrayant, lui caressait doucement l'oreille. Diable ! il faudra que je change de costume ; je suis un peu trop militaire pour tout le monde en ce pays-ci.

Cependant il se rassura en voyant que ses interlocuteurs étaient deux habits bourgeois et sa panégyriste une jolie fille de vingt ans.

Les deux habits bourgeois étaient, comme nous l'avons dit, l'un à la bride, l'autre au côté montoir du cheval de Bannière. La jolie fille de vingt ans se tenait debout sur le seuil de l'hôtellerie. Bannière jeta sur tout ce qui l'entourait un regard rapide, et voyant que rien ne sentait la prévôté, ni dans cette auberge, ni autour de cette auberge, il mit pied à terre d'un air tout à fait résolu.

A peine était-il séparé de son cheval que la bête était conduite à l'écurie par le garçon et que lui Bannière se laissait tout doucement entraîner vers la salle à manger.

Il y a, chacun le sait, de ces courans irrésistibles qui mènent toujours l'homme où il désire aller. Or, l'animal désirait aller à l'écurie et l'homme au réfectoire ; tous deux arrivaient donc en même temps au but de leurs désirs.

Les deux particuliers à la mine rassurante accompagnaient Bannière comme pour lui faire les honneurs de la maison. Bannière se laissait faire, assez étonné de ces prévenances.

La jolie dame, Bannière ne savait comment, grâce à des ailes de sylphide, sans doute, la jolie dame avait disparu du seuil de l'hôtellerie pour reparaître sur le seuil de la salle à manger.

Bannière, conduit à la fois par le cœur, les yeux et l'estomac, cédait à la triple attraction.

Et tout d'abord il lui fallut essuyer plusieurs questions, bien naturelles d'ailleurs de la part de gens qui lui prodiguaient de telles prévenances, et qui toutes en somme venaient se confondre dans celle-ci.

— Où allez-vous, dragon ?

— Où je vais ? répondit Bannière, pardieu ! c'est bien simple, je vais à Paris.

— Pardon, vous pourriez aller ailleurs.

— Il paraît que c'est le chemin de monsieur, dit un des deux interlocuteurs de Bannière. Je ne vois pas de mal à ce que monsieur aille à Paris; j'en viens bien, moi.

Bannière jugea qu'il était temps de se rendre compte des personnages qui l'entouraient, et, tandis qu'on mettait le couvert, tout en époussetant ses bottes avec son mouchoir, il fit d'eux un examen assez détaillé.

L'un, celui qui ne voulait pas que Bannière allât à Paris, était un petit bourgeois d'une cinquantaine d'années, haut en couleur, rondelet, cossu, aux mains courtes et lourdes; il était vêtu d'un habit gris-brun, braies pareilles, bas à côtes gris-bleu.

L'autre, assez grand, assez maigre d'encolure, portant, malgré son habit bourgeois, un plumet sur l'oreille, avait les bras longs, le nez comme les bras, la main sèche, un petit œil rond tout noir, et dans ce nez long, qu'on nous permette d'y revenir, la chose en vaut la peine, certaine déviation de la ligne droite que les gens affligés de cette imperfection devraient faire corriger avec le plus grand soin par l'orthopédie, attendu qu'aucun indice physionomique n'est plus concluant à prouver l'irrégularité de la morale.

Malheureusement Lavater, chez lequel nous puisons ces renseignemens, n'était pas encore né, ou, s'il était né, n'avait pas encore écrit; il en résultait que Bannière ne pouvait par conséquent avoir lu Lavater.

Il pensa que l'homme au nez long et de biais avait pris l'habitude de se moucher de gauche à droite, et que de cette désastreuse habitude avait résulté l'infirmité que nous venons de mentionner.

Peut-être même ne vit-il rien du tout, ne pensa-t-il rien du tout, et ne fit-il attention aucunement, tant il était préoccupé du joli petit nez d'Olympe, à ce grand vilain nez de travers de l'homme au plumet.

Ce personnage, d'ailleurs, se cambrait d'une façon très-hautaine, et caressait en même temps sa hanche qu'il je-

tait cavalièrement en avant, et la pomme autrefois dorée d'une longue rapière.

Parfois il abaissait avec complaisance son petit œil noir sur la jolie femme, sa compagne, dont le portrait mérite bien aussi que nous lui consacrions une douzaine de lignes.

Au reste, nous autres romanciers ne comptons jamais avec les jolies femmes, et la femme de l'homme au plumet, car il était visible que c'était sa femme, était jolie.

Au reste, voici ce qu'elle était : regardez bien.

Petite, blonde et fraîche ; œil grand, d'un bleu ferme ; bouche charnue et fine de dessin, souriant souvent, minaudant parfois, et alors faisant le cœur ; mains mignonnes, charmante aux yeux.

Elle vit que son tour venait d'être examinée, et elle fit une charmante révérence à Bannière.

La conversation s'engagea généralement, comme il est d'usage entre gens qui ne se connaissent pas, sur des lieux communs.

La route, le temps et le cheval du voyageur en firent les frais.

Bannière fut sobre sur le premier point : il avait toutes sortes de raisons de ne pas dire d'où il venait.

Il fut complaisant sur le second; avoua qu'il faisait une chaleur du diable.

— Moins chaud cependant que dans les Abruzzes, interrompit l'homme au plumet.

Pourquoi : Que dans les Abruzzes ? nous le verrons tout à l'heure.

Mais, sur le troisième point, sur celui du cheval, il fut prolixe, prolixe comme Ovide.

Cela se conçoit ; Bannière avait trois raisons pour agir ainsi :

La première, nous l'avons dite : il ne se souciait pas que l'on sût d'où il venait.

La seconde, il ne pouvait pas empêcher que le temps ne fût ce qu'il était, très-chaud. Il pouvait cependant discuter le degré de chaleur, et soutenir qu'il était aussi chaud que dans les Abruzzes ; mais il ne le fit pas, soit qu'il fût

sur ce point de l'avis de son interlocuteur, soit que la chose lui fût absolument égale.

La troisième, il voulait vendre son cheval, marqué, comme les chevaux de cavalerie, d'une fleur de lis à la fesse, et reconnaissable, c'est à dire compromettant pour toute la route.

L'homme aux bas gris-bleus et l'homme au plumet se mirent alors à analyser le cheval.

Le plumet ne tarissait pas sur sa beauté.

— Permettez, cependant, monsieur le marquis, dit le petit homme, permettez que je vous contredise.

— Oh ! oh ! pensa Bannière, j'ai affaire à un marquis. Diable ! voyons.

Et plus il voyait, plus il trouvait, lui, l'amant du beau, plus il trouvait disons-nous, ce nez de travers désagréable.

— Mais en quoi, dit le marquis, pouvez-vous blâmer ce cheval ? Il est ce qu'il est.

— Il est fourbu, monsieur.

— Hé ! fit Bannière, si la chose n'était pas si impolie à vous dire, je vous répondrais que vous ne vous y connaissez guère.

— Oh ! quant à cela, répliqua le marquis, je ne serai point de votre avis. Je défends la bête qui me paraît être une excellente bête, et pour laquelle j'ai de la sympathie; mais dire que monsieur ne se connaît pas en chevaux, oh non ! oh non ! oh non ! je ne dirai jamais cela.

— Cependant... fit Bannière.

— Cher dragon, dit l'homme au plumet d'un petit ton protecteur qui caressa Bannière à rebrousse-poil, monsieur est un gros marchand de soieries qui a tué plus de chevaux dans ses voyages que votre régiment et le mien n'en ont jamais eu de tués à la guerre, eussent-ils fait la guerre contre le prince Eugène et monsieur de Marlborough.

— Oh ! vous avez un régiment ? fit le dragon.

— C'est à dire, monsieur, que je suis capitaine dans un régiment, répondit modestement le marquis.

— Monsieur le marquis, dit à l'oreille de Bannière le petit homme aux bas gris-bleu, est capitaine au régiment des Abruzzes.

— Ah! fit Bannière, voilà donc pourquoi il disait tout à l'heure, quand je disais qu'il faisait chaud sur la route de Paris : Pas si chaud que dans les Abruzzes.

— Justement!

— Je comprends cela alors.

— Un gentilhomme terrible, et dont vous devez bien certainement avoir ouï parler...

Bannière se tordit à la fois la bouche et l'œil, ce qui est un signe que l'on cherche à se rappeler.

Bannière ne se rappela point.

— Comment l'appelle-t-on ? demanda-t-il.

— Le marquis de la Torra.

— Non... non, fit Bannière. Le marquis de la Torra ?... C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Enfin, maintenant vous savez que c'est un capitaine.

— Et un marquis, dit Bannière.

— Et un marquis, répéta le petit marchand de soieries.

— Vous dites donc que le cheval est fourbu ? poursuivit le marquis.

— J'en ai bien peur.

Le marquis prit une sonnette et appela. Un garçon parut.

— Allez à l'écurie, dit le marquis, et venez me dire ce que fait le cheval de monsieur.

Au bout de cinq minutes le garçon reparut.

— Eh bien ? demanda le marquis.

— Eh bien! il mange, répondit le garçon.

— Vous voyez bien, dit Bannière.

— Quoi ? fit le petit homme aux bas bleus.

— Un cheval qui est fourbu ne mange pas.

— Eh! eh! fit le marquis paraissant se rapprocher du sentiment de son compagnon, nous avons des chevaux qui tout fourbus qu'ils sont, vont encore deux ou trois jours quand ils sont de race comme est le cheval de monsieur.

— Oh! quant à être de race, dit le petit homme aux bas gris-bleu, faisant concession pour concession, oh! pour être de race, il en est; quant à cela, je l'ai vu tout de suite.

— Ils vont, dis-je, continua le marquis de la Torra, pendant quelques jours en soufflant, puis ils tombent tout d'un coup.

— Eh bien! dit le petit bonhomme, prenez seulement la peine de venir à la porte de l'écurie, monsieur le marquis, et vous verrez souffler le cheval de monsieur.

— Que dira-t-on à votre régiment, dragon, dit le marquis de la Torra avec l'aplomb d'un supérieur, quand on verra l'état où vous avez mis votre cheval, pour une amourette sans doute ? Moi, continua le marquis devenant capitaine, je fais fouetter mes soldats quand ils me gâtent mes chevaux.

Le rouge monta au visage de Bannière ; il trouvait l'apostrophe impertinente, en face surtout de la jolie fille.

— En France, monsieur, on ne fouette pas les cavaliers, dit Bannière avec hauteur.

— Non, c'est vrai, on ne les fouette pas, mais on les met en prison, dit le marchand de soieries.

— Le cheval est à moi et non pas au régiment, dit tranquillement Bannière ; c'est un cadeau de mon père quand je me suis engagé. Je fais donc de mon cheval ce que je veux.

— Pardon ! dit le marchand avec politesse. Il est incontestable que si le cheval vous a été donné par monsieur votre père, le cheval est à vous, comme vous dites, et étant à vous, vous pouvez en faire ce que vous voulez.

— Monsieur, excusez-moi, dit le marquis ; mais vous voyant en uniforme, je vous ai pris pour un soldat ordinaire, quoiqu'en vous entendant causer, je me disais bien : Voilà un singulier soldat ; et vous prenant pour un soldat ordinaire, vous comprenez, par bonté d'âme, je m'inquiétais, comme je m'inquiéterais, par exemple, si vous vous aventuriez par les routes sans permission.

— Je quitte le service, monsieur; j'ai mon congé.

— Oh ! tant mieux ! s'écria la jeune femme qui n'avait pas encore parlé, tant elle mettait de féminine curiosité à dévorer des yeux Bannière.

— Eh bien! madame ! fit le marquis de la Torra avec un accent plein de dignité.

— Eh bien, quoi ? demanda la jeune femme avec un accent beaucoup plus simple.

— En quoi cela vous touche-t-il, je vous le demande, que monsieur quitte ou ne quitte pas le service ?

— En rien, monsieur.

— Cependant vous avez dit : Tant mieux !

— C'est possible.

— Et vous avez eu tort, Marion ; le métier de militaire est un magnifique métier.

Et il secoua son plumet.

— Eh bien ! si magnifique qu'il soit, dit Bannière, je le quitte, ce qui veut dire que je me déferais volontiers de mon cheval.

— Vrai ? dit le capitaine.

— A quoi me servirait-il, je vous le demande ? dit Bannière, du ton d'un bourgeois retiré. Un cheval de bataille est bon pour un militaire.

— C'est vrai, c'est ma foi vrai ! dit le marquis de la Torra.

— En effet, si monsieur quitte le service..., dit le marchand de soieries.

Marion ne dit rien : elle regarda Bannière d'un air qui voulait dire seulement que s'il était sans condition et qu'il voulût s'adresser à elle, elle se chargerait de lui en trouver une.

— Et vous déferiez-vous de votre habit ? demanda le capitaine.

— Oh ! de l'habit, de la veste, de la culotte et des bottes, dit Bannière, avec le plus grand plaisir. Mais que feriez-vous de tout cela, monsieur le marquis ? ajouta Bannière en riant.

— Eh ! eh ! j'ai bien envie de prendre cet habit-là pour modèle d'un uniforme. Je veux essayer de faire changer celui du régiment, et je suis sûr que si le colonel voyait votre habit....

— Oh ! pardieu ! il est bien à votre service, monsieur le marquis, dit Bannière.

— Combien le vendriez-vous ?

— Oh ! je ne le vendrais pas.

— Que dites-vous alors ? Je ne comprends plus.

— Je le troquerais pour un habit bourgeois. Vous êtes grand, moi aussi ; vous êtes plus maigre que moi, c'est vrai, mais j'aime à être serré. Vous voyez que nous pouvons faire affaire. Donnez-moi un habit quelconque.

—Quelconque ! En effet, vous êtes d'humeur accommodante. Un habit quelconque ! Comme c'est fâcheux que mes bagages ne soient pas arrivés ; je vous eusse donné mon habit de velours gris de lin doublé de satin rose, qui est tout neuf.

— Mais non, monsieur, c'eût été trop.

— Allons donc ! jeune homme, dit le marquis en se cambrant ; en vérité, il ferait beau voir qu'un homme comme moi fît troc pour troc avec un dragon. J'aime à obliger, mon cher ; cela me coûte cent mille écus par an ; mais on ne se refait pas, que voulez-vous ? Et d'ailleurs, c'est pour cela que Dieu a mis les gentilshommes au monde ; c'est pour cela qu'il les a faits riches et capitaines de régimens.

— Monsieur.... murmura Bannière en s'inclinant, subjugué par tant de grandeur.

— Quel charmant homme vous faites ! s'écria le marchand comme s'il n'eût pas pu se retenir, tout ravi qu'il fût par l'admiration.

— En effet, dit Bannière.

La jeune femme regardait une mauvaise image collée aux vitres.

— Mais, malheureusement, reprit le capitaine, mes malles n'étant point arrivées....

— Eh bien ! demanda Bannière.

— Eh bien ! je n'ai pas ces habits.

— Mais, dit Bannière, vous en avez bien un autre. Un homme comme vous n'est pas embarrassé pour un habit.

— Si, ma foi ! Pour voyager plus lestement, j'ai tout laissé en arrière. Je n'ai qu'une veste de chambre en velours et des chausses de basin.

— Diable ! mais c'est un costume de nuit que vous m'offrez là, dit Bannière.

— Eh ! ma foi! oui, mon cher monsieur.

Bannière regarda le marquis avec un certain étonnement. Il était visible qu'il se demandait comment un homme si considérable pouvait se mettre en route sans autre habit que celui qu'il avait sur le corps, aussi ses yeux errèrent-ils du capitaine au marchand.

Le marchand crut que ses yeux l'interrogeaient sur l'état de sa garde-robe.

— Ma foi ! dit-il, moi je suis comme monsieur le marquis, non point par accident mais par habitude. Je n'ai que mon habit ; jamais je n'en change. On n'oublie pas les commencemens pauvres. Economie, monsieur, économie !

— C'est avec cette économie qu'on grossit les fortunes, dit emphatiquement le capitaine. D'ailleurs, eussiez-vous deux habits de rechange que de ces deux habits on aurait peine à en faire un à monsieur : il est un tiers plus grand que vous.

— Voyons, dit Bannière prenant son parti, ce costume de nuit est-il bien ridicule ?

— Comment, ridicule ! fit le plumet en fronçant le sourcil et en regardant Bannière de travers.

— Pardon, monsieur, je veux dire bien risible.

— Risible ! risible !...

— Eh! sans doute, monsieur; on est toujours risible ainsi costumé, dit Bannière avec une certaine impatience.

— Ah ! fort bien, fort bien, j'entends vos raisons, dit le marquis se radoucissant.

— C'est qu'il est fort susceptible, dit le marchand à l'oreille de Bannière.

La chose était assez égale à Bannière, cependant il voulut se montrer courtois.

— Monsieur ne pense pas que j'aie voulu lui être désagréable en rien ! dit-il.

— Mais non, mais non, fit madame Marion, soyez donc tranquille.

— Je vais faire apporter le costume, dit le marquis della Torra. Je vois que c'est une bonne œuvre.

— Ne vous dérangez pas, monsieur le marquis, dit le marchand ; je vais moi-même à votre chambre.

Et il sortit.

XL

COMMENT, SANS ÊTRE AUSSI NOBLE QUE MONSIEUR DE GRAMMONT, BANNIÈRE EUT L'HONNEUR DE FAIRE LA MÊME PARTIE QUE LUI.

Toutes ces politesses donnaient à Bannière la plus haute idée de la position sociale de monsieur le marquis.

Pour qu'un riche marchand se fasse ainsi le complaisant d'un capitaine, pensait-il à part lui, il faut que ce capitaine soit millionnaire.

Puis en dessous, par distraction, car son cœur et sa pensée couraient toujours à la suite d'Olympe, il lorgnait madame Marion, sans mauvaise pensée aucune et pour rendre quelque politesse à celle-ci en échange de ses prévenances.

Le marchand ne fit que monter et descendre ; sans doute était-il familier dans l'appartement du marquis. Il rapportait le costume en question.

La veste était de velours, c'est vrai, et sur ce point le marquis della Torra n'avait point menti ; mais d'un velours violacé et miroitant, dont la fraîcheur n'était plus même à l'état de souvenir.

Il fallait que ce fût quelque robe de chambre du temps de monsieur de Roquelaure (le contemporain de Tallemant des Réaux, bien entendu), dont les basques, trop usées (c'est de la robe de chambre que nous parlons), ou détruites par accident, avaient subi l'amputation et changé le vêtement primitif en une veste à manches.

Le marquis vit que Bannière détaillait l'objet qui lui était présenté et que le détail n'était pas à l'avantage de cet objet.

— Voyons, essayez, essayez, dit-il pour distraire l'attention de l'amateur.

Bannière essaya.

Il fallait, comme l'avait prévu Bannière, que la chose fût quelque peu ridicule, car madame Marion, quelque bienveillante qu'elle fût d'ordinaire pour lui, ne put re-

tenir un immense éclat de rire lorsqu'elle le vit sous cette souquenille.

Le fait est qu'un casque comme on les portait alors, une culotte rouge et des bottes, faisaient, avec cette veste, le plus bouffon des mariages.

Aussi, Bannière, tout en essayant la veste, retenait-il encore son habit par la manche; mais enfin force lui fut de le laisser tomber, et l'on entendit le son à la fois vif, argentin et mat d'une bourse bien garnie heurtant la dalle et dont l'épaisseur de l'étoffe amortissait le cliquetis métallique.

Alors, comme frappés par un ressort, le marquis della Torra et le marchand se regardèrent avec un épanouissement dont Bannière eût certes compris la signification, n'eussent été la disgrâce de se voir dans une veste si passée et la longueur démesurée des manches de cette veste.

Madame Marion rougit et se retourna vers la fameuse image de la porte vitrée, qu'elle se mit à contempler de nouveau.

Le marquis, de fier qu'il était, se montrait aussitôt empressé à plaire; sans doute la pesanteur de la bourse, calculée en mathématicien par le bruit qu'elle avait fait en tombant, prouvait au marquis qu'il n'avait point affaire à un dragon ordinaire.

En effet, la chose était parfaitement possible. Dans les dragons, corps privilégié, s'engagaient beaucoup de fils de famille, et tout fils de famille est honorable pour les capitaines quand il a une bourse aussi bien garnie que paraissait l'être celle de Bannière.

La bourse, c'est la généalogie la plus sensible aux étrangers.

On fit essayer à Bannière, par le même procédé, la culotte de basin blanc; puis on lui donna des pantoufles fort usées comme tout le reste, plus que tout le reste même. Cependant, au moment de les lui livrer:

— Une minute, dit le capitaine au marchand, une minute, que diable! Comme vous y allez, mon cher! ma veste, bien; ma culotte, passe: ce sont objets sans valeur relative, et je veux bien obliger ce bon jeune homme. Et ce disant, le marquis regardait paternellement Bannière.

Mais pour les pantoufles, non, non, non! pour les pantoufles, je ne le puis : elles sont brodées par Marion, et j'y tiens.

Marion, à ces paroles du capitaine, lança sur Bannière un si singulier coup d'œil que le dragon, oubliant pour un instant Olympe, enfonça les pantoufles plus avant dans ses pieds et s'écria avec un sourire précieux :

— Elles m'ont appartenu une seconde; elles n'ont donc plus de valeur pour vous, monsieur le marquis; j'en appelle à madame elle-même.

— Impossible de mieux dire, s'écria le marchand de soieries à son tour. Non, monsieur le marquis; non, madame la marquise, vous n'aurez pas la cruauté de désobliger ce brave gentilhomme en lui retirant ses pantoufles des pieds. Tenez bon, jeune homme, tenez bon, ajouta tout bas le marchand, et vous aurez les pantoufles.

Le marquis salua avec courtoisie; Marion sourit gracieusement, et les pantoufles demeurèrent acquises à Bannière.

Pour se faire une idée de l'opinion qu'il avait de lui-même, il fallait voir Bannière se regarder vêtu de ce étrange costume dans le petit miroir gercé de la salle d'auberge.

En effet, de tous les costumes plus ou moins étranges que le digne élève des jésuites avait endossés l'un après l'autre, y compris la robe noire de l'ordre, pas un, il faut le dire, n'avait aussi mal servi ses grâces naturelles.

Aussi soupirait-il beaucoup.

Le marquis jugea la situation en politique consommé, et se hâta de le consoler par ces mots :

— Oui, je comprends, mon beau soldat, vous vous trouvez un peu sacrifié sous ce costume; mais, croyez-moi, jeune homme, l'habit militaire est gênant parfois. Nous avons beaucoup d'officiers dans le canton; quelques-uns de ces officiers sont curieux outre mesure. Si l'un de ces officiers s'avisait de vouloir examiner vos papiers et que vos papiers ne fussent point en règle... hein! quelle affaire, avec votre costume de dragon! En vérité, vous serez bien plus traquille sous ma veste de velours râpé.

C'était au fond l'opinion de Bannière.

Aussi la manière naïve dont il tomba dans le panneau, c'est à dire le silence qu'il crut à propos de garder à cette observation du marquis, convainquit pleinement les deux étrangers du service qu'ils avaient rendu à ce dragon perdu sur les grands chemins.

Ils le regardèrent donc dès lors comme leur propriété, et le potage ayant été servi sur ces entrefaites, ils le firent asseoir à table auprès d'eux.

Auprès d'eux n'est pas tout à fait exact, et cette fois, nous devons le dire, nous avons sacrifié à la phrase, car madame la marquise della Torra fut placée à gauche de ses pantoufles brodées.

Bannière avait faim, le dîner était savoureux; le quatuor gastronomique donna les premiers momens à l'appréciation des entrées et des vins de l'hôte.

Et puis, çà et là, Bannière, honteux d'abord du costume dont il était affublé, prenant le dessus, plaça quelques mots spirituels entremêlés de soupirs.

Les mots spirituels étaient pour Marion; les soupirs étaient pour Olympe.

Mais, on le sait, Bannière était trop amoureux pour avoir continuellement de l'esprit.

Lorsque ses yeux s'arrêtaient sur la marquise, une impression étrange se produisait en lui : les souvenirs d'Olympe, mêlés au souvenirs de la Catalane, lui revenaient en foule : souvenirs de volupté, souvenirs de haine; nuages roses, nuages sombres.

En effet, la marquise Marion, par une étrange combinaison du hasard, avait les lèvres de la Catalane et les cheveux d'Olympe. Il en résulta qu'à force de la regarder, le pauvre Bannière se gonfla de chimères passées, la plus indigne des nourritures pour les esprits qui se portent bien, et à plus forte raison pour les esprits malades.

Ces préoccupations l'empêchèrent d'abord de remarquer combien il était gêné par un pied de la table, pied opiniâtre qui s'obstinait par son frottement à lui user les pantoufles de la marquise.

Enfin il se décida à prendre entre ses jambes ce pied malencontreux, et, surprise étrange, il sentit rond ce pied de chêne qu'il avait cru carré avant que la nappe fût mise;

il sentit moelleux et tiède ce pied qu'il avait jugé à l'œil dur et froid comme tout cœur de chêne a l'habitude d'être.

Le malheureux Bannière, toujours préoccupé, toujours distrait, disons toujours amoureux, ce qui est bien plus expressif et bien plus simple, le malheureux Bannière était destiné aux bizarres aventures; dans sa réserve machinale, il voulut compter avec ce pied rétif, et passa sa main sous la table pour contrôler le toucher passif par le toucher réfléchi.

Mais soudain ce pied de chêne s'échappa d'entre ses chevilles comme un levraut qui saute hors de son gîte.

Et Bannière stupéfait s'aperçut, à la rougeur de la marquise, que ce fameux pied n'était autre chose que la jambe potelée de Marion.

Bannière n'était plus disposé à être fat,—c'est un défaut que l'on perd en gagnant l'amour,—il aima mieux, d'ailleurs c'était plutôt fait, croire que la jeune dame avait fait comme lui et pris un pied de chair vive pour un pied de bois mort.

Il s'empressa donc d'adresser un gracieux salut avec force excuses à Marion, et Marion, disons-le à sa louange, n'en rougit que plus fort.

Le dîner s'acheva gaîment de la part du marquis della Torra et du marchand aux bas gris-bleu, pour lesquels le dessous de la table n'avait pas eu d'équivoque.

Cette jambe de Marion avait produit un singulier effet sur Bannière; elle lui avait rappelé la jambe d'Olympe. A ce souvenir, le pauvre Bannière avait oublié tout ce qui n'était pas ce souvenir lui-même, et la marquise, et ses mépris et ses deux convives; il avait bu le vin et oublié le vin; il avait vendu son habit de dragon et oublié non-seulement l'habit, mais l'enrôlement qui lui avait mis cet habit sur le dos. Sur la nappe rougie, au milieu des cires allumées, un gracieux fantôme voltigeait, se perdant parfois dans les angles obscurs de la chambre, puis reparaissant à l'improviste et animant tout d'une vie mystérieuse. Dans le feu, dans le vin, dans l'amour, dans l'avenir, Bannière ne voyait rien qu'Olympe.

Il fut d'abord tiré de sa rêverie par un gros soupir de la marquise Marion.

Mais il y retomba presque aussitôt.

Puis, par une apostrophe du marquis della Torra :

— Sangdieu ! s'écria tout à coup le marquis, mais notre jeune homme n'a plus de bottes !

— Non, reprit le marchand, puisqu'il les a troquées contre vos pantoufles.

— Alors, il ne va plus pouvoir monter à cheval.

— C'est encore vrai, fit le marchand.

— Tiens, c'est vrai, dit à son tour Bannière.

— Plus de bottes, dit la marquise, c'est vrai, mais de quoi en acheter.

Et elle lança à l'adresse de Bannière un regard qui resta en route, ou qui, s'il arriva, ne fut point reçu avec sa véritable signification.

— Oh ! monsieur le dragon, j'en suis sûr, dit le marquis avec ce même regard qui avait déjà décidé une fois Bannière ; monsieur le dragon ne tient pas plus à son cheval qu'à son uniforme.

Bannière tressaillit.

— Et il a bien raison, ajouta le marquis avec un accent plein d'expression.

— Il est malheureux que le cheval soit fourbu, dit le marchand ; je m'en serais accommodé, moi. Il a véritablement de la mine.

— Bon ! dit Bannière, achetez-le toujours, et avec un peu de soin, vous le ramènerez à bien, je vous en réponds.

— Impossible !

— Pourquoi cela ?

— D'ailleurs, n'est-il pas marqué du chiffre du régiment ou de la fleur de lis du roi ?

— Il est marqué de la fleur de lis du roi, comme tout cheval de réforme.

— Vous voyez bien que vous avouez que c'est un cheval de réforme.

— Bah ! insista Bannière, que fait la marque ? On ne voit pas la marque en l'équipant de certaine façon.

— Eh bien ! équipez-le ainsi, jeune homme. Mais, pour moi, comprenez bien, la marque, c'est une tare ; d'ailleurs, ne parlons point d'un cheval fourbu... point ! point !

— J'eusse cependant été facile de prix, dit imprudemment Bannière.

— Si peu cher que vous le vendiez, ce sera toujours trop cher, dit le marchand.

— Une chose qui ne peut servir à rien est toujours trop chère, dit sentencieusement le marquis.

— Mais enfin, capitaine?

— Arrangez-vous comme vous voudrez, reprit le marquis, mais laissez-moi dormir; je tombe de sommeil.

Et il s'arrangea dans un fauteuil auprès de la cheminée, en ayant bien soin de tourner le dos à Bannière et à Marion.

Cinq minutes après, monsieur le marquis della Torra ronflait comme un duc.

XLI

QUI A JOUÉ JOUERA.

Cet assoupissement inattendu contraria fort Bannière. Il tenait beaucoup à placer son cheval, dût-il ne pas le placer plus avantageusement qu'il n'avait fait de son uniforme.

Le marchand, de son côté, parut fort contrarié.

— Ah! s'écria-t-il, voilà que monsieur le marquis s'est assoupi sans me donner ma revanche.

— Quelle revanche? demanda Bannière.

— Oh! rien, revanche d'une partie de piquet que nous jouons presque tous les soirs depuis notre voyage.

— Monsieur ne joue pas, lui, se hâta de dire Marion, essayant de se rendre de plus en plus agréable à Bannière, et profitant à cet effet pour jouer des yeux de l'assoupissement du capitaine.

Ces mots « Monsieur ne joue pas, » résonnèrent aux oreilles de Bannière comme un écho d'or remué, de piles d'argent renversées, de dés tombant sur la table, de boule tournant dans la roulette.

— Rarement, madame, répondit en balbutiant le dragon.

— Rarement n'est point jamais, fit le marchand; et puis, il y a jeu et jeu : jouer pour s'amuser, ce n'est pas jouer.

— Sans doute, dit Bannière.

— Tenez, reprit le marchand en baissant la voix comme s'il eût cherché à ne pas réveiller le marquis ; tenez, votre malheureux cheval ne vaut pas cinq pistoles.

— Oh ! oh ! fit Bannière.

— Non, il ne les vaut pas. Eh bien! je vous le joue contre... contre quoi ?

Et le marchand regarda autour de lui comme pour chercher contre quoi il jouerait le cheval de Bannière.

Le marquis cessa de ronfler, ouvrit les yeux, et, au moment où Bannière allait répondre,

— Qui parle de jouer ? s'écria-t-il? encore ce damné marchand. Quel dé vivant ! C'est le jeu incarné que ce diable d'homme.

Le marchand, qui en effet paraissait fort joueur, essaya de lutter.

— Mais, monsieur le marquis, dit-il.

— Laissez-nous en repos, sangdieu ! Comment, voilà un garçon qui n'a peut-être pas assez de son argent, de son pauvre argent, et vous allez l'écorner ! Oh ! c'est une honte ! On voit bien que vous êtes de roture, mon cher. Laissez-lui faire sa route à ce dragon, et s'il a de l'or, laissez-le lui. L'or ne pousse pas entre les pavés, mon cher.

— Mais, monsieur le capitaine, insista le marchand.

—Taisez-vous ! dit brutalement le marquis; c'est laid ce que vous faites là. Croyez-vous donc que tout le monde puise comme vous dans un fonds de cent mille pistoles ?

— Oh ! monsieur le marquis exagère ! répondit en s'inclinant l'homme aux bas gris-bleu.

— Eh non ! je n'exagère pas, vous les avez bien ; ayez-les en écus ou en étoffes, c'est toujours les avoir. Je ne veux pas que l'on joue ainsi toujours. Mais c'est qu'il me rendrait joueur, sur ma vie ! moi qui déteste les dés et ne puis sentir les cartes.

Bannière, sans faire attention aux coups d'œil d'intelligence que lui lançait madame Marion, intercéda auprès du marquis irrité en faveur du bon marchand, que la mercuriale avait rendu tout rouge.

— Je vous proteste, monsieur le capitaine, dit-il, que cet honnête bourgeois que vous maltraitez ne m'a fait aucune violence.

— Si fait! si fait! il voulait vous forcer à jouer, il vous parlait de votre cheval, que diable! je l'ai bien entendu, il me semble.

Le marchand fit un effort et parut se révolter contre l'autorité du marquis.

— Et quand j'en aurais parlé, dit-il avec une certaine fermeté que Bannière trouva noble, ne dirait-on pas que l'on est vicieux pour cela? Ne jouez-vous donc jamais, vous, monsieur le marquis?

— Si, morbleu! je joue, et veux jouer même, mais c'est afin de perdre, moi. Si je croyais gagner, apprenez, monsieur, que je ne jouerais jamais. Vous n'allez pas comparer, je pense, si riche que vous soyez, votre fortune à la mienne. Dussé-je jouer et perdre un an de suite dix mille livres par jour, au bout de l'année, ma terre de la Torra n'en sera pas moins ronde.

— Quelles délicates personnes! se disait Bannière.

— On le sait, mon Dieu! on le sait, dit le marchand; mais du moment où je ne vous emprunte rien sur votre terre...

— Eh! poursuivit le marquis, puisque vous le prenez sur ce ton avec moi, mordieu! je vais vous la donner belle. Ah! tu veux jouer, drôle! ah! tu veux exposer tes écus, compère! Eh bien, soit! mets-les sur le tapis, ces fameux écus; fais-leur voir le jour; ils meurent d'envie de prendre l'air.

— Mais, monsieur le marquis, dit le marchand dont les traits commençaient à exprimer une vive inquiétude, je ne suis pas un enragé comme vous croyez; je joue sans passion, moi.

— Et moi donc, sang du Christ! s'écria le marquis, voyez un peu si je me tourmente! suis-je tranquille ou non? Je dormais, voilà un jeune homme qui peut en faire foi, vous m'avez réveillé, mon cher, eh bien! je veux perdre cent mille écus ce soir ou vous ruiner; cela va-t-il.

— En vérité, vous m'effrayez, monsieur le marquis.

— Allons, allons, monsieur le joueur.

— Mais ce n'est pas un jeu que vous m'offrez, c'est un duel.

— Combien avez-vous?

— Sur moi ?

— Sur vous ou en portefeuille.

— Mais, monsieur lo marquis...

— Allons.

— Quoi ?

— Sur table, sur table, vito

— Mais, capitaine...

— Ah ! il reculo, oui; jo comprends, brave quand il a affaire à la pauvre bourse do notre petit dragon, mon compère recule quand il s'agit do tenir tête au coffre-fort della Torra. Çà voyons, avons-nous du cœur ? Oui. Eh bien ! alors, en avant les gros écus, et les louis d'or, et les billets do caisse quand il n'y aura plus de gros écus ni de louis; bélîtro qui y renonce !

— Allons donc, puisque vous le voulez, dit le marchand.

— Si je le veux, je le crois bien !

— Absolument ?

— Absolument.

Alors se retournant vers Bannière,

— Ce diable d'homme, murmura-t-il, a le cœur d'un roi. Plaignez-moi, dragon, je suis un homme ruiné.

Et avec un soupir le marchand prit place à table.

En un instant le jeu fut fait.

Lo marquis étala des billets de caisse en un tas capable de faire frémir un enrichi du Mississipi.

Quant au marchand, en fouillant vingt fois dans sa poche et en les tirant un à un, il ponta modestement uno quinzaine de louis rayonnant parmi uno douzaine de pâles écus d'argent.

Bannière sentit, à la vue des louis et des billets de caisse, s'éveiller au fond do son âme tous ses instincts de joueur, tandis quo sa main crispée tourmentait au fond de sa poche les cinquante ou soixanto louis qui lui restaient ; puis, lo menton dans la main, l'œil ardent, les lèvres crispées, il s'accouda sur la table et regarda.

Quant à la marquise Marion, tout en grignotant des sucreries, elle s'appuya moitié sur un fauteuil, moitié sur l'épaule de Banière.

Seulement il était évident que l'émotion de Bannière no

montait pas jusqu'à elle. Elle devait être habituée à ce spectacle.

Les coups s'engagèrent furieusement. Comme l'avait dit le marchand ; la partie s'engageait, non comme un jeu, mais comme un combat.

Le marquis eut d'abord l'avantage et railla fort agréablement son adversaire.

Tous les louis du marchand moins un allèrent faire connaissance avec les billets de caisse du marquis.

Mais à ce dernier louis la chance tourna, et le marchand se mit à gagner à son tour, mais de telle façon et avec une si grande violence que ce fut à son tour le tas de billets qui fondit comme beurre, et qui s'achemina petit à petit vers la droite du marchand.

Au reste, Bannière demeurait en admiration; il était impossible de perdre avec plus de grâce et de désinvolture que le noble marquis.

Quant à Bannière, tout simple spectateur qu'il était, il sentait la sueur lui couler sur le front. Si l'on est vraiment joueur, on n'a pas besoin de jouer pour éprouver des émotions; il suffit de voir jouer.

Les sommes disparues de la liasse de billets devaient être énormes.

Le pauvre marchand semblait de plus en plus embarrassé. Il était honteux de son bonheur.

C'était un véritable assaut de grandeur d'un côté, d'honnêteté de l'autre.

Bannière en avait les larmes aux yeux. Il se sentait incapable de gagner ou de perdre ainsi.

— Ah! monsieur, disait le marchand, ah! monsieur le marquis, arrêtons-nous, je vous en supplie. Vous êtes en mauvaise veine.

— Bon! répondait le capitaine, pour une cinquantaine de mille livres peut-être, voilà bien de l'embarras! Voyons, continuons, continuons!

— Madame la marquise, s'écriait le marchand en joignant les mains, suppliez monsieur le capitaine de s'arrêter.

— Bah! ma femme aura deux diamans de moins dans l'écrin que je compte lui donner à sa fête, dit le marquis;

et elle n'en fera pas plus mauvais visage à son mari, n'est-ce pas, Marion?

La marquise haussa les épaules.

— Il est vrai que la veine est surprenante, n'est-ce pas, monsieur le dragon? dit le marchand.

— Surprenante, en effet, dit Bannière, et je n'ai rien vu de pareil; monsieur le marquis serait dans le cas de perdre ce soir tout ce qu'il possède.

Bannière achevait à peine qu'une combinaison d'as vint encore enlever deux mille livres au marquis.

— Oh! pour cette fois, c'est trop fort! s'écria le marchand, je renonce à jouer, je gagnerais trop.

Et il jeta les cartes, comme dégoûté de son bonheur.

— Ah! compère, dit le marquis, un dernier coup de dix mille livres!

— Oh! monsieur le marquis, réfléchissez.

— A quoi?

— Réfléchissez que vous êtes dans le malheur, et que ce sont dix mille livres perdues.

— Non pas; j'ai une idée, moi.

— Laquelle?

— C'est que je me rattraperai sur ce dernier coup.

Le marchand secoua la tête.

— Allons, allons, un dernier coup, dit Bannière vivement intéressé.

— Soit, dit le marchand, puisque vous le voulez. Mais comment jouerons-nous ces dix mille livres?

— En un tour de cartes, au plus beau point.

— Tenu.

On fit le jeu.

Le marquis eut six cartes en carreau, mais le marchand en eut sept en cœur.

Il ramassa les dix mille livres; puis se levant:

— En vérité, monsieur le marquis, dit-il, je suis confus, et j'espère que vous vous rappellerez que c'est vous qui m'avez forcé de jouer.

— Bon, bon, dit le marquis en souriant, de deux hommes qui jouent l'un contre l'autre, il faut absolument que l'un ou l'autre perde. Seulement, je ne vous demande que cette

belle robe de damas que vous gardiez pour la princesse de Beaufremont; donnez-la à ma femme.

— Eh! madame, celle-là et deux autres encore avec, si elles vous sont agréables.

Bannière s'essuyait le front avec son mouchoir.

— Jamais je ne vis pareille partie ni pareils joueurs, dit-il tout haut.

— Que c'est triste pourtant! s'écria le marquis en levant philosophiquement les yeux au ciel, et que la fortune est aveugle! Voilà que je fais gagner soixante mille livres à un millionnaire, tandis que j'ai là en face de moi un pauvre cadet que le tiers de cette somme rendrait peut-être bien heureux.

— Oh! vingt mille livres! Oui, vingt mille livres me rendraient bien heureux, murmura Bannière, en songeant que de ces vingt mille livres il en dépenserait quinze pour retrouver Olympe, et que ce serait bien malheureux si, avec ces quinze mille livres, il ne la retrouvait pas.

—Et cependant, continua del la Torra, s'enfonçant dans ses rêves de plus en plus philosophiques, que fallait-il pour cela? Que monsieur, et il montrait Bannière, que monsieur fût assis où est cet imbécile de marchand, et que cet imbécile de marchand fût assis où est monsieur.

— Dame! que voulez-vous? monsieur le marquis, c'est le sort, dit le gagnant.

— Non, c'est la veine. A votre place, le dragon n'eût pas gagné peut-être.

— Si fait, interrompit le marchand avec conviction.

— Bah! et pourquoi? demanda Bannière.

— Monsieur, parce que la veine appartient à la place, dit sentencieusement l'homme aux bas gris-bleu, et non pas au joueur.

— Croyez-vous? fit Bannière.

— Il a raison, dit le capitaine, il a, ma foi! raison.

— Ainsi, vous vous rangez à l'avis de monsieur, fit Bannière.

— Oh! parfaifement; je ne suis pas entêté, moi.

— Mettez-vous donc là un peu, monsieur le dragon, dit le marchand en poussant Bannière à cette fameuse place, et essayez, voyons.

— Oh! par ma foi! non, dit le marquis; assez de jeu comme cela; j'ai les mains malades de remuer des cartes.

— A blanc, à blanc, insista le marchand.

— Non, les chances ne dureraient pas; elles suivent l'argent sur le tapis et non l'idée du joueur dans son cerveau.

— Eh bien! dit Bannière, on peut essayer avec quelques écus.

— Avec un seul écu, par curiosité, soit, dit le marquis.

— Impossible, dit Bannière de son ton le plus aristocrate.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je n'ai que de l'or.

— Soit, dit indifféremment le marquis : risquez donc un louis, puisque vous le voulez absolument.

Et se rasseyant avec nonchalance, il mêla les cartes en homme mal habitué à se donner la peine qu'il se donnait pour un si petit jeu.

Bannière coupa, le marquis donna les cartes.

Bannière leva son jeu.

Il s'y trouva trois as, trois rois, trois dames et un point de six cartes.

Bannière écarta deux dames et un roi, car il était le second en cartes.

Il releva un as et les deux dernières cartes de son point.

Il abattit son jeu : il gagnait sur le coup.

Le marquis lui jeta un louis en se tordant de rire.

— Oh! c'est infiniment curieux, dit le marchand, continuez donc.

On recommença. Bannière gagna encore.

On fit une troisième partie, Bannière gagna toujours.

Alors, le marchand proposa de doubler, pour voir, avec une pareille veine, quelle somme Bannière pourrait gagner.

Le démon du jeu était en lui, hurlant au fond de son cœur :

— De l'or! de l'or! de l'or!

Il accepta. En une demi-heure, il gagnait deux cents louis en billets de caisse.

Alors la chance tourna. Sans doute la veine était épuisée.

Bannière commença de perdre et en fut enchanté. Comme le marchand, il était honteux de son bonheur.

Mais il continua de perdre avec un tel malheur, que son enchantement cessa.

Cependant Bannière n'avait encore perdu que ce qu'il avait gagné; il pouvait considérer les parties faites comme un essai, s'arrêter là, et ne pas entamer ses louis.

Bannière était un vrai joueur: il n'eut pas ce courage.

Il entama ses louis.

Une fois entamés, les louis défilèrent deux à deux, quatre à quatre, six par six. Bannière avait soixante louis: ce fut en tout l'affaire d'une demi-heure.

Soixante louis, c'est-à-dire plus qu'il ne lui en fallait pour aller à Paris et retrouver Olympe.

Le marquis, alors, froidement et sans plaisir visible, fit un salut et empocha les soixante louis de Bannière.

Bannière voulut emprunter deux louis pour reconquérir la chance. Deux louis, c'était bien peu pour un si riche marquis.

Mais, à son grand étonnement, le capitaine secoua la tête.

— Mon principe, dit-il, principe dont je ne me départirai jamais, attendu qu'il repose sur la morale, est de ne pas encourager la jeunesse à se ruiner. Ainsi, monsieur le dragon, s'il vous plaît, restons-en là.

Bannière fut bien un peu étourdi; mais au mot de morale, il fut obligé de reconnaître la supériorité du marquis sur lui, du marquis qui venait sans sourciller de perdre soixante mille livres. Il baissa donc le nez comme un écolier.

Alors le marchand se pencha amicalement sur lui:

— Allons, jeune homme, lui dit-il, il vous reste le cheval. Que diable! faites rendre gorge à monsieur le marquis. Le cheval contre dix pistoles.

— Hein! fit del la Torra.

— Je dis le cheval contre dix pistoles, répéta le marchand.

Puis, tout bas, à Bannière:

— Pardieu! dit-il, si vous perdez, vous ne perdrez pas grand'chose.

C'était au tour du marquis de mêler les cartes.

Il eut dans son jeu, au dernier coup, juste ce que Bannière avait eu dans le sien au premier.

C'était extraordinaire.

Tant de ténacité dans le gain étonna le dragon, qui, malgré lui, commença de devenir sombre.

Il ne lui restait même plus de quoi payer la dépense qu'il avait faite dans l'auberge.

Il en fit l'observation en riant. Il est vrai qu'il riait du bout des lèvres.

Mais le marquis, au grand étonnement de Bannière, au lieu d'agir en grand seigneur, en lui faisant des offres de service, pirouetta sur ses talons et gagna la porte.

Quant au marchand, il avait déjà disparu.

Bannière était anéanti; l'idée qu'il venait de perdre tout moyen de rejoindre Olympe et de la reprendre, tira de son sein un soupir et de ses yeux deux grosses larmes.

Marion allait sortir de la salle derrière le marquis de la Torra.

Elle se retourna en entendant ce soupir, et elle vit ces deux grosses larmes.

Et elle fut touchée apparemment, car, levant son doigt rose à la hauteur de ses lèvres, elle fit des yeux à Bannière un clignement significatif.

Bannière comprit que cela voulait dire : Attendez, et par conséquent : Espérez. Il n'espéra point beaucoup, mais il attendit.

Vingt minutes ne s'étaient point écoulées que Marion reparut à la fenêtre du rez-de-chaussée, à travers les vitres, sur lesquelles elle frappa du bout de ses ongles roses.

Bannière ouvrit précipitamment.

— Monsieur, dit-elle à voix basse, vous avez été volé.

Et elle s'enfuit précipitamment, ou plutôt elle s'envola comme un oiseau, sans attendre même que Bannière eût baisé les jolis doigts qui avaient si gracieusement tambouriné sur les vitres.

XLII

OU BANNIÈRE PREND SA REVANCHE.

Bannière demeura un instant sans voix et sans mouvement. Il était tout simplement stupéfait de ce qu'il venait

d'apprendre. Tout était blessé à la fois en lui : son amour et son amour-propre.

Enfin, au bout d'un instant, la parole lui revint.

— Volé! murmura-t-il, tandis qu'un frisson courait par tout son corps. Quoi! le marquis del la Torra, capitaine au régiment des Abruzzes; quoi! ce digne marchand millionnaire, se sont réunis pour me voler! Impossible!

Ces réflexions furent faites rapidement, si rapidement, qu'elles étaient complétement formulées dans l'esprit de Bannière que Marion n'était pas encore au milieu de la cour des écuries, et cependant bien légère était la gracieuse petite femme.

Mais Bannière, lui aussi, était fort léger, surtout lorsque quelque violente passion le poussait. En un premier bond il fut dans la salle, en un deuxième bond il fut dans la cour, et du troisième bond il l'atteignit, et du même coup l'enveloppa dans ses deux bras.

Alors, en sentant ces bras qui la retenaient, ce souffle qui l'embrasait, elle commença de pâlir et de frémir comme sous l'influence d'un fascinateur.

La Nuit aidait : si la sombre déesse, fille du Chaos et sœur de l'Erèbe, protége parfois les voleurs, à ce que dit la fable, elle a, il faut l'avouer, si peu émérite qu'on soit, parfois aussi des faveurs pour les honnêtes gens.

— Qu'avez-vous donc voulu me dire, ma chère Marion, murmura tout bas Bannière à l'oreille de la jeune femme, en me disant que j'étais volé?

— J'ai voulu dire ce que je vous ai dit, et pas autre chose.

— Volé!

— Oui. Savez-vous ce que c'est qu'un grec?

— Un Grec? fit Bannière surpris; certainement, je l'ai appris au collége : c'est un homme qui est né en Grèce.

— Eh! non, mon cher monsieur.

— Qu'est-ce donc alors?

— Les grecs sont des gens adroits qui corrigent par leur habileté les caprices de la fortune.

— Des filous, alors?

— Des filous, c'est bien dur; des grecs, c'est plus poli.

— Alors le marchand est un grec?

— Parfaitement.

— Alors le marquis est un grec? Alors votre mari, le capitaine...

— Eh! monsieur, il n'est pas capitaine; il n'est point mon mari.

— En tout cas, s'il n'est point tout cela, vous êtes un ange, vous.

Et pour prouver à Marion que son esprit était d'accord avec ses paroles, il lui prit deux gros baisers dont palpita fort le cœur de la jeune femme.

— Voyons, encore un mot, ma petite Marion. Comment le marquis m'a-t-il..... Je l'appelle marquis, parce qu'il faut bien que je l'appelle d'une façon quelconque.

— Il vous a volé en s'entendant avec le marchand, parbleu!

— Mais tout cet argent et tous ces billets de caisse qu'ils ont étalé devant moi, c'était bien de l'argent, c'étaient bien des billets de caisse, cependant?

— L'argent était vrai, et c'était le fond de la caisse de nos prétendus millionnaires; les billets étaient faux, et, en y regardant de près, vous l'eussiez reconnu aisément.

Ils en étaient là de leur conversation, lorsqu'une fenêtre du premier étage s'ouvrit, et que l'on entendit la voix du capitaine qui criait ;

— Marquise Marion! marquise Marion! Eh bien! s'il vous plaît, où êtes-vous?

— Il m'appelle, entendez-vous? dit la jeune femme; il m'appelle. Oh! monsieur, lâchez-moi, il me tuerait.

Elle se dégagea, rendit un baiser à Bannière, et disparut dans l'obscurité.

Bannière resta seul au milieu de la cour sombre.

Alors tout ce qu'il avait entendu dire de ces habiles prestidigitateurs, faisant sauter une coupe sous le nez de leur adversaire sans que celui-ci y vît rien, lui revint à la mémoire. Il se rappela que, pendant toutes les parties qu'il venait de faire avec le prétendu marquis, il avait presque constamment vu, senti, deviné, comme on voudra dire, dans le jeu, une carte plus longue que les autres, et qu'en mêlant les cartes machinalement deux ou trois fois,

il avait essayé de faire rentrer cette carte dans le niveau qu'elle excédait.

Il se souvint aussi que le noble marquis, en coupant, laissait toujours cette carte dessous, de sorte qu'elle formait le talon pour le premier en carte.

— Marion avait raison, dit-il ; je tiens mon affaire. Voyons, Bannière, mon ami, il s'agit d'être aussi fin que ces messieurs. A grec, grec et demi.

Et Bannière se mit à réfléchir; et, s'il eût fait jour, on eût pu voir sa figure assombrie s'éclairer graduellement au rayon de cette flamme intérieure qu'on appelle la pensée.

Au bout de cinq minutes, la physionomie de Bannière paraissait complétement rassérénée : il avait pris son parti.

— Je tiens mon affaire, dit-il.

Et sur-le-champ, se dirigeant sur la fenêtre éclairée qui lui servait de fanal, il arriva chez le faux marquis del la Torra, lequel, avec le faux marchand, prenait le café, le double café, accompagné de plus ou moins de liqueurs agréables à la vue et à l'odorat.

Marion venait de rentrer toute rouge et toute essoufflée, la pauvre enfant!

Elle essuyait une petite algarade, que Bannière interrompit en heurtant à la porte.

— Entrez! fut-il répondu sans trop d'hésitation.

Bannière entra. Il était rose, gracieux, avenant; tout dans son maintien décelait une parfaite urbanité.

Le comédien venait de refaire un visage au joueur.

— Monsieur le marquis, dit-il, j'ai un petit secret à vous communiquer.

Le marchand se leva.

C'était un homme fort discret. Il voulait se retirer afin de laisser seuls et libres Bannière et le marquis.

Mais Bannière devina son intention, et le retint avec insistance.

— Comment donc, monsieur, restez, dit-il, je vous en supplie. Est-ce que devant un galant homme comme vous tous les secrets ne sont pas en sûreté?

Le marquis, malgré cet air courtois, n'était pas tout à fait à son aise.

— Qu'est-ce, mon cher, dit-il en prenant ses allures nobles, et que me voulez-vous?

— Monsieur, reprit Bannière, je sais bien que c'est difficile à dire, mais enfin il faut que j'en prenne mon parti.

— Dites, dragon.

— M'y voici, monsieur.

— J'écoute.

— Monsieur, je ne me retire pas du régiment, je m'en sauve.

— Et nous nous en doutions bien, répondit durement le capitaine. Mais prenez garde, jeune homme, ce ne sont point là de ces secrets que le marquis della Torra, capitaine au régiment des Abruzzes, puisse couvrir de son approbation.

— Hélas! c'est vrai, monsieur, mais j'espère cependant que vous aurez de l'indulgence pour un pauvre jeune homme, et que vous me rendrez un service.

Le marquis del la Torra crut qu'il s'agissait de l'ouverture d'un emprunt, et il prit le visage d'un banquier qui ferme sa caisse.

Il allait donc interrompre Bannière, lorsque Bannière l'interrompit lui-même.

— Chut! écoutez, fit-il mystérieusement.

Instinctivement les deux hommes se rapprochèrent; ils commençaient à flairer quelque chose d'inconnu.

— Ma bourse, continua bien bas Bannière, n'était pas la seule ressource que j'eusse en venant ici. J'avais encore...

Il regarda autour de lui.

— Quoi! qu'aviez-vous? demandèrent les deux hommes.

— J'avais encore un gros sac d'argent.

— Ah! firent d'une seule voix le capitaine et le marchand, ramenés par cette confidence à un intérêt réel. Un sac!

— Oui!

— Un gros sac?

— Contenant dix mille livres.

— Dix mille livres!

Et les deux hommes se passèrent la langue sur les lèvres en se regardant de côté.

— Et qu'en avez-vous fait, dragon, de ce précieux sac? demanda paternellement le marquis; dites?

— Je me crus poursuivi, à un quart de lieue d'ici à peu près, en entrant sur le territoire de ce bourg, et, comme mon cheval était horriblement fatigué, comme ce malheureux sac pesait beaucoup, je l'ai jeté dans un fossé, sous des saules, tout en remarquant parfaitement la place où je le laissai pour revenir le chercher la nuit.

— Oh! oh! firent les deux hommes.

— De sorte que, maintenant que la nuit est venue...

Bannière fit un signe d'intelligence aux deux grecs, lesquels se regardèrent tout ébahis. Ils n'avaient jamais vu stupidité pareille à celle du dragon, qui, déjà dépouillé une fois, avait si grande hâte de se faire dépouiller encore.

— Eh bien! dit Bannière, vous comprenez, maintenant?

— Non, point parfaitement, dit le marquis.

— Et si monsieur le marquis ne comprend pas parfaitement, dit le marchand, vous comprenez bien que moi je ne comprends pas du tout.

— Eh bien! vous allez m'accompagner.

— Volontiers.

— Avec une lanterne?

— Oui.

— Mais pourquoi vous accompagner?

— Ah! d'abord parce que vous connaissez mieux le pays que moi, et que vous m'aiderez à me retrouver; ensuite, parce que la nuit je n'aime pas beaucoup sortir seul; enfin, parce que, me voyant sortir seul, la nuit, de son hôtel, avec une lanterne, l'hôte pourrait s'inquiéter, prendre des soupçons... Il a déjà paru assez étonné que de dragon je fusse devenu... ce que je suis.

— Bon! bon! bon! dirent les deux hommes; à vos ordres.

— Alors, dit Bannière au marchand, prenez un bâton, vous; monsieur le marquis prendra son épée, moi, je prendrai mon sabre.

— Pourquoi faire, tout cela?

— Mais de peur des voleurs, donc; un sac de dix mille livres vaut la peine qu'on le défende.

— C'est juste, dirent les deux hommes.

— Et moi, dit Marion, je ne porterai donc rien, moi?

— Vous, madame la marquise, fit Bannière moitié galant moitié niais, vous, vous porterez la lanterne et nous éclairerez.

Chacun fit comme il était convenu : Marion prit la lanterne, le marchand s'arma d'un bâton, le marquis ceignit son épée qu'il avait posée sur un meuble pour savourer le café plus à son aise, et Bannière, jugeant sans doute le fourreau et le ceinturon inutiles, mit son sabre nu sous son bras. Toute la caravane sortit de l'hôtellerie, le pied léger, l'oreille au guet et le nez au vent.

Marion, inquiète et intriguée, pleine d'admiration pour le sang-froid de Bannière, brûlant de curiosité pour le dénouement, Marion marchait à la tête, faisant avec sa lanterne l'office de feu follet.

Bannière réglait la marche, et Bannière allait vite; aussi fut-on bientôt hors du bourg.

Il était onze heures du soir; la campagne était obscure, solitaire et calme. Seulement, à l'horizon, on voyait briller quelque lumière attardée pareille à une étoile, et de temps en temps, dans les lointains, on entendait retentir l'aboiement d'un chien de ferme.

A droite du chemin que l'on suivait s'étendait le fameux fossé bordé de saules, longeant d'un côté ce chemin et de l'autre une prairie dont, à la lueur de la lanterne, on voyait verdoyer comme une émeraude le moelleux tapis.

On fit ainsi un quart de lieue à peu près.

Bannière s'arrêta et parut s'orienter.

— C'est ici, dit-il. Madame la marquise, donnez-moi la main, et sautez le fossé.

Marion avait envie de répondre qu'elle avait sauté bien d'autres fossés que celui-là; mais elle aimait à toucher la main de Bannière, la jolie fille, et elle accepta cette main pour sauter le fossé.

Le marquis del la Torra ouvrit le compas de ses grandes jambes et se trouva de l'autre côté. Le marchand fit un petit bond court, trop court, car il tomba sur le talus, et, les pieds lui manquant, il glissa sur le ventre jusqu'au fond du fossé.

Le marquis ni Bannière ne s'inquiétèrent de lui, et force lui fut de se tirer d'embarras tout seul.

Ce à quoi il arriva sans autre perte que celle de son bâton, qu'il avait lâché en tombant, et qui fut entraîné au fil de l'eau.

Pendant ce temps, Bannière s'était arrêté, et le marquis et Marion faisaient avec lui un groupe auquel vint se joindre le marchand, tout ruisselant de la ceinture à la plante des pieds.

— Eh bien? fit le marquis quand le groupe fut au grand complet.

— Eh bien? fit Bannière.

— Où est ce que nous venons chercher? demanda le marquis.

— Ce que nous venons chercher?

— Oui, ce que vous avez perdu, enfin?

— Ce que j'ai perdu est là, dit Bannière; là, dans votre poche, et vous l'allez restituer à l'instant même.

— Plaît-il? s'écria le marquis stupéfait.

— Oh! murmura le marchand.

— Pas de cris, continua Bannière; vous n'êtes pas marquis, vous n'êtes pas capitaine, vous ne vous appelez pas del la Torra : vous êtes un grec, un filou, un voleur.

— Moi?

— Oui, vous! je vous ai vu toute la soirée me faire la carte large.

— Drôle!

— Allons, pas de mots; vous avez une épée, j'ai un sabre, dégaînons, et vite, si vous ne voulez pas que je vous tue tout bellement sans que vous dégaîniez, ce qui m'est parfaitement égal, pourvu que je vous tue.

Le marchand voulut venir en aide au compagnon, et, à défaut du bâton nageur qui s'en allait tout seul du côté du village, il tira un couteau de sa poche; mais Bannière espadonna, et en espadonnant lui allongea un si rude coup de rapière que l'habit gris-brun en fut éventré depuis les chausses jusqu'à l'épaule.

Le marchand ne demanda point le reste de son compte; il s'enfuit au contraire avec un gémissement qui prouvait que la doublure du pourpoint avait été entamée.

Quant au marquis, pâle et tremblant, il semblait avoir pris racine, et ne songeait pas même à tirer son épée.

— Allons, allons, dit Bannière, exécutons-nous. Puisque nous ne nous battons pas, vidons les poches.

Marion assistait, tout effarée et toute ravie en même temps, à ce triomphe du dragon sur le capitaine; elle souriait, elle criait, elle trépignait.

C'est incroyable comme la femme préfère toujours l'homme qu'elle connaît de la veille à l'homme qu'elle connaît depuis longtemps!

Cela veut-il dire que la femme est changeante ou que l'homme ne gagne pas être connu?

Enfin le marquis, exaspéré par les insultes de Bannière et par les airs de Marion, fit un effort et mit l'épée à la main.

Mais cette main tremblante était fort peu solide; avec la forte lame de son sabre, Bannière lia le fer et fit sauter l'épée du marquis.

Le marquis se crut mort et tomba à genoux.

Mais Bannière avait le cœur miséricordieux; il se contenta de rouer le marquis de coups de plat de sabre, puis il passa à la chose principale, à l'examen des poches.

Mais il eut beau tourner et retourner les malheureuses poches, des soixante louis que le marquis venait de lui escroquer au jeu, Bannière en retrouva deux ou trois à grand'peine.

— Ah! s'écria Marion avec douleur, si j'avais su que c'était cela que vous cherchiez!

— Eh bien? demanda Bannière, continuant de fouiller, mais inutilement, le capitaine.

— Eh bien! je vous eusse dit que c'était le marchand qui tenait la caisse.

— Ah! s'écria Bannière avec une exclamation de rage.

Puis, comme c'était un garçon qui prenait vite son parti,

— Courons, dit-il, courons, nous le rejoindrons peut-être avant qu'il n'arrive à l'hôtel.

— Oui, courons, dit Marion, qui en avait pris son parti, et qui faisait cause commune avec Bannière; courons, nous le rejoindrons peut-être.

Et Bannière, après avoir donné au marquis un post-

scriptum de deux ou trois coups de plat de sabre pour faire bonne mesure, reprit sa course vers l'hôtellerie.

Marion s'accrocha à son bras et courut à ses côtés, légère comme Atalante.

Le marquis demeura éperdu de douleur et de honte en voyant Marion heureuse à ce point de sa défaite, Marion complice d'un inconnu.

Le cri qu'il poussa ressemblait fort à un rugissement. Il essaya de courir après la fugitive, mais Bannière fit volte-face et le marquis resta court.

Ce que voyant Bannière, il fit un pas vers le marquis.

Le marquis tourna les talons et s'enfuit.

Bannière reprit sa course; il comptait sur les petites jambes du marchand pour le rejoindre; mais la peur les lui avait allongées, et non seulement Bannière ne put le rattraper, mais encore, quand il arriva à l'hôtellerie, le fugitif avait eu le temps de faire maison nette.

Comme Bilboquet, il avait sauvé la caisse.

Bannière courut à l'écurie, espérant qu'il avait au moins oublié le cheval.

Mais le marchand était homme de bonne mémoire; et malgré ses tares et ses infirmités, il lui avait mis la selle sur le dos, la bride au col, et était parti au grand galop.

Il ne restait donc plus rien absolument à Bannière que deux louis et Marion.

Ce fut une désolation bien grande pour le pauvre garçon quand il se fût assuré de ce contre temps; mais le malheur était irréparable; il fallut bien faire contre fortune bon cœur. Bannière appela l'hôte et commença de lui conter son histoire; il en résulta que l'hôte lui fit payer à l'instant même son dîner et celui des trois autres convives, exigeance à laquelle souscrivit Bannière, sans trop discuter, peu soucieux qu'il était d'avoir des démêlés avec les autorités du lieu.

Sur les deux louis, restaient huit écus et Marion; Marion qui, pleine de grâce et d'amour, eût été en toute circonstance, et Olympe oubliée, une consolation suffisante.

Mais Bannière n'avait plus le cœur qu'à un amour; aussi, voyant la belle enfant larmoyer en le regardant et implorer les mains jointes :

— Hélas! ma charmante, lui dit-il, vous avez par malheur affaire à un homme ruiné de cœur et de bourse! Je n'oublierai jamais vos bonnes grâces, mais je ne vous offenserai point en vous offrant moins que vous ne valez. Ecoutez, vous êtes assez belle pour savoir ce que c'est que l'amour. Eh bien! j'aime éperdument une femme après laquelle je cours, qui m'a fait déjà déserter deux fois : la première fois les jésuites, la seconde fois les dragons. Je sais bien que pour moi vous avez quitté ce scélérat de marquis, et c'est une considération ; mais peut-être, à tout prendre, vous ai-je rendu service. Quelque jour il vous eût compromise, et vous eussiez été perdue ou tout au moins emprisonnée. Séparons-nous donc ici, s'il vous plaît, ma chère Marion.

Marion poussa un gros soupir et regarda Bannière.

— Quoi! au milieu de la nuit, dit-elle.

Et elle prononça ces mots d'un si doux accent, que Bannière en eut le cœur tout ému.

Il la regarda en secouant tristement la tête.

— Sans argent, sans asile, ajouta-t-elle plus bas.

Et elle baissa la tête, et Bannière sentit instinctivement que les larmes devaient lui venir aux yeux.

— J'ai huit écus, dit Bannière. En voilà six.

— Mais, puisque le gîte est payé, dit Marion, pourquoi ne pas en profiter, monsieur?

C'était une grande sirène que cette femme, et elle avait dans la voix des intonations qui eussent attendri le sage Ulysse, à plus forte raison Bannière, qui n'avait jamais eu la prétention de lutter de sagesse avec le roi d'Ithaque.

Et cependant l'histoire ne dit pas si Bannière adopta le conseil dans sa teneur exacte. Elle ne dit pas davantage comment il se sépara de cette compagne improvisée ; mais, le lendemain matin, Marion, bien certainement, était toute seule à l'auberge.

Elle méritait un sort plus doux, la pauvre fille! Certaines, si elles fussent arrivées à temps, eussent été les anges d'une vie dont toute la place était prise lorsque leur amour se présenta.

XLIII

BANNIÈRE A PARIS.

Bannière, en veste de velours chocolat, en braies de basin et en pantoufles, était destiné, comme on le comprend bien, à faire le plus éclatant effet sur les grands chemins qu'il parcourait; aussi chacun s'arrêtait-il pour le regarder passer, et ne reprenait-il sa route que lorsque Bannière était déjà loin.

Bannière retardait les gens qui le regardaient passer, mais rien ne retardait Bannière.

C'est qu'il ne restait que trois écus à Bannière pour accomplir un parcours de cent lieues; nous disons trois écus, parce que la pauvre Marion l'avait forcé d'en garder trois sur huit, et n'avait absolument voulu en prendre que cinq.

Et encore avait-il fallu débattre. C'était prendre déjà beaucoup, disait-elle, que de prendre cinq écus sur huit, et puis Bannière avait une plus longue route à faire qu'elle. Et puis jamais une jolie femme sans argent n'est aussi embarrassée qu'un homme sans argent, cet homme fût-il à la fois aussi beau à lui tout seul qu'Endymion ou Adonis.

Eh bien ! sur ces trois écus, chose incroyable ! mais que j'ai cependant l'espoir que notre lecteur croira, du moment où je le lui dis, Bannière trouva le moyen de faire des économies, et de ces économies il acheta une paire de souliers.

Les pantoufles de la pauvre Marion avaient fait tout ce que pouvaient faire de braves pantoufles : elles avaient tenu pendant vingt lieues ; après quoi, les quartiers s'en étaient allés d'un côté et les semelles de l'autre.

Quant à la nourriture, c'était ce qui inquiétait le moins Bannière. Il vécut aux dépens des vignes, des noyers et des noisetiers ; puis, comme à tout bon repas il faut des légumes, il tirait quelque carotte ou quelque oignon du premier champ venu, souvent aux cris aigus des paysans : mais quand il disait aux paysans et surtout aux paysan-

nes qu'il avait faim, et que c'était pour manger qu'il avait fait ce pauvre vol, souvent celui ou celle qui avait commencé par crier finissait par partager son pain avec lui.

Il vécut ainsi, demandant l'hospitalité dans les étables et dans les granges, et, quand on la lui refusait, couchant à la belle étoile, dans quelque meule de foin ou sous quelque arbre richement feuillu.

C'était le seul moyen que Bannière avait trouvé pour éviter les aventures et échapper à l'amour des femmes.

Car, on a dû le remarquer, aussitôt que le malheureux se présentait, il faisait immédiatement une passion.

— Hélas! disait-il en grignotant ses repas champêtres, que n'ai-je, au lieu de l'aimant qui attire les cœurs, l'aimant qui attire le fer! je serais déjà plus riche qu'il ne faut pour racheter Olympe, fût-elle dans le sérail du Grand Seigneur et demandât-il pour sa rançon ce qu'Amurat demanda au duc de Bourgogne pour celle du comte de Nevers.

De temps en temps, Bannière faisait de l'érudition sans le vouloir. C'était un des produits de cette primitive éducation qu'il avait reçue au couvent des jésuites.

Après huit jours d'une route acharnée, en se mirant, comme Narcisse, dans le miroir d'une claire fontaine, Bannière s'aperçut que sa barbe ressemblait fort à celle de Polyphème.

Force était au voyageur de se faire raser.

Il se leva donc, après avoir arrosé son déjeuner frugal de plusieurs gorgées d'une eau limpide, s'achemina vers le premier village, entra chez un frater et se fit raser.

Puis, pendant qu'on le rasait, pour dire quelque chose, Bannière demanda :

— Dans quel village suis-je, mon ami ?

Le barbier le coupa et répondit :

— Au village des Vertus, monsieur.

— A combien de lieues de Paris ? demanda Bannière en essayant de voir du coin de l'œil, chose difficile, la goutte de sang qui perlait à son menton.

— A deux lieues, monsieur, à deux petites lieues.

Le barbier disait deux petites lieues, parce qu'ayant coupé Bannière, il croyait lui devoir une compensation.

Bannière bondit de joie. Il était loin de se croire si près de Paris, que le brouillard matinal l'avait empêché d'apercevoir.

C'est bien beau Paris pour les gens riches! mais, dût-on nous traiter de faiseur de paradoxes, nous soutiendrons que c'est encore plus beau pour les gens pauvres; mais Paris a surtout des beautés incomparables pour l'homme qui, comme monsieur Bannière, vient, pêcheur aventureux, jeter le filet dans cette mer sans fond pour y trouver une perle et un trésor.

Bannière avait juste un écu quand il entra dans la capitale; malheureusement, il avait aussi la veste de velours et les culottes de basin.

Peut-être pour les esprits méditatifs sera-t-il curieux de voir comment il se tirera d'un pareil accoutrement, et ceux qui l'ont vu s'habiller doivent être vraiment inquiets de voir la manière dont il se déshabillera.

Levons un coin du rideau. Oh! vous pouvez regarder, madame, fussiez-vous prude comme madame de Maintenon. Soyez tranquille, la chose se fera décemment.

Le dragon, il faut le dire, fut peu remarqué d'abord dans les faubourgs. Paris fourmille d'excentricités. D'abord Bannière, nous l'avons dit, arrivait le matin; or, le matin, quantité de pauvres commis du roi ou d'employés chez les marchands, humbles, vont à la provision pour le déjeuner, et se montrent sans façon à leurs concitoyens dans un appareil que la tragédie qualifie noblement de simple appareil. Racine : voir *Britannicus.*

Mais, relativement à l'appareil simple dans lequel Junie se présenta à Néron, l'appareil sous lequel se présentait Bannière était un appareil compliqué.

Tout alla donc bien dans le faubourg Saint-Marcel: mais le dragon n'eut pas plus tôt atteint la rue de la Harpe, franchi le pont Saint-Michel, et pénétré dans la rue Saint-Denis, qu'il comprit à quel point une mise décente serait rigoureuse pour accomplir les projets qu'il roulait dans son cerveau.

Or, s'habiller décemment, c'était l'affaire de six écus

pour le moins, juste ce qu'il avait voulu laisser à Marion et le double de ce que Marion lui avait laissé à lui.

Bannière ne le pouvait donc faire, n'ayant absolument qu'un écu.

Cela ne l'empêcha point d'aviser aux crochets d'un fripier un habit de bouracan.

On le sait, la loi de toute friperie veut que l'acheteur paie une différence, troquât-il du bon pour du mauvais, du médiocre pour du pire.

Or, ce n'était point le cas. La veste du marquis de la Torra comptait parmi les pires. Mais Bannière était né coiffé. Bannière, qui se fût décidé à tuer un homme pour avoir sa dépouille, Bannière eut le bonheur de tomber précisément sur une femme.

Tout au contraire de la négresse du capitaine Pamphile, qui était une négresse mâle, le fripier de Bannière était une fripière.

Bannière se présenta galamment: le théâtre l'avait habitué à faire de brillantes entrées. La marchande avait trente ans, c'est-à-dire qu'elle était jeune encore ; la marchande était presque jolie. Elle vit ce beau garçon, tout gêné sous ses apparences de petit-maître, et elle lui sourit.

Bannière exposa sa requête, et, moitié riant, moitié priant, offrit son écu pour l'habit du bouracan.

La fripière le regarda encore, sourit encore, et, sans faire une observation, détacha l'habit de son croc et le tendit à Bannière.

Bannière demanda à passer au fond de la boutique, ce qui lui fut accordé avec un sourire plus significatif encore que les deux premiers.

Mais Bannière avait décidé dans sa sagesse qu'il ne ferait plus jamais attention à ces sourires-là.

Bannière passa donc dans l'arrière-boutique, et tira doucement la porte après lui.

Puis, deux secondes après, il en sortit avec la satisfaction de se voir habillé en fin été, bien que la saison eût marché comme Bannière, et, comme il avait atteint Paris, eût atteint l'automne; mais il avait choisi le bouracan

comme plus facile à marier au basin que n'eût été du drap ou du velours.

La fripière fit à Bannière un quatrième et dernier sourire ; mais, malgré ce sourire, Bannière sortit.

Et il y avait de la part de Bannière quelque courage à sortir en laissant ce sourire derrière lui. Ce sourire voulait dire bien des choses plus gaies que ce que Bannière se disait.

Or, voici ce que se disait Bannière :

— Je n'ai plus rien pour manger, pas un sou, pas un denier, pas une obole, mais je ne serai pas ridicule. Si je reste à jeun, ce qui serait ridicule dans une ville qui nourrit huit cent mille âmes, tant pis pour mon estomac, cela le regarde ; tant pis surtout pour mon esprit, cela prouverait qu'il n'est pas fertile en expédiens.

Ce monologue n'empêcha point Bannière de remercier de tout son cœur, la gracieuse fripière qui le suivait de son œil complaisant. Aussi plusieurs fois se retourna-t-il, tant pour la complimenter du geste que pour voir si les passans se retournaient aussi.

Personne ne fit attention à Bannière, ce qui réjouit fort Bannière. C'était la preuve qu'il avait cessé d'être grotesque.

Cette tranquillité d'âme lui permit de gagner le boulevard. Il s'assit entre deux bornes, s'accoudant à chacune comme il eût fait dans un fauteuil à bras, et il s'occupa à regarder les chiens, qui, plus heureux que lui, faisaient leur premier repas.

Mais c'était toute autre chose que les chiens savans qu'il avait l'air de regarder, et que ce premier repas qui avait l'air de le préoccuper, qui tenait Bannière l'œil fixe et l'esprit éveillé; c'était au fond l'inquiétude de savoir comment il allait, dans l'état de dénuement où il se trouvait, commencer les démarches nécessaires pour retrouver Olympe.

—Elle a fui, se disait-il, avec monsieur de Mailly; monsieur de Mailly avait autrefois quitté Olympe pour se marier; puisque monsieur de Mailly a une femme, monsieur de Mailly n'aura pas conduit Olympe chez lui,

Non ! mais il l'aura logée dans quelque petite maison.

Ah ! maintenant, se disait Bannière, voilà : reste à savoir où sont les maisons secrètes des riches.

Alors, avisant un rustaud qui tenait à sa main un petit billet parfumé :

— Mon ami, lui dit-il, où retrouve-t-on, s'il vous plaît, les femmes qui se perdent à Paris ?

L'Auvergnat, c'en était un, se mit à rire, et, sans répondre autrement, continua son chemin. Bannière conclut de ce silence que la question avait été trop spirituelle ou trop bête, et que l'Auvergnat n'avait point compris.

C'était la vérité.

Cette fausse démarche introduisit une certaine défiance dans l'esprit de Bannière. Si je me brouille ainsi, dit-il, je suis capable de ne faire que des sottises. Je ne sais comment cela se fait, mais toutes mes initiatives manquent de maturité.

Pourquoi suis-je un sot à Paris et avais-je de l'esprit en province ?

Parce que j'ai faim et que j'ai un habit maigre ; or, plus il s'écoulera d'heures, et plus j'aurai faim ; plus il s'écoulera de jours, et plus mon habit sera maigre.

Que faire sans un sou ?

Cette dernière question, problème éternel des pauvres et des ambitieux, Bannière se le posa en drapant l'habit de bouracan sur ses mains enfoncées dans ses poches.

— Que faire sans un sou ? répéta Bannière.

Puis, tout à coup, il poussa un cri, et sa main droite s'agita vivement dans sa poche.

O bonheur ! il avait senti quelque chose de froid au bout de ses doigts, et il avait reconnu le contact d'une pièce de monnaie.

Palper, extraire, voir, bondir, tout cela se fit en une seconde.

La fripière avait compris le besoin que Bannière avait de son écu, et elle l'avait remis dans la poche de l'habit de bouracan.

Bannière avait donc toujours un écu. Bannière était donc vingt-cinq fois plus riche que le Juif Errant.

Il eut d'abord l'idée de retourner tout courant au magasin et d'embrasser la fripière sur les deux joues. Mais il

réfléchit à quelles extrémités pouvait le mener une pareille démarche. Il résolut donc de s'en abstenir, et de lui faire tout simplement honneur en régénérant ses idées par une nourriture saine et abondante.

En conséquence, il entra chez un rôtisseur de la rue du Ponceau.

XLIV

COMMENT BANNIÈRE DÉJEUNA CHEZ LE ROTISSEUR DE LA RUE DU PONCEAU ET DE CE QUI S'EN SUIVIT.

Depuis l'époque assez reculée où se passe cette histoire, les hommes de notre pays, c'est-à-dire du seul pays où l'on mange, font semblant de manger plus qu'on ne mangeait autrefois, et en réalité mangent beaucoup moins. Cent traiteurs comme ceux qui nous empoisonnent aujourne valent point devant l'estomac un seul rôtisseur de la rue de la Huchette.

La boutique du rôtisseur d'autrefois, c'était un monde, quelque chose dont le *cosmos* seul de monsieur de Humboldt peut donner une idée. Le rôtisseur, c'était l'être multiple, c'était le fruitier, le marchand de comestibles, l'épicier, le traiteur, le pâtissier. C'était tout, excepté le marchand de vin, qui, envers et contre tous les rôtisseurs du monde, conservait sa spécialité. Du jus de ses volailles (c'est du rôtisseur que nous parlons, bien entendu), du jus de ses volailles il faisait des potages exquis; de ses volailles, certaines fricassées dont les rôtisseurs avaient seuls le secret. Il avait salade, œufs et gibiers de toutes sortes, et se laissait même aller à la friture pour certaines de ses pratiques.

En outre, le rôtisseur, rival du pâtissier, comme nous avons dit, faisait cuire au four beaucoup de fantaisies, tandis que la broche gigantesque qui tournait en grinçant devant son immense cheminée produisait des graisses dont toutes les cuisines du quartier s'accommodaient.

Un homme affamé, quand il entrait chez un de ces rôtisseurs, ne pouvait en sortir comme il était entré; si mo-

deste que fût sa bourse, il trouvait dans cette arche de viandes cuites de quoi se rassasier avec délices.

Depuis la mauviette de trois sous jusqu'à la poularde de trois francs, depuis l'humble pigeon bizet jusqu'au splendide faisan doré, le rôtisseur offrait aux consommateurs le règne animal tout entier, échelonné sur la grande proportion ontologique.

Lapereaux fumans, lièvres aux reins piqués, longes de veau rissolées, éclanches, épaules, gigots, le rôtisseur détaillait tout, bipèdes et quadrupèdes, un bœuf tout entier, s'il eût été demandé; en outre, le rôtisseur portait en ville, et, grâce à lui, pour peu qu'on le voulût, on faisait chez soi, sans frais, les plus réels et les plus délicieux repas.

La cuisine naturelle a disparu le jour où succombèrent les rôtisseurs. Ils se relèveront un jour comme une nécessité de la société à venir, nous n'en voulons pas douter.

Pour notre part, jamais festin d'Homère aux graisses bouillonnantes, jamais *pinguis forma* de Virgile ne nous a chatouillé le palais et l'odorat, aux jours de nos grands appétits, comme ces rôtis tout préparés, tout bouillans, tout fumans, que nous avons vu tourner en imagination au-dessus de la lèchefrite du rôtisseur au dix-huitième siècle.

Donc Bannière entra chez le rôtisseur.

Il y choisit un poulet de quarante sous et une salade qu'il se fit porter au plus prochain cabaret.

Ce cabaret, bizarrerie qui remonte à cent trente ans passés, ce cabaret vendait du vin, du vrai vin, du vin véritable, du jus de raisin.

Bannière commanda deux douzaines d'huîtres et deux bouteilles de bourgogne.

Puis, par une puissance de volonté qui se retrouve au fond de tout esprit bien organisé, rompant immédiatement avec tous ses chagrins, il s'arrangea dans un coin, décidé comme tout homme de cœur à livrer une rude bataille à ce vampire qui s'appelle l'ennui, à ce démon qui s'appelle mélancolie, ces deux fils scélérats de l'amour et de l'absence.

Il mangea.

Ici, nous protestons de notre respect pour le public et

de notre goût pour les délicatesses physiques et morales. Nul plus que nous n'aime à dorer sur toutes ses tranches un héros de roman.

Mais nous devons confesser que l'estomac de Bannière s'était révolté; en se révoltant avait changé toute la nature de cet homme, et, en changeant sa nature, avait diminué sa valeur.

L'estomac, s'il est mécontent, tue le cœur et le cerveau. Inutile d'ajouter qu'il supprime les bras et les jambes.

Aussi, à peine l'ex-dragon eut-il versé dans son estomac maussade l'huître fraîche et le vin généreux, à peine la douce chaleur des sucs gastriques eut-elle commencé à tourbillonner vers les yeux et autour des tempes de l'affamé, que le malade réconforté vit à l'instant même sa situation au travers des prismatiques espérances que, depuis quinze jours, il ne connaissait plus.

On eût dit que le vin de Bourgogne n'était rien autre chose que cette liqueur magique qu'à l'heure de minuit la Thessalienne Canidie versait sur les tombes pour en faire sortir les fantômes. Sous l'influence de ce vin, Bannière renaquit, rouvrit les yeux, et revit à l'instant même ce qu'il désirait le plus revoir au monde: Olympe, — dans son imagination, bien entendu.

Olympe, revoir Olympe, chose impossible la veille!

Eh bien! c'était aujourd'hui la plus simple des choses. Olympe n'était-elle point à Paris? Lui aussi, Bannière, n'était-il point à Paris? Le plus difficile était donc fait, puisque, pour se rapprocher d'Olympe, Bannière avait déjà franchi plus de la quatre-vingt-dix-neuvième partie de la distance qui le séparait d'elle.

Maintenant restait Paris, c'est-à-dire un labyrinthe plus compliqué que celui de Dédale.

Mais, à tout prendre, qu'était-ce que Paris? Une circonvallation limitée, sept lieues de circonférence, par conséquent, dans sa plus grande étendue, trois lieues et demie de diamètre.

La belle affaire, pour des jambes qui venaient de faire cent trente lieues, et qui, grâce aux huîtres, au vin de Bourgogne, au poulet et à la salade, ne s'en souvenaient déjà plus.

On retrouverait donc Olympe en la cherchant partout à l'aide de ces fameuses jambes.

Où cela *partout ?*

Partout, parbleu ! Le partout des jolies filles est limité. Quoique le Savoyard n'eût pas répondu à Bannière, Bannière savait bien que le *partout* d'une jolie fille c'est la petite maison d'un grand seigneur.

Et parmi tous les grands seigneurs qui se trouvaient en ce moment à Paris, il n'y avait pas à hésiter. Olympe s'était dénoncée elle-même dans la prison de Lyon. C'était monsieur de Mailly qui l'était venu chercher, c'était monsieur de Mailly qui l'emmenait. Olympe était donc dans la petite maison de monsieur de Mailly.

Maintenant où était cette petite maison ? Voilà ce qui restait à savoir.

Eh bien ! on le saurait.

Oui, mais de qui ?

Eh, parbleu! de monsieur de Mailly lui-même. Bannière irait donc demander à monsieur de Mailly où était sa petite maison, et, de gré ou de force, il tirerait Olympe de cette petite maison.

C'était une idée bien simple, mais qui ne lui était pas encore venue, et, disons-le, qui ne lui serait pas venue sans les huîtres, le poulet, la salade et surtout le vin de Bourgogne.

Comme c'est triste d'avouer que le moral est soumis si tyranniquement au physique !

Il faut l'avouer, cependant.

Avouons donc et continuons.

Bannière, ayant fini sa seconde bouteille et pris sa résolution, calcula sa dépense et s'aperçut qu'il devait un écu moins trois sous. Mais comme il ne se sentait plus besoin de rien, sinon d'Olympe, ces trois sous lui devenaient superflus.

Il en fit donc majestueusement l'abandon à la fille du cabaret où tant de courage lui avait poussé depuis une heure.

Et maintenant le bouracan était trop chaud, le basin était trop riche ; Bannière était trop paré ; il ne s'habillait

plus, depuis le déjeuner, que de sa vive jeunesse et de son ardent amour.

Nez au vent, poing sur la hanche, Bannière s'achemina donc tout naturellement vers le faubourg Saint-Germain, où était situé l'hôtel de Nesle, qu'habitait, selon toute probabilité, monsieur de Mailly.

Il existait encore à cette époque, dans la race bipédique, *genus homo*, une espèce qui s'est perdue depuis, comme se perdent toutes les curiosités depuis le déluge, comme se sont perdues toutes les monstruosités avant lui.

Que notre lecteur se rassure : il n'est question ici ni d'une dissertation sur les mastodontes ni d'une thèse sur les fossiles.

Il est question tout simplement d'une petite digression sur les suisses d'hôtel.

Ces personnages, que nous avons encore admirés dans notre enfance, qui ont été atteints dans leur dignité par la révolution de 1830, dans leur existence par la révolution de 1848; ces personnages, disons-nous, régnaient alors despotiquement sur la limite qui sépare le dehors du dedans, et ils s'armaient tantôt de la hallebarde et tantôt du simple dédain pour faire exécuter les consignes transmises par le premier valet de chambre ou la camériste favorite.

Ce fut à l'un de ces dogues helvétiens que s'adressa tout d'abord Bannière; mais le suisse, faisant parfaitement d'un coup d'œil le relevé de ce que pouvait coûter un habit de bouracan et une culotte de basin, et haussant toute la défroque jusqu'à trois écus, le suisse jeta glorieusement Bannière à la porte.

— Mais, monsieur le suisse, insista Bannière, je vous demande monsieur le comte de Mailly?

— Monzir y être bas, répliqua le suisse.

Bannière réfléchit et comprit que le grand obstacle à ce qu'il entrât, c'était son habit de bouracan et ses chausses de basin.

— Oh! ne craignez rien, dit-il avec toute la dignité qu'il avait pu puiser dans le rôle d'Hérode, je ne viens point pour vous demander l'aumône.

— N'imborde, bardez, dit le suisse un peu ébranlé par

la netteté avec laquelle Bannière venait d'étaler sa position sociale.

— Je viens du régiment de monsieur de Mailly, insista Bannière, et j'ai à lui dire des choses de conséquence. Prenez donc garde de me refuser, car votre refus retombera non pas sur moi, mais sur vous.

Le suisse toisa une seconde fois, et avec plus d'attention encore que la première, les quatre ou cinq aunes d'étoffe légère qui habillaient notre héros.

— Di richiment? fit-il inquiet. Fous dides que vous arrifez di richiment?

— J'en arrive.

— Oh! oh!

— Vous regardez mon costume, n'est-ce pas?

— Foui.

— Eh bien! n'y faites pas attention à mon costume.

— Oh! oh!

— Je suis un des dragons de monsieur de Mailly, et comme il s'agit de secret d'Etat, je me suis déguisé pour n'être point arrêté en route.

— Ah! ah! fit le suisse presque persuadé.

— Laissez-moi donc passer, dit Bannière. Et il fit un mouvement pour se glisser entre la hallebarde et le corps du géant.

Le suisse rapprocha la hallebarde de son corps, et par conséquent intercepta le passage à Bannière.

— Eh bien? fit Bannière.

— Mais, dit le suisse, c'est que monzir le comte de Mailly n'y être réellement bas.

— D'honneur? fit Bannière.

— D'honneur! Matame seule y être.

C'était vrai. Bannière, habitué au théâtre à lire dans les yeux de son interlocuteur, Bannière devina tout de suite que le digne Helvétien disait la vérité, à la tranquillité de son regard.

— Madame, pensa Bannière. Madame! diable! ce n'est point cela qu'il me faut.

Puis, réfléchissant.

— Mais, au bout du compte, pensa-t-il, madame me donnera des nouvelles de monsieur.

Alors, se retournant vers le suisse.

— Eh bien! précisément, dit-il.

— Brézizément, guoi?

— Précisément, c'est à madame que je veux parler.

Et Bannière avait l'air si affairé que le suisse n'hésita plus.

Sonnant alors la femme de chambre, pour laquelle il avait dans sa loge une sonnette particulière, il lui annonça aussitôt son apparition qu'un messager des plus pressés, arrivant de Lyon, où était le régiment de monsieur de Mailly, désirait parler à la comtesse.

Voilà comment Bannière pénétra, à dix heures du matin, dans l'impénétrable sanctuaire d'une femme.

XLV

MONSIEUR BANNIÈRE TROUVE D'INÉPUISABLES RESSOURCES DANS SON HABIT DE BOURACAN.

Madame de Mailly, charmante femme aux yeux noirs et vifs, aux cheveux bouclés, à la peau brune et fine, et à laquelle le critique le plus sévère, dit un historien du temps, ne pouvait reprocher que des joues un peu plates, madame de Mailly avait épousé, comme nous l'avons dit au début de ce livre, monsieur le comte de Mailly, l'amant d'Olympe.

Elle était une des cinq demoiselles de Nesle, destinées, on le sait, à faire un si grand bruit dans leur siècle.

Les quatre autres étaient : madame de la Tournelle, madame de Flavencourt, madame de Vintimille, et madame de Lauraguais.

Toutes étaient belles; quelques-unes même étaient plus belles que madame la comtesse de Mailly; mais pas une n'avait ce charme si prodigalement répandu par la nature et l'éducation sur toute la personne de la comtesse. Une femme n'est pas toujours aimée parce qu'elle est la plus belle : il y a la grâce qui passe avant la beauté.

Madame de Mailly devait être adorée.

Bannière, en pénétrant près d'elle, reconnut d'abord,

avec ce tact vraiment extraordinaire qu'il possédait, toute l'influence qu'une pareille femme pouvait exercer sur les hommes les moins faciles à émouvoir.

De son côté, la comtesse, en apercevant ce garçon, fut prise d'un sentiment étrange en voyant l'opposition que sa bonne mine faisait avec son costume.

— Ah! fit-elle à sa camériste, comme il est vêtu... Et pourquoi ce déguisement?

La camériste regarda Bannière en connaisseuse, et secouant la tête :

—Les hommes de M. de Mailly sont bien choisis, dit-elle, si tout le régiment est coupé sur le patron de celui-là...

Le fait est que la comtesse, par une étrange opération de son esprit, s'était dit tout d'abord que si Bannière était bien vêtu, il serait fort agréable à voir.

A la vue d'un joli homme, il pousse presqu'aussitôt dans l'esprit de la femme la plus honnête quelque secrète pensée qu'elle cache à son mari et souvent même à son confesseur.

— Eh bien! mon ami, dit la comtesse d'une assez douce voix, vous avez demandé à me parler?

— Oui, madame la comtesse, répondit Bannière.

— Que désirez-vous me dire?

— Un secret qui exige que je prie madame la comtesse de vouloir bien permettre que je l'entretienne en particulier.

Les gens du monde sont défians. Ce costume bizarre, cette politesse exquise, tout ce miel parfumé qui n'a pas l'habitude de s'exhaler des lèvres d'un dragon et qui s'exhalait des lèvres de Bannière, arrêtèrent la bienveillance de la comtesse au moment où cette bienveillance allait s'échauffer comme chez une simple femme.

— Cet homme-là, dit-elle, n'est point un dragon; il salue trop bien.

Et elle fit du coin de l'œil un signe à sa camériste, qui voulait dire : — Demeurez, mademoiselle.

En conséquence de ce signe, la camériste demeura.

Bannière, qui avait plusieurs fois regardé cette fille comme pour lui donner son congé malgré l'ordre de sa maîtresse, Bannière attendait son départ, et, résolu à ne

pas dire un mot, à ne pas faire un geste devant elle, demeurait à la même place, immobile comme un terme, muet comme un poisson.

Il ne faut pas oublier, pour l'intelligence de certains mystères qui cessent d'en être si l'on remonte vers le passé, que cette histoire est presque contemporaine de la régence, et que les jeunes et belles femmes de cette époque, c'est à-dire ces reines d'amour et de plaisir, savaient, lorsqu'elles voulaient s'en souvenir, combien de fois et de quelle façon, pour arriver jusqu'à elles, les Lauzun s'étaient déguisés dans le siècle passé et les Richelieu dans celui-ci.

Madame de Mailly, mal renseignée par l'instinct ordinaire aux femmes, vit donc dans ce muet personnage si grotesquement vêtu, un soupirant plus audacieux que les autres, et même plus adroit, c'est-à-dire plus dangereux, et commença de se renfrogner. Si jolie qu'elle fût, elle devint presque laide, tant le trop de vertu fait tort au visage, tant Minerve gêne Vénus, ainsi qu'eût pu dire l'abbé de Bernis, que ses madrigaux commençaient à mettre à la mode.

— Si vous êtes venu pour vous tenir purement et simplement debout devant moi comme vous faites et sans rien dire, articula sèchement la comtesse, retournez d'où vous venez, monsieur, et ne me dérangez pas une seconde fois.

Ce mot monsieur avait été prononcé avec un accent qui renfermait le plus franc congé qu'un séducteur travesti pût recevoir.

Mais Bannière ne s'émut pas le moins du monde de ce congé.

Et s'inclinant :

— Madame, répliqua-t-il, je suis, croyez-le bien, un dragon du régiment de monsieur le comte. Je me nomme Bannière, et, Dieu m'en garde! je n'ai ni n'aurai jamais l'intention de vous offenser.

— Alors, parlez. Vous avez une grâce quelconque à demander à monsieur de Mailly, n'est-ce pas? et par moi, vous espérez obtenir cette grâce? Alors, parlez; quand je demande, il faut faire vite et net.

— En ce cas, madame, ce que je demande, c'est tout

simplement où je pourrai rencontrer monsieur de Mailly.

— Pourquoi faire voulez-vous rencontrer monsieur de Mailly? demanda la comtesse.

Bannière ne s'était pas attendu à cette question, à laquelle cependant il devait s'attendre.

Aussi manqua-t-il complètement d'imagination, au lieu d'inventer un prétexte quelconque.

— Permettez-moi de me taire, madame, dit-il.

— Si vous avez besoin de parler à monsieur le comte de Mailly, pour une affaire que vous ne pouvez pas dire à sa femme, ce n'était pas à sa femme que vous deviez venir demander son adresse. Adieu, monsieur.

Ici Bannière continua non-seulement à manquer d'imagination, mais il commença de manquer d'esprit.

Il prenait avec madame de Mailly la mauvaise veine, absolument comme il l'avait prise avec les grecs.

— Madame! s'écria-t-il, je cherche monsieur le comte de Mailly, parce qu'il m'a enlevé mon bien le plus cher.

— Quel bien a pu vous enlever le comte de Mailly?

— Une femme!

La comtesse tressaillit.

Bannière se figurait, cœur naïf et ignorant, ôter à cette femme tous ses soupçons en lui faisant une révélation semblable, il avait cru que la piquer contre son mari, c'était la forcer à parler d'abondance.

Bannière avait calculé sur la grisette, et non sur la grande dame.

— Quelle femme? demanda la comtesse.

— Mademoiselle Olympe! c'est-à-dire ma vie, c'est-à-dire mon âme!

La comtesse frissonna au feu qui jaillissait des yeux de Bannière.

Quant à la soubrette, elle s'avoua très-ingénûment à elle-même que si elle se fût appelée mademoiselle Olympe, Bannière n'aurait pas eu à courir après elle, ou du moins à courir bien loin.

— Qu'est-ce que mademoiselle Olympe? reprit la comtesse décidée à tout apprendre, quitte à prendre de la révélation ce qui lui conviendrait, et à laisser le reste.

— Une actrice, madame.

Madame de Mailly haussa les épaules avec une expression de dédain impossible à rendre ; puis, d'un ton que le plus habile scrutateur des femmes n'eût pu déchiffrer selon sa clef véritable :

— Vous êtes un fou, dit-elle, ou un menteur.

— Fou ! menteur ! s'écria Bannière stupéfait.

— Eh ! sans doute, monsieur, car, à moins d'être fou, on ne fait point de pareilles confidences à une femme sur son mari si elles sont véritables, et si elles sont fausses, eh bien ! comme je vous le disais tout à l'heure, on est menteur.

— Oh ! vous avez raison, madame, dit Bannière, oui, je suis fou d'amour !

La comtesse regarda Bannière du coin de l'œil, haussa les épaules une seconde fois, et rentra dans sa chambre à coucher.

Bannière s'élança vers elle.

La comtesse s'arrêta sur le seuil de la porte, et tournant la tête pour regarder Bannière par-dessus son épaule,

— Ah ! fit-elle sèchement avec ce coup d'œil glaçant capable de rompre tous les courans magnétiques qui frémissent du zénith au nadir.

Bannière, cloué à sa place par le désespoir, sentit une impulsion croissante qui le poussait dehors : c'était la soubrette qui faisait ce qu'elle pouvait avec ses deux petites mains pour l'entraîner hors de cette chambre où il venait de commettre une si haute balourdise.

Bannière se laissa aller.

La soubrette avait bonne envie d'être aussi compatissante que sa maîtresse avait été cruelle ; aussi, arrivée à la porte, donna-t-elle à Bannière pour consolation un serrement de main et ces mots :

— Allez, madame ne vous croit pas, parce qu'elle a un cœur de pierre, mais moi qui ai le cœur tendre, hélas ! je vous crois et je vous plains.

Bannière ne répondit point, il sortit de l'hôtel tout étourdi, ne voyant plus rien devant lui en ce monde que l'abîme où venait de tomber son bonheur.

L'estomac ne fonctionnait plus ; l'ingrat organe digérait, et en digérant il oubliait.

Il serait difficile, même à une plume plus éloquente que la nôtre, de décrire la situation dans laquelle se trouvait le malheureux Bannière après cette scène.

Plus d'espoir, non pas de rattraper monsieur de Mailly sur des indications quelconques; rien n'était, au contraire, plus facile que cela : il n'y avait qu'à l'attendre à la porte de son hôtel; il y rentrerait, pardieu ! bien un jour ou l'autre; mais rattraper monsieur de Mailly, ce n'était pas retrouver Olympe; et ne pas retrouver Olympe, Bannière le sentait, c'était un état pire que la mort.

Ce qu'il y avait de pis dans la situation, c'est que, plus Bannière s'enfonçait dans les réflexions, plus il s'enfonçait dans le désespoir. Plus d'argent, donc plus de ressources.

Bannière tomba dans une espèce de prostration d'autant plus profonde que sa joie avait été plus expansive.

Puis, tout à coup, quelque chose comme un éclair passa sur son visage; mais cet éclair était plus sombre que joyeux.

— J'ai mon diamant, dit-il ; ce diamant vaut trois cents pistoles au moins. On m'en prêtera cent dessus. Je me ferai faire une reconnaissance en bonne forme, un acte de propriété par-devant notaire, enfin quelque chose de solide, d'incontestable. Avec l'argent je retrouverai Olympe, et j'irai, la conduisant chez le notaire, lui montrer le diamant, si d'ici là je n'ai point encore trouvé le moyen de le racheter.

Puis, tout à coup se ravisant,

— Oh ! s'écria-t-il, exposer mon diamant, exposer la seule preuve que j'aie de mon amour, de mon absolu dévouement aux volontés de ma maîtresse ! abandonner ce diamant à d'autres mains que les miennes ! Voyons, j'étais fou d'avoir une pareille idée. Est-ce qu'un prêteur sur gage ne peut pas faire banqueroute et s'enfuir? Est-ce qu'un juif ne peut pas être arrêté, confisqué, emprisonné? Est-ce qu'un notaire ne peut pas être incendié, volé? Dame! cela s'est vu, et nous avons sur les galères de Sa Majesté, à Toulon et à Brest, des tabellions fort connus à Paris. D'ailleurs, devant un notaire, il faudrait dire mes noms, prénoms, qualités : Joseph Bannière, enfui du couvent des jésuites d'Avignon, déserteur de la caserne des dragons de Lyon. C'est impossible. D'ailleurs, c'est dit; cela

serait possible que cela ne se ferait pas : j'ai reconquis mon diamant, mon diamant ne me quittera plus.

Et il pressa amoureusement ce diamant sur ses lèvres, et il chercha sur la froide surface la chaleur des baisers qu'Olympe y avait déposés jadis.

Cette pensée d'aliéner, ne fût-ce que pour un mois, ne fût-ce que pour un jour, ne fût-ce que pour une heure ce diamant, lui fit tant d'horreur, qu'il se frappa la poitrine en souvenir de ses bonnes habitudes monacales.

L'habit de bouracan reçut encore ce choc. Il était bien mince, le pauvre habit; il savait, comme un maillot, prendre toutes les formes du corps. Cependant, sous le coup de poing dont Bannière le gratifiait, le bouracan prit une attitude de résistance : la diaphane étoffe se fit plastron à l'endroit du cœur.

Bannière sentit une épaisseur dans la doublure. Pardon, nous induisons en erreur le public en disant dans la doublure : l'habit n'en avait pas. Rectifions le fait : Bannière sentit une doublure dans cette quasi-épaisseur.

Il regarda, saisi non-seulement de surprise, mais d'un certain respect; il regarda et vit, à l'endroit du cœur, derrière l'étoffe de cet habit, comme un quadrilatère de toile blanche pareil à ces radoubs qui servent à consolider les accrocs repris par une aiguille expérimentée, mais insuffisante cependant, dans les habits hors d'âge.

— Voilà, dit-il, une pièce mal mise ; la fripière m'aurait-elle trompé ?

— Mais il y a épaisseur, épaisseur réelle, dit Bannière. Voyons.

En effet, décousant cette épaisseur avec un ongle avide, il trouva dans ce carré de toile une sorte de sachet fait d'une bande de satin gris et d'une bande de satin rose, le tout en très mauvais état, le tout fort usé, fort décoloré, fort flétri, et portant, brodée sur le satin rose, une grossière image de saint Julien, avec ces mots :

Ora pro nobis.

— Un scapulaire ! s'écria Bannière ; mais l'habit est donc enchanté ? Voyons, serait-ce ce scapulaire, par hasard, qui aurait fait que j'ai trouvé un écu dans cet habit ? Ce n'est pas probable cependant, à moins que saint Julien, le pa-

tron des voyageurs, ne protége le bouracan au point de le garnir tous les matins d'un écu de six livres. Voyons dans le scapulaire.

Et Bannière procéda avec la plus rigoureuse exactitude à l'examen du scapulaire.

— Vide ! Oh ! bien vide ! la religion pure et simple, dénuée d'artifices et d'ornemens.

Au scapulaire étaient appendus deux petits cordons de soie. Il était évident que la destination de ce scapulaire était de pendre du col sur la poitrine.

Bannière, en conséquence, pendit pieusement le scapulaire à son col, et, invoquant le grand saint Julien, sous la protection duquel il se trouvait désormais placé, il prit la première rue qu'il rencontra, sans savoir où cette rue menait.

Cela désormais ne le regardait plus, c'était l'affaire de saint Julien.

A peine eut-il fait cent pas qu'il aperçut bon nombre de gens arrêtés au coin d'une rue.

Comme rien ne pressait Bannière, il s'approcha de ces gens pour voir ce qu'ils faisaient là.

Ils lisaient une affiche de théâtre.

Bannière poussa un gros soupir : il se rappelait le temps où, tout entier à son art et à son amour, il jouait Hérode avec Olympe, et rentrait souper et coucher avec sa Mariamne ressuscitée.

Que jouait-on à Paris, à cette fameuse Comédie-Française, dont Bannière avait tant entendu parler ?

Il se haussa sur la pointe des pieds pour lire par-dessus la tête des gens qui étaient devant lui.

Tout à coup il poussa un cri.

L'affiche portait en grosses lettres le nom d'Olympe, dont ses débuts étaient annoncés pour le soir même à la Comédie-Française.

XLVI

L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE.

L'éblouissement qui passa sur les yeux de Bannière fut tellement vertigineux, que sans la résistance que lui présenta le dos de l'amateur par-dessus la tête duquel il avait lu, il serait tombé le nez sur l'affiche même.

Il était inouï, en effet, que saint Julien se prêtât à des miracles de cette sorte : le scapulaire valait bien mieux qu'un trésor, puisqu'il accomplissait à l'instant même les souhaits de celui qui le possédait, ce que l'argent ne fait qu'après un certain temps, et encore pas toujours.

Bannière, revenu de son étourdissement, lut et relut, et voyant qu'il ne s'était pas trompé, que c'était bien Olympe qui débutait et qui débutait le soir même, il faillit mourir de joie sur place.

C'est que le résultat de la découverte que venait de faire Bannière était immense, incalculable.

D'abord Olympe retrouvée, ensuite Olympe libre, attendu qu'une femme, lorsqu'elle se met au théâtre, ne veut ni ne peut être renfermée ; puisque le travail des répétitions donne naissance à des sorties continuelles, puisque celui-là seul ne voit pas une actrice qui ne veut pas la voir, ou ne sait pas guetter aux environs d'un théâtre.

Bannière courut tout droit à la Comédie-Française. D'abord c'était un moyen de ne pas penser à dîner, et dans la position peu fortunée dans laquelle il se trouvait, c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Au reste, soit qu'il y eût à Paris bon nombre de gens aussi curieux ou aussi désargentés que lui, il vit la foule déjà assemblée devant la porte.

Mais Bannière, au fait des habitudes du théâtre, longea la queue sans y prendre place, et, se présentant chez le portier du théâtre, y demanda l'adresse de mademoiselle Olympe.

Alors Bannière découvrit une chose dont il ne se doutait point, c'est qu'à Paris les suisses des grands seigneurs

valaient mieux encore que les suisses de théâtre : l'expérience fut triste; mais presque jamais on n'apprend quelque chose de nouveau que cette conquête de la science ne vous coûte une espérance ou une illusion.

Bannière fut éconduit plus rudement qu'il n'avait jamais été, car il reçut en plein visage une porte si violemment fermée qu'il dut renoncer à s'informer de ce côté-là.

Était-ce monsieur de Mailly qui avait recommandé Olympe au suisse, ou Olympe s'était-elle recommandée elle-même?

Elle en était bien capable.

Bannière descendit et relut l'affiche.

L'affiche portait en caractères authentiques :

PAR ORDRE

Britannicus, tragédie de M. Racine.

Mademoiselle Olympe débutera par le rôle de Junie.

—Par ordre! relut Bannière; puis quand il l'eut relu, il répéta : Par ordre! Que signifie ce : par ordre? se demanda-t-il. Est-ce par hasard le roi qui ferait débuter ma maîtresse? C'est possible, mais cela n'est guère probable. Est-ce monsieur de Mailly qui a fait rentrer Olympe au théâtre? Ce n'est pas d'un homme amoureux, ou si c'est d'un homme amoureux, ce n'est pas d'un homme jaloux.

Bannière comprit qu'il flotterait dans un doute éternel s'il se bornait à ses propres inspirations.

En conséquence, il s'informa près d'un des flâneurs dont la mine lui sembla moins rébarbative que celle du portier de la Comédie.

— Monsieur, lui demanda-t-il, pourriez-vous m'expliquer la cause de cette solennité qui se prépare?

— Sans doute.

— Eh bien! vous me rendrez service.

— Monsieur, vous n'ignorez pas, répondit le flâneur, que notre cher petit roi a été malade?

— Certes! monsieur, et fort dangereusement. Je ne l'ignore pas, comme vous avez dit, et la preuve, c'est que,

comme tous les bons Français, j'ai fait brûler un cierge pour sa convalescence.

— Ah! très bien, monsieur!

— Monsieur, je n'ai fait que mon devoir; mais pour en revenir, s'il vous plaît, à cette représentation...

— Eh bien! monsieur, le roi va mieux, et ce soir, il assiste à la représentation de ses comédiens. C'est la première fois qu'il va au théâtre depuis cette maladie. Vous concevez quelle affluence il y aura pour le voir et pour l'applaudir, surtout cette présence du roi étant compliquée d'un début important.

— Oui, celui de mademoiselle Olympe; je vois cela sur l'affiche. Connaissez-vous cette demoiselle Olympe, monsieur?

— Non pas personnellement. Je suis marchand drapier, rue Tiquetonne, monsieur, et ne fréquente point ces sortes de femmes.

— Mais n'en avez-vous rien entendu dire de cette demoiselle Olympe?

— J'ai entendu dire qu'elle venait de Lyon, où elle avait eu un très grand succès, et qu'elle allait encore avoir un succès plus grand à Paris. Aussi, monsieur, comme je suis très-curieux de voir cette baladine, je vais, avec votre permission, me mettre à la queue.

— Et je conçois si bien votre curiosité, dit Bannière, que je vais me mettre à la queue aussi, moi.

Et en effet, sans réfléchir trop profondément qu'il n'avait pas un denier dans sa poche, Bannière se hâta de prendre place au milieu des groupes et de contribuer à former une des vertèbres de cet animal à la mobile échine qu'on appelle le public, et dont la croupe, comme celle du monstre évoqué par Thésée, tantôt se recourbe en replis tortueux, tantôt s'allonge en serpent infini, et tantôt, trop souvent, hélas! ne présente aux regards que trois ou quatre anneaux, et des plus maigres.

Ce jour-là c'était Pithon avec des supplémens incroyables.

Bannière, une fois casé dans les vertèbres, songea plus sérieusement qu'il n'avait fait jusque-là à sa pauvreté devenue une véritable misère.

Mais il se fit un raisonnement dont voici la teneur à peu de chose près :

— Tout le monde ne pourra pas entrer; on se battra, et beaucoup même. Dans la mêlée, il y aura de bons coups pour les gardes-françaises et pour ce même portier rébarbatif auquel je promets de casser sa hallebarde sur le dos à la première occasion qui se présentera, et j'espère que cette occasion ne se fera point attendre. En outre, il résultera de là que bon nombre d'imbéciles ne pourront pénétrer dans la salle avec leur argent, mais que les gens adroits et peu attachés à la conservation de leur bouracan, comme moi, par exemple, pénétreront pour rien à la force du poignet, et seront admirablement bien placés au parterre.

Ce raisonnement, notre lecteur sera forcé d'en convenir avec nous, n'était pas trop dénué de logique pour un homme à jeun et amoureux.

Si Bannière, en pareille circonstance, en eût fait un autre, il eût fait tort à toutes ses connaissances pratiques et théoriques en matière théâtrale; il eût fait tort surtout à la toute puissante médiation du grand saint Julien, dont il avait le scapulaire sur la poitrine.

Et pendant ce temps, derrière Bannière et derrière le flâneur avec lequel il avait eu l'intéressante conversation que nous avons rapportée, bélier à tête armée, la foule se mit bientôt à battre de sa tête d'argent les portes de la Comédie-Française, qui ne demandaient pas mieux que d'être enfoncées. Aussi le furent-elles dès que les bureaux furent ouverts.

Pendant cinq minutes tout alla bien; mais au bout de cinq minutes l'empressement de la foule et un nombre quelconque de raisonnemens pareils à celui que s'était fait Bannière, commencèrent à influer sur l'ordre général de l'entrée maintenu jusque-là. Bannière, avec un bonheur indicible, vit qu'à dix pas en avant de lui les coups de poing commençaient à s'échanger d'une façon assez régulière pour qu'on pût espérer qu'elle durerait.

Bannière, cette fois comme toujours, était servi par sa belle taille, et grâce à sa belle taille, il voyait les chapeaux voler, et luire, dans des attitudes peu verticales, les fusils

des archers, bousculés dans cette tourmente et pliant comme font de pauvres saules pendant les violentes rafales d'automne et de printemps.

Encore une dizaine de minutes de combat de la part de l'avant-garde, autant d'attente de la part du centre, dont Bannière faisait partie, et bien certainement Bannière triomphait.

Les dix minutes s'écoulèrent. Il arriva même beaucoup mieux que Bannière n'attendait. La tempête devint une trombe, et les gardes-françaises, refoulés, disparurent pareils à des brins de paille emportés par un tourbillon.

Il ne s'agissait plus que de pousser en avant et d'entrer. Il n'y avait plus même besoin, pour en arriver là, de rien casser sur les épaules du portier.

Mais notre lecteur a dû remarquer comme nous une chose, c'est que les idées sont dans l'air, où elles voyagent comme des troupes d'oiseaux. Il en résulte que quand un homme a une bonne idée, et croit naturellement avoir cette bonne idée à lui tout seul, il voit exécuter cette bonne idée par un autre au moment juste où il va l'exécuter lui-même.

Grâce au conflit qui s'était établi à la porte, et dans lequel la force armée avait eu le dessous, plus de quarante individus, qui avaient eu sur Bannière et sur son flâneur l'avantage de se mettre à la queue avant eux, plus de quarante individus étaient déjà parvenus sous le vestibule sans avoir eu à prendre la peine de mettre la main à leur gousset.

Le tour de Bannière arrivait; Bannière calculait que dans une minute, dans une seconde, il serait, lui aussi, sous le bienheureux vestibule; déjà il prenait son élan pour renverser les deux dernières lignes qui le séparaient de l'entrée, lorsque tout à coup ces lignes, hésitant et s'arrêtant comme la fameuse colonne de Fontenoy devant la charge de monsieur de Richelieu, se renversèrent sur Bannière et le refoulèrent jusqu'au ruisseau.

Bannière s'aperçut seulement alors que le portier tant battu d'avance dans son imagination avait été querir main-forte et l'avait trouvée; que les archers écrasés s'étaient multipliés comme les soldats sous les dents du dra-

gon de Cadmus; que les gardes-françaises ne s'étaient point regardés comme battus par une première défaite, et qu'à la place, des baïonnettes très déterminées, très droites et très nombreuses, venaient de faire évacuer les spectateurs en contravention, et s'avançaient en bon ordre pour discipliner les autres. Cet échec n'était pas fait pour décourager un combattant si intéressé au combat, et par conséquent aussi acharné que l'était Bannière. Une résolution comme la sienne ne capitule pas devant un nombre plus ou moins grand de morceaux de chair ou de morceaux de fer.

Aussi Bannière insista-t-il, et, au lieu de reculer, comme la plupart des assistans, il redoubla d'énergie, et, de soldat, se fit général en chef d'une foule de mutins qui criaient à tue-tête *Vive le Roi !* et qui prétendaient envahir les portes et les barrières du théâtre.

Le bon exemple donné par Bannière enhardit tout le reste des fuyards, qui firent volte-face en voyant que l'affaire n'était pas entièrement perdue, et qui, suivant leur nouveau général, se rallièrent à lui et firent une percée au travers des archers et des agens de police, toujours aux cris plus fréquens de *Vive le Roi !* tactique assez ingénieuse, presque toujours employée par les rebelles à l'autorité, et au moyen de laquelle les perturbateurs paraissaient ne briser les barrières, n'enfoncer les portes et n'assommer les gardes que pour témoigner de leur zèle et de leur amour pour Sa Majesté Louis XV, qu'on appelait encore à cette époque le Bien-Aimé.

Mais malheureusement, et dans nos jours de troubles nous avons appris cela, rien ne donne de force et d'obstination aux baïonnettes militaires comme la résistance des simples bourgeois.

Il y a eu de tout temps entre l'habit et l'uniforme une émulation des plus chaudes pour se contrarier les uns les autres et se déchirer à qui mieux mieux.

Les uniformes firent donc un horrible ravage dans les habits, et l'on juge facilement que le bouracan de Bannière, qui se trouvait à l'endroit du péril, n'y fut point ménagé.

Au reste, ce bouracan était d'une opiniâtreté féroce ; il

valait à lui tout seul toute une armée. Ce qu'il avait en un jour déployé de valeur, de colère, de dévouement eût suffi pour faire gagner aux Romains les trois batailles de la Trébie, de Trasimène et de Cannes.

Néanmoins Dieu fut pour les gros bataillons. Le nombre l'emporta. Une douzaine d'archers se dévouèrent et s'acharnaient après ce galant homme, digne d'être mieux soutenu ou plus faiblement attaqué.

Alors, et c'était un douloureux spectacle pour les appréciateurs du vrai courage, on vit alors voler en lambeaux sous leurs mains furieuses le bouracan, qui jusqu'à cette époque avait échappé à de si rudes batailles.

Bannière qui, malgré tout, avait à son tour, et comme ceux dont il avait tant ambitionné le sort, pénétré dans le vestibule du théâtre, voyant qu'on allait l'écarteler s'il continuait à livrer ses pieds et ses mains par la distribution abondante des coups qu'il faisait pleuvoir à droite et à gauche, devant et derrière; Bannière, comme s'il eût voulu la soulever, s'accrocha des pieds et des mains à une colonne intérieure, et alors commença sous le vestibule un spectacle plus curieux, certes, que celui que les amateurs de la saine littérature étaient venus chercher dans la salle.

Il criait *Vive le roi!* ce pauvre Bannière, d'une telle force, que ses cris s'étaient changés en rugissemens.

Il étreignait la pierre avec une telle vigueur que les archers renonçaient à lui faire lâcher prise.

On eût dit un de ces sculptures du moyen-âge comme les architectes de Strasbourg et de Cologne en collaient aux piliers gigantesques de leurs cathédrales.

Hélas! pourquoi de pareils exemples de courage et de dévouement, semblables à celui de Cynegire à Salamine, ne peuvent-ils triompher pour laisser à la postérité le doux et satisfaisant spectacle de la vertu récompensée!

Mais il n'en fut point ainsi. Un commissaire apparut, s'informa, s'enquit, regarda, et au lieu de s'unir au sentiment d'admiration générale qui entourait comme d'une auréole la belle défense de Bannière, il donna de cette voix criarde, apanage du fonctionnaire de sa classe, des ordres précis et clairs, dont voici à peu près la formule :

— Archers! enlevez cet homme, mort ou vif, et me l'amenez à comparoir.

Bannière comprenant le *mort ou vif*, et sachant que plus d'une fois la rébellion aux injonctions d'un commissaire avait été suivie d'un étranglement ou de meurtrissures capables de causer la mort, Bannière, qui avait bien voulu lutter contre la force, mais qui ne se souciait pas d'affronter la loi, Bannière lâcha ses pieds, détendit les ressorts de ses doigts crispés autour de la colonne, et tomba sans défense au milieu de ses persécuteurs, comme un chêne qui déjà déraciné par un orage, se courbe, plie et tombe sous un souffle.

Le commissaire s'était retiré dans son antre. Les archers y conduisirent Bannière en le tenant par les poignets, tandis que d'autres le poussaient énergiquement par derrière. Bannière, au reste, connaissait cette tactique, qui paraissait admise par tous les archers de France. C'était celle dont on s'était déjà servi pour le conduire de la maison d'Olympe à la prison de Lyon.

Rendu prudent par l'expérience, Bannière, se souvenant de sa première arrestation, Bannière, sous prétexte d'accommoder à la décence certaines pièces de son ajustement qui avaient énormément souffert, tira son diamant de son doigt et le glissa tout doucement dans sa bouche.

On remarquera que, dans les fâcheuses circonstances de sa vie, ce diamant était toujours ce qui préoccupait le plus Bannière.

La chose s'accomplit à la satisfaction du prisonnier, et personne ne remarqua le mouvement important pour lui qu'il venait d'exécuter.

On fit donc, toujours poussé et bousculé de la sorte, *comparoir* Bannière devant le commissaire. On sait que *comparaître* n'est pas français en terme de chicane.

Le commissaire préparait toute son éloquence et les foudres de sa colère pour interroger Bannière.

Quand la mise en scène fut disposée, l'interrogatoire commença.

Bannière écouta tranquillement les questions qui lui furent faites avec ce ton hargneux, cette pédanterie d'école qui distinguent messieurs les commissaires de ce bel em-

pire de France ; mais Bannière, nous l'avons dit, avait son diamant dans la bouche ; il craignait, s'il le glissait entre les dents et la joue, que le diamant fît saillie et ne se dénonçât lui-même; il le garda dans le milieu du palais sur la langue, c'est à dire qu'il resta muet. Car il est de toute impossibilité de parler avec un diamant sur la langue, ce qui contredit entièrement, comme on voit, les fables dans lesquelles les poëtes laissent échapper des perles et de l'or à chaque parole. Homère, en faisant parler le vieux Nestor, ne fait mention que du miel qui coulait des lèvres du roi de Pylos, et laisse à Hésiode, moins sévère que lui en matières philosophiques, les chaînes d'or qui sortent de la bouche de l'Éloquence.

Il ne sortit donc rien de la bouche de Bannière, et nous savons pourquoi : mais le commissaire qui était loin de s'en douter, croyant que ce silence venait d'un mauvais vouloir, se fatigua de faire des questions qui n'étaient suivies d'aucune réponse, et usant de son droit, il envoya Bannière en prison.

Les mêmes archers conduisirent au For-l'Evêque ce même garçon si plein naguères de feu et de vigueur, et qui maintenant s'acheminait l'œil morne et la tête baissée, comme les coursiers du bel Hippolyte.

XLVII

EROTOMANIE.

Aucun incident ne se manifesta pendant la route ; seulement Bannière resta muet, ce qui dut énormément étonner les archers, qui lui avaient entendu crier Vive le roi ! d'une façon si violente et si acharnée.

On conduisit Bannière au For-l'Evêque, comme il avait été dit, et, avec les formalités d'usage, on écroua Bannière.

Bannière, pendant tout le temps de son écrou, ne souffla pas plus le mot qu'il n'avait fait devant le commissaire et durant la route.

Puis, une fois écroué, il respira, tira son diamant de sa bouche, et le cacha dans une petite fente de sa muraille.

ou plutôt de la muraille du roi, puis il tira son grabat devant cette fente, et se coucha sur son grabat, pour ne pas perdre son diamant de vue, même pendant son sommeil, comme eût dit monsieur de La Palisse, qui disait de si bonnes choses.

Ce n'était point sans raison qu'il en agissait ainsi, car on le fouilla minutieusement, ce qui n'était point difficile, attendu qu'il était plus qu'à moitié nu.

On examina surtout le scapulaire, qui fut reconnu vide et innocent, respecté même, comme il était d'usage en ces temps où les prêtres peut-être ne croyaient plus, mais où les archers croyaient encore à la religion qu'ils étaient chargés de faire respecter.

Cette fois ce ne fut pas un commissaire qui vint interroger Bannière, ce fut un juge du Châtelet; la cérémonie fut imposante.

Bannière avait jusque-là trop peu parlé, mais cette fois il parla trop.

— Votre nom?

— Bannière.

— Votre âge?

— Vingt-cinq ans.

— Votre profession?

— Je n'en ai pas.

— Votre domicile?

— Je n'en ai pas encore, puisque j'arrivais ce matin à Paris.

— Vos moyens d'existence?

Bannière montra ses bras; fameux moyen d'existence! les archers en savaient quelque chose et pouvaient en certifier au besoin.

Le juge alors entra dans le détail des griefs qu'on reprochait à Bannière.

— Pourquoi avez-vous battu la garde? demanda-t-il.

— Parce qu'elle m'empêchait d'entrer au théâtre.

— Qu'alliez-vous y faire?

— Pardieu! voir le spectacle.

— Mais on vous a fouillé, vous n'aviez pas d'argent.

Ici Bannière fut embarrassé, plus embarrassé encore qu'auprès de madame de Mailly, car, au lieu d'une mau-

vaise réponse, cette fois il ne trouva point de réponse du tout, et cependant, avec un peu de présence d'esprit, la réponse était facile; il n'avait qu'à montrer les nombreuses blessures de son habit et à dire ;

— Voyez si ma bourse a pu rester dans un habit déchiré de la sorte !

Et de cette façon encore, c'était dire qu'on pouvait réclamer des dommages et intérêts.

Mais Bannière ne trouva pas ce mensonge, si simple qu'il fût.

Il resta donc stupéfait à la demande du magistrat.

C'est qu'aussi il faut bien que nous disions toute la vérité, afin que notre lecteur ne fasse pas Bannière plus *niais* qu'il n'était en réalité.

Pendant que le magistrat instrumentait, Bannière ne pensait qu'à une chose, c'était à sortir de la prison.

Ce désir se manifesta tout à coup et au moment où le magistrat s'y attendait le moins.

— Quelle heure est-il? demanda-t-il au magistrat qui le regarda tout pantois.

— Pourquoi faire? répliqua celui-ci d'un air quelque peu goguenard.

— Pourquoi faire? mais parbleu! pour m'en retourner à la Comédie! s'écria Bannière.

Le juge regarda les archers.

— Allons, vite, vite, réitéra Bannière, je puis très bien encore arriver pour le moment où Junie dit : — *O mon prince!* et c'est surtout ce moment-là que je voudrais voir. Olympe y était si belle! si pathétique! si touchante!

— Eh! fit le juge.

— Dépêchez-vous donc! continua Bannière, car si vous tardez encore, je ne pourrai jamais arriver pour le moment où elle dit encore à Agrippine, vous savez : — *Pardonnez, madame, à cé transport!*

— Ah çà! mais, balbutia le juge, qu'a-t-il donc ce diable d'homme?

— Voyons! en finit-on? continua Bannière d'un ton qui sentait le retour d'une colère contenue un instant mais qui menaçait d'éclater de nouveau.

— Çà! s'écria le juge en regardant Bannière avec une

certaine terreur, êtes-vous fou? Comment, je vous trouvais presque innocent et j'allais avoir de l'indulgence pour vous...

— Parbleu! il vaudrait mieux, dit Bannière, qu'on usât de rigueur à mon égard. Est-ce que j'ai rien fait, moi? on m'a battu, on m'a déchiré un habit tout neuf, mis en déroute des chausses de basin que je portais pour la seconde fois, et tout cela parce que je voulais voir le spectacle et que je criais *Vive le roi!*

— Et il le criait même de grand cœur, dit un archer, il faut lui rendre cette justice.

— Ce n'est pas un méchant homme et il s'exprime bien, dit le juge.

— Vite, vite, alors, ouvrez-moi les portes, s'écria Bannière, puisque je suis si fort innocent!

— Mais, dit le juge, il est fou!

— Fou! moi! allons donc!

— Calmez-vous, et nous allons voir.

— Que je me calme!

— Oui.

— Mais je vous dis qu'elle va sortir de scène!

— Qui?

— Junie.

— Qui cela, Junie?

— Junie, mille diables! Voulez-vous donc m'empêcher de la voir à la sortie.

— Oh! oh! voilà que l'accès revient, dit le magistrat regardant les archers en homme qui interroge à l'avance leur courage dans le cas où il aurait un appel à lui faire.

— Voyons, mon petit juge, continua Bannière, voilà qu'elle se déshabille.

— Mais qui donc?

— Mais Junie!

— Junie se déshabille? dit le magistrat scandalisé.

— Sans doute! croyez-vous qu'elle va rentrer chez elle avec sa tunique et son peplum?

— Eh bien! qu'est-ce que cela me fait, à moi?

— Mais à moi cela me fait beaucoup; je n'ai que le temps de courir pour arriver au moment où elle sortira du théâtre. Lâchez-moi.

— Décidément, dit le juge, c'est un fou!

— C'est un fou! répétèrent les archers enchantés de dire comme le juge.

— Un fou de l'espèce obscène! continua le magistrat.

— Cependant, hasarda un des archers, il me semble l'avoir vu raccommoder avec soin ses chausses effarouchées.

— C'est qu'il a des momens lucides, dit le juge.

Bannière s'élança.

Les archers, sur un signe du magistrat, le retinrent.

Bannière recommença la lutte.

Les archers couchèrent Bannière sur la dalle. Puis, quand Bannière fut couché sur la dalle, où le maintenaient trois bras vigoureux, le magistrat fit le tour de Bannière, et le regardant avec une attention mêlée de curiosité :

— Messieurs, dit-il, cet homme est atteint d'une de ces crises dangereuses que les médecins nomment l'érotomanie. C'est fort désagréable, il ne faut pas le laisser voir aux jeunes filles.

Les archers rougirent.

Puis, ce jugement porté, le magistrat grommela quelques mots, en écrivit quelques autres sur un morceau de papier qu'il remit au principal archer, et ensuite il s'esquiva, non sans recommander aux quatre archers qui maintenaient Bannière de le garder dans la même position jusqu'à ce que lui, magistrat, fût dehors.

Bannière, qui ne l'avait pas perdu de vue, au lieu de se calmer, s'était aigri, l'avait menacé, il avait frappé même. Sa folie, hélas! n'était pas celle que signalait le juge, mais c'était bien aussi une folie d'amour.

Le juge parti, on lâcha Bannière du côté des jambes, tout en continuant de le maintenir du côté des bras.

— Allons, mon garçon, dit le chef des archers, levez-vous de bonne grâce.

— Me lever? Nous allons...

— Nous allons voir Julie, dit l'archer qui avait entendu ce nom français au lieu du nom latin de monsieur Racine, auteur de *Britannicus*.

Bannière bondit, croyant qu'on allait effectivement le rendre à la liberté.

Mais il eut soin de déplacer du bout de ses doigts la bague d'Olympe et la glissa dans le scapulaire, asile devenu désormais inviolable depuis qu'on l'avait si parfaitement visité.

Il eut bien raison, le pauvre Bannière, de cacher le diamant avec tant d'adresse; car après avoir eu fait beaucoup de marches dans Paris, à ce qu'il en pût juger, dans une direction qui n'était pas celle de la Comédie-Française, les archers le firent monter dans un fiacre et dirent au cocher :

— Touche à Charenton.

Une heure après, Bannière descendait avec son escorte devant une grande maison; en le faisant passer sous un guichet, on écrivait, d'après le dire des archers, car Bannière n'avait rien voulu répondre, ne comprenant rien à ce qui se passait :

— Fou érotomane!

Les archers s'éloignèrent, il resta seul. On venait, sur le rapport du magistrat qui l'avait interrogé, de l'enfermer dans l'hospice des fous.

Et comme il s'insurgeait encore contre cette épouvantable persécution du sort, il vint des hommes robustes qui lui lièrent les mains et les pieds et le jetèrent dans une cellule froide où ils le laissèrent avec son désespoir, qu'une seule chose adoucissait, c'est qu'au milieu de tout cela il avait toujours la bague d'Olympe.

XLVIII

COMMENT MONSIEUR DE MAILLY ÉTAIT REVENU A OLYMPE.

Cependant cette représentation si orageuse pour Bannière s'était mieux terminée pour les spectateurs paisible et ayant payé leur place que pour lui.

Le roi était arrivé tranquillement à l'heure indiquée. Le roi avait pris place dans sa loge au milieu des hourras de la joie qui ne peut s'expliquer que par l'amour insensé qui à cette époque possédait tous les sujets de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Louis XV avait alors dix-sept ans à peine. Il était dans tout le velouté de la jeunesse, dans toute la fleur d'une beauté à peine éclose: il avait été le plus bel enfant de la France, il était le plus bel adolescent du monde.

En outre, nul homme fait ne possédait à un si haut degré la grâce unie à la noblesse.

Ce charme puissant qu'il exerçait sur tous les Français qui voyaient dans les commencemens de son règne la splendide aurore d'une longue paix et d'une suprême prospérité, ce charme puissant se pouvait expliquer par la crainte où depuis longtemps on avait vécu à propos de sa santé toujours menacée, disaient les amis de madame de Maintenon, par monsieur d'Orléans et ses complices.

Mais monsieur d'Orléans était mort en accomplissant loyalement la mission que Dieu lui avait faite de conserver à la France ce jeune lis pâlissant sur sa tige; il était mort en chargeant toute la France de cette mission qu'il avait reçue de Dieu et qu'il remettait aux mains de Dieu.

Enfin, ce prince, objet de tant d'effroi, avait atteint l'âge d'homme. Il était assez robuste pour rassurer tout le monde, assez frêle pour paraître encore intéressant.

Sa pâleur, suite de la maladie d'où il sortait comme d'un nouveau sépulcre, était pour tous les assistans un motif de l'aimer, de l'applaudir et de l'admirer plus qu'ils ne l'eussent fait en temps ordinaire. Jamais, en effet, ses yeux n'avaient brillé d'un feu plus doux, jamais ses belles mains blanches n'avaient offert plus de langueur et de fine souplesse aux regards enchantés des dames.

Quand fut terminé l'accueil enthousiaste que les Parisiens avaient fait à leur idole, on s'occupa un peu de ce qui se passait sur la scène.

C'était bien Olympe qui jouait Junie. L'affiche lue par le pauvre Bannière, et qui venait de le conduire tout droit à Charenton, n'avait aucunement menti.

Peut-être est-ce ici le moment de donner à nos lecteurs quelques explications sur ce qui s'était passé. Des événemens que nous venons de raconter, et qui comprennent le retour de monsieur de Mailly et le départ d'Olympe, nous n'avons vu que la surface; pénétrons un peu jusqu'au fond.

Un mariage, comme nous l'avons dit au commencement de ce livre, avait été arrangé sous les auspices du roi, entre monsieur Louis-Alexandre de Mailly et mademoiselle Louise-Julie de Nesle, sa cousine. C'était un de ces mariages qui réunissent les fortunes, qui resserrent les parens, qui s'arrangent entre les chefs de famille, et que les enfans ne combattent presque jamais, attendu qu'ils réunissent toutes les convenances sinon du bonheur, du moins de la sociabilité.

D'ailleurs, disons-le, un mariage à cette époque était une chose bien moins sérieuse que de nos jours. On se mariait pour transmettre sa fortune et perpétuer sa race. Pour arriver à ces deux résultats, il suffisait au mari d'avoir un fils; or, ce fils, l'aîné de la famille, le mari, à moins, de bien légères tendances de la part de la femme, le mari était presque toujours sûr qu'il était de lui. Cette assurance acquise, peu lui importait qui faisait les autres; les autres ne portaient pas son nom, les autres ne partageaient pas sa fortune. On faisait l'un d'épée et l'autre d'église; c'était monsieur le chevalier ou monsieur l'abbé. Aussi, voyez Molière; Molière qui est mort de jalousie; Molière, peintre de mœurs, ne prononce pas une fois le mot d'adultère. Adultère est un mot de la langue française, c'est vrai, mais c'est un mot poétique, comme coursier au lieu de cheval, comme flamme au lieu d'amour, comme trépas au lieu de mort; le mot courant, le mot usuel, le mot dont on se sert, c'est le cocuage, c'est-à-dire le mot comique, le mot qui n'entraîne avec lui que l'idée ridicule. De ce double masque que porte, comme Janus, la double face du mariage, on ne découvre jamais que celui qui grimace le rire; celui qui exprime la douleur, celui que sillonnent les larmes, celui que crispe le désespoir reste dans l'ombre, et nul ne le voit que le mari peut-être, quand, rentré chez lui, bien seul avec lui-même, il dépose l'autre et se regarde dans le miroir poignant du souvenir.

Aujourd'hui, c'est autre chose : le cocuage est devenu l'adultère, la faute est devenue un crime. La société s'est-elle faite plus morale? Oui, d'abord : nous le soutenons, et il ne nous serait pas difficile de le prouver. Ensuite la

loi est venue se mêler des mœurs ; la loi a aboli les majorats, les droits d'aînesse, les fidéi-commis ; la loi a ordonné le partage égal des propriétés du père entre tous les enfans. Plus de cloître pour la fille, plus de séminaire pour le cadet; tous ont même origine, tous doivent donc avoir même droit.

Or, du moment où le mari a vu que ses enfans avaient, selon la loi, un droit égal à son héritage, il a voulu qu'ils eussent ce droit selon la nature, et à partir de ce moment, le mot adultère est devenu le mot réel, c'est-à-dire synonyme de crime pour l'épouse, de vol pour l'enfant. Voilà comment le dix-neuvième siècle a pris au sérieux le mot que le dix-septième siècle avait pris au comique; voilà pourquoi Molière a fait *Georges Dandin*, et moi *Antony*.

Donc, la famille de Nesle et la famille de Mailly s'étaient réunies pour faire faire, aux deux cousins dont nous avons tout à l'heure consigné les noms et prénoms, un de ces mariages-là. Monsieur de Mailly avait quitté Avignon dans ce but, était venu à Paris et avait épousé sa belle cousine en autant de temps à peu près que César en avait mis pour vaincre le roi du Pont. Il était venu, il avait vu, il avait vaincu.

Madame de Mailly était une charmante jeune fille de dix-sept à dix-huit ans. Je sais bien qu'on a fort discuté sur son âge, mais nous la maintenons née en 1710, c'est-à-dire la même année que le roi.

Nous avons fait son portrait lorsque Bannière a été introduit devant elle ; ce portrait, nous n'avons donc pas besoin de le refaire.

Monsieur de Mailly connaissait sa cousine depuis l'enfance ; il était donc difficile qu'un sentiment nouveau naquît du rapprochement des deux jeunes gens; ils étaient jeunes tous deux, beaux tous deux. Nous voulons donc croire que la consommation du mariage n'eut rien que de très agréable pour l'un et l'autre.

Cependant, habitué aux gracieuses et spirituelles prévenances d'Olympe, monsieur de Mailly ne tarda point à établir entre la femme qu'il avait prise et la maîtresse qu'il avait quittée une différence qui, il faut le dire, était toute à l'a-

vantage de la maîtresse. D'ailleurs, même dans la plus entière intimité, monsieur de Mailly avait remarqué chez sa femme une propension à la tristesse, une tendance à la distraction ; on eût dit qu'un sentiment inconnu, qu'elle cachait aux autres et peut-être à elle-même, vivait au fond du cœur de la jeune femme, et, roulé dans un repli invisible et profond, ne révélait son existence que par cette morsure aiguë que fait chaque fois qu'elle se réveille une passion mal assoupie.

Or, comme il n'y avait pas une observation à faire à la conduite de madame de Mailly, comme, après avoir étudié avec attention de quel ton, de quelle voix et avec quel air sa femme parlait non seulement à tous les amis qu'il avait introduits chez elle, mais encore à tous les seigneurs qu'elle voyait à la cour, monsieur de Mailly était demeuré convaincu de la froideur de sa femme à l'endroit de tout le monde, il avait pensé que cette froideur était chose naturelle chez elle, et n'avait pas, malgré ses dispositions à la jalousie, demandé d'elle autre chose que ce qu'elle lui avait donné.

Mais tout en ne demandant pas à sa femme autre chose que ce qu'elle lui avait donné, monsieur de Mailly s'était aperçu que cette *autre chose* qu'il avait trouvé chez Olympe, et qui l'avait rendu si heureux tout le temps qu'il avait été son amant, lui manquait maintenant qu'il était le mari de madame de Mailly.

Or, chaque fois que son cœur tournait au vent de la tristesse, il se tournait du côté d'Olympe, et un soupir partait de Paris pour aller chercher la charmante créature partout où elle se trouvait.

Enfin, monsieur de Mailly en arriva à regretter si fort Olympe, à voir qu'elle lui manquait si sérieusement, non seulement près de sa femme, mais encore près des autres femmes, qu'il résolut de prendre le chemin qu'avaient pris l'un après l'autre tous ses soupirs, et de faire ce que ses soupirs n'avaient pu faire, c'est à dire de ramener Olympe à Paris.

Maintenant, retrouverait-il Olympe libre ? maintenant Olympe voudrait-elle le suivre ? maintenant Olympe vou-

drait-elle le reprendre après qu'il l'avait quittée! Là était la question, comme dit Hamlet.

Mais cette question posée à l'amour-propre d'un homme est bien vite résolue. Où Olympe trouverait-elle en province un cavalier assez accompli pour lui faire oublier monsieur de Mailly? A Paris même, où le régent avait décentralisé Versailles, à Paris même, qui s'était fait le rendez-vous de toutes les beautés et de toutes les élégances, monsieur de Mailly passait pour un beau et élégant cavalier : il était donc évident qu'Olympe n'avait rien retrouvé de pareil à ce qu'elle avait perdu, que par conséquent elle était demeurée regrettant ces deux années d'amour et de bonheur comme monsieur de Mailly les regrettait lui-même.

Or, Olympe dans ces dispositions, et elle ne pouvait en avoir d'autres, Olympe regarderait comme un bonheur ce retour vers elle, qu'elle désirait peut-être, mais qu'elle n'osait espérer.

Cependant, comme il fallait tout prévoir, il se pouvait qu'Olympe, en désespoir de cause et renonçant à cette carrière dramatique de Paris dont elle s'était si souvent entretenue avec monsieur de Mailly, il se pouvait, disons-nous, qu'Olympe eût contracté quelque engagement avec un directeur de province; cet engagement il fallait le rendre nul : c'était chose facile; un ordre de début de la Comédie-Française rompait tous les engagemens.

Monsieur de Mailly se fit signer un ordre de début par le premier gentilhomme de la chambre pour la Comédie-Française, et partit pour Lyon, muni de cet ordre de début.

D'ailleurs, quoiqu'il comptât au fond sur l'amour et sur la fidélité d'Olympe, il n'était pas fâché, pour raviver cet amour et pour corroborer cette fidélité, de se présenter devant elle en protecteur, et de se créer un sentiment de reconnaissance en dehors des sentimens qu'Olympe avait sans aucun doute conservés pour lui.

Nous avons vu dans quelles circonstances monsieur de Mailly était arrivé à Lyon; comment il y avait retrouvé Olympe désespérée, et comment Olympe, dans son désespoir, et pour le rassurer sur l'avenir de ses relations avec Bannière, s'était donnée à lui.

La liberté de Bannière, nous l'avons vu encore, avait été, sinon la condition du moins le résultat de ce rapprochement qui, cruellement annoncé par Olympe à Bannière, avait failli le rendre fou.

Monsieur de Mailly avait donc trouvé Olympe sinon heureuse de le suivre, du moins heureuse de quitter Lyon et de trouver, dans le travail de la scène et dans les études qu'elle allait être forcée de faire, une distraction à cet amour pour Bannière qu'elle croyait éteint par le mépris et qui n'était qu'engourdi par la jalousie.

Aussi, qu'était-il arrivé? C'est qu'Olympe, après avoir quitté Bannière, s'était aperçue qu'elle l'aimait encore; c'est qu'Olympe, après avoir repris monsieur de Mailly, s'était aperçue qu'elle ne l'aimait plus.

Alors, en femme désespérée qui ne croit plus à rien depuis qu'elle a perdu son bonheur, en exilée qui ne tient plus à rien depuis qu'elle a perdu sa patrie, Olympe s'était rattachée à la seule passion que les femmes ont encore quand elles n'ont plus d'amour.

Elle avait repris son indépendance.

Or, l'indépendance pour Olympe c'était le théâtre.

Alors, monsieur de Mailly, qui s'était aperçu de ce qui se passait dans ce pauvre cœur déchiré, avait essayé de ramener Olympe à lui tout seul, en l'engageant à laisser là la carrière dramatique et à ne pas faire usage de cet ordre de début dont il s'était muni dans une autre intention; mais Olympe, blessée dans le fond de son âme sans pouvoir reprocher sa blessure à personne, Olympe avait dit:

— Ni à Bannière ni à monsieur de Mailly : à tous, c'est-à-dire à personne.

En rappelant au comte cet ordre de début dont il lui avait parlé en la revoyant, elle en avait impérieusement exigé le bénéfice.

Le comte n'avait pu résister, Olympe débutait donc dans *Britannicus*.

XLIX

MONSIEUR DE MAILLY FAIT FAUSSE ROUTE.

Au lieu de remarquer cette mélancolie d'Olympe et d'en scruter la véritable cause en la cherchant dans le cercle d'idées nouvelles ou anciennes qui tourmentent d'ordinaire les femmes, monsieur de Mailly, comme tous les jaloux, se laissa emporter par ses préoccupations à lui-même.

Il prit un air charmant, et, s'approchant d'elle le jarret tendu et le sourire sur les lèvres :

— Ma chère Olympe, lui dit-il, vous avez eu ce soir un succès colossal.

— Vous croyez? dit Olympe en essuyant son rouge.

— C'est qu'aussi, chère belle, vous avez joué à ravir.

— Ah! dit-elle nonchalamment, tant mieux.

— Savez-vous, continua Mailly, que vous faites parler de vous?

— Vraiment? reprit Olympe du même ton; et cela vous fait plaisir?

— Mais non, au contraire.

— Comment, au contraire! pourquoi au contraire?

— Parce que la chose n'a rien d'agréable pour moi.

— Comment! il n'y a rien d'agréable pour vous à ce que j'aie du talent et à ce qu'on le dise?

— Non, sans doute.

— Ah! cela demande explication, par exemple.

— L'explication est bien facile à donner.

— Donnez-la.

— Si l'on était jaloux, par exemple?

— Eh bien! on aurait tort.

— Peut-être aurait-on tort, reprit coquettement Mailly, mais on n'en souffrirait pas moins.

— On souffrirait?

— Et cruellement.

— Oui, mais vous n'êtes pas jaloux, vous?

— Je ne sais trop.

— Bah! de quoi seriez-vous jaloux?

— Eh! mon Dieu! je sais que vous m'aimez, dit le comte avec cet aplomb effrayant qui dénote toujours un manque absolu d'équilibre.

Olympe se détourna et fit à sa glace une espèce de mine qui, chez une femme moins bien élevée, eût pu passer pour une grimace.

Le comte avait à s'occuper de bien autre chose; aussi ne vit-il ni Olympe, ni la glace, ni la mine.

— Quoi qu'il en soit, continua-t-il, je ne suis pas complètement rassuré.

— Et que faut-il faire, comte, pour vous rassurer tout à fait?

— Ah! ma bonne Olympe, des choses que malheureusement vous ne ferez pas.

— Oh! je puis faire bien des choses, dit-elle.

— Mais non pas des choses que vous ayez déjà refusé de faire.

— La femme est capricieuse, dit Olympe.

— De sorte que je ne dois pas perdre tout espoir?

— Vous conviendrez, mon cher comte, que je ne saurais vous répondre avant de savoir de quoi il s'agit. Est-ce une ou plusieurs choses que vous désirez?

— Quand on désire avec vous, Olympe, ce n'est point la peine de désirer pour peu.

— Eh bien! donc, commencez.

— Par où voulez-vous que je commence?

— Par la chose la plus importante ou la plus difficile parmi les choses que vous désirez. Abordez le taureau par les cornes, comme on dit.

— Eh bien! ma chère Olympe, voulez-vous me rendre le plus heureux des hommes?

— Je ne demande pas mieux.

— Quittez le théâtre.

Olympe leva la tête.

Il y avait dans son regard un flamboiement retenu qui fit frissonner le comte.

— Quoi! dit-elle, vous me venez chercher à Lyon avec un ordre de début, vous m'amenez à Paris pour me faire débuter; je débute, j'ai du succès, et vous me demandez de quitter la scène le soir même de mon début! Si je fai-

sais cela, je serais folle; si vous me le faisiez faire, vous seriez fou. Mais hors la scène, je m'ennuierais et je vous ennuierais; ce serait à périr tous deux. Croyez-moi, n'insistez pas là-dessus, vous y perdriez trop, et moi aussi.

Monsieur de Mailly voulut insister.

— Mais, chère Olympe, dit-il, vous savez que ce n'est point la première fois.

— Justement; je sais que ce n'est pas la première fois que vous me demandez cela, et je sais aussi par conséquent que ce n'est point la première fois que je vous refuse. Eh bien! je vous prie que ce soit la dernière, mon cher comte.

— Cependant...

— Oh! brisons, dit-elle; insister là-dessus, monsieur, ce serait une preuve que vous avez trop peu d'estime pour moi.

— Hélas! chère Olympe, les occasions au théâtre sont si fréquentes!

— Les occasions de quoi?

— Mais, fit monsieur de Mailly, atterré par le sang-froid avec lequel Olympe lui posait cette étrange question, mais les occasions d'être aimée et d'aimer.

— Ce n'est pas pour moi, je présume, que vous dites ce que vous venez de dire, comte.

Et elle attacha sur monsieur de Mailly ce clair, ce terrible regard bleu qui perce les cœurs comme une lame d'inflexible acier.

Il était hautain d'ordinaire, et en outre il avait ce soir-là un mauvais levain dans le cœur, le cher comte!

D'ailleurs, sa mauvaise étoile le poussait.

— Ma chère, dit-il, permettez-moi de protester contre vos grands airs.

— Pourquoi cela?

— Parce que, par malheur pour moi, ce ne serait pas la première fois que vous auriez trouvé une de ces occasions-là.

— Je crois que vous perdez le sens, monsieur le comte, dit Olympe. Cette occasion-là, n'est-ce pas monsieur Bannière que vous la nommez?

— Mais oui.

— Eh bien! cette occasion, c'est vous qui l'avez faite, et c'est moi qui l'ai prise.

— Enfin, ma bonne amie, c'est un malheur auquel je ne voudrais pas que vous fussiez exposée désormais.

— Vous vous méprenez encore, monsieur le comte: monsieur Bannière n'est point un malheur pour moi; c'est, au contraire, assurément moi qui fus un malheur pour monsieur Bannière.

Le comte vit que la conversation prenait la tournure d'un duel.

Il s'arrêta, mais il était trop tard.

La blessure, pareille à celle des guêpes, s'envenimait peu à peu dans l'épiderme délicat d'Olympe.

— Vous ne voulez pas me faire ce sacrifice? dit le comte.

— Non, monsieur!

— Encore une fois?

— Non!

— Si je vous priais, si je vous suppliais.

— Ce serait chose inutile.

Il soupira.

— Eh! mon Dieu! ajouta-t-il, je vous déclare que je n'ai pas la moindre inquiétude: je vous sais la plus noble des femmes; mais si votre âme est noble, votre cœur est capable de recevoir des impressions.

— Assurément.

Ce mot fit frémir monsieur de Mailly.

— Eh bien! dit-il, voilà ce que je redoute.

— Oh! dit-elle, quand cela viendra, soyez sûr que je vous en avertirai.

Nouveau coup pour le pauvre amant.

— Savez-vous que c'est très loyal, mais en même temps très peu agréable, ce que vous venez de me promettre là, chère Olympe, dit monsieur de Mailly en minaudant; car enfin vous admettez un changement.

— Il faut tout admettre, dit paisiblement Olympe.

— Comment, tout admettre! même votre changement?

— Connaissez-vous quelque chose d'immuable en ce monde?

— J'admets donc. Eh bien! je dis qu'il est fâcheux que

vous ne me donniez pas la faculté de combattre mes mauvaises chances.

— Je vous les donnerai toutes, monsieur, répondit Olympe, hormis celle que vous me demandez.

— Ainsi, s'écria vivement monsieur de Mailly, hormis le théâtre, vous m'abandonnez tout?

— Tout.

— Merci. Je commence.

— Que faites-vous?

— Je fais un bloc de vos bijoux que votre femme de chambre allait prendre.

— Eh bien! pourquoi?

— Je vais les donner à mon laquais, qui les portera...

— Où donc?

— A ma petite maison de la rue Grange-Batelière.

— A votre petite maison?

— Où je vous supplie de venir vous installer dès ce soir.

Olympe ouvrit ses beaux grands yeux étonnés.

— Mais l'appartement que j'avais loué? dit-elle.

— Il serait bientôt envahi par la foule des admirateurs que vous venez de vous faire, tandis que, pour venir chez moi, on réfléchira.

— Ainsi, vous me condamnez à la prison?

— Presque.

Elle se tut un moment.

— Vous hésitez, s'écria le comte. Ah! Olympe!

— Dame! la prison! dit-elle.

— Vous aviez dit : *Tout!*

— Mais la prison!

— On dorera la cage, ma belle recluse; on tâchera que la liberté soit le bien que vous regrettiez le moins.

— La liberté! murmura Olympe avec un soupir.

— On dirait que vous y tenez.

— Si j'y tiens! fit-elle avec explosion.

— Allons, madame, dit le comte, il y a des mauvais jours, et je suis dans un de ces jours-là.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que j'ai du malheur ce soir, car je découvre en vous une froideur que je n'avais peut-être pas le droit de soupçonner.

Olympe, qui était tombée dans une profonde rêverie, parut en sortir tout à coup, et secouant la tête :

— Voyons, dit-elle, ne discutons pas, cela me fatigue. Vous me demandez de quitter le théâtre?

— Oh! non, non, je n'ose.

— Tout au moins vous me demandez de quitter le monde, n'est-ce pas?

— Je vous supplie au moins de me suivre à ma petite maison, que vous connaissez, et de vous y installer avec vos femmes.

— Eh bien! c'est convenu, dit Olympe en se levant, je pars pour la petite maison.

— Cependant, réfléchissez, reprit le comte.

— Réfléchir! que je réfléchisse! Ne me parlez pas de cela, comte. Convenu, vous dis-je; mais c'est justement à la condition que je ne réfléchirai pas.

— Je ne vous prends pas en traître, Olympe. Si je vous demande de venir habiter là, c'est que je veux vous y cacher.

— Convenu.

— C'est que je veux choisir les gens que vous pourrez y recevoir.

— Convenu, toujours convenu. Comte, vous plaît-il que je ne sorte jamais? Comte, vous plaît-il que je ne voie personne? Parlez, ordonnez, ou plutôt non, ne parlez pas, je saurai deviner.

— Olympe, vous m'enchantez et vous m'épouvantez en même temps.

— C'est bien! c'est bien! Votre bras, comte, et partons.

Le comte, transporté, fit monter Olympe dans sa voiture, qui attendait à la sortie des acteurs, et ordonna de toucher à sa petite maison de la Grange-Batelière.

Olympe ne dit plus un mot; elle regarda sans les voir les précieux objets dont elle était entourée, et qui, dès ce moment, lui dit monsieur de Mailly, devenaient sa propriété; puis elle se mit à table pour souper et ne soupa point, sourit quand le comte lui parla, mais ne parvint jamais à rire. Enfin elle monta fièvre sur fièvre pour se maintenir dans une apparente amabilité, jusqu'à ce que monsieur de Mailly eût pris congé d'elle.

Après quoi, se voyant seule, elle se laissa tomber dans un fauteuil près du feu en disant :

— Oh ! comme je m'ennuie !

Épouvantable mot, dont les hommes ne sentent jamais la portée que lorsqu'il a atteint son but et produit ses résultats.

Quant à monsieur de Mailly, il rentra, bien heureux d'avoir amené Olympe à divorcer avec le bruit et le monde. Il ne se doutait point, le malheureux ! de l'ennemi mortel avec lequel il la laissait aux prises dans sa maison de la Grange-Batelière.

— Enfin, disait-il, la bataille a été rude, mais la victoire est à moi, je l'ai là sous la main. Le roi ne la verra plus qu'au théâtre, et encore, s'il l'y voit trop, je l'empêcherai bien de jouer; mes amis de la chambre m'y aideront.

Malheureux monsieur de Mailly ! il était entré jusqu'aux genoux dans cette ornière de l'amour où s'était aux trois quarts noyé le pauvre Bannière.

L

MONSIEUR DE RICHELIEU.

Le soir de cette fameuse représentation pendant laquelle le roi s'était montré si attentif à suivre dans la personne de mademoiselle Olympe le rôle de Junie, un grand événement s'accomplissait, qui avait failli faire perdre au jeune monarque le plus bel effet de son entrée à la Comédie-Française.

Cet événement était une nouvelle tombée en pleine salle comme un éclat de bombe; et cette nouvelle, la voici :

— Monsieur de Richelieu est arrivé de Vienne !

En effet, vers les six heures du soir, une voiture lourdement chargée, et traînée par quatre vigoureux chevaux qui paraissaient avoir adopté le galop pour leur allure ordinaire, franchissait la barrière de la Villette, descendait le faubourg Saint-Denis, suivait les boulevards, prenait la rue de Richelieu, et pénétrait dans la cour d'un grand hôtel situé rue Croix-des-Petits-Champs.

Cet hôtel était entre cour et jardin.

Au bruit de cette voiture, plusieurs domestiques, portant des flambeaux, étaient accourus. Sur le perron, d'autres s'étaient précipités au marchepied, avaient ouvert la portière, et l'on avait vu lestement descendre de cette portière un jeune homme enveloppé d'une pelisse de martre, qui, tout en saluant de la main toute sa maison accourue au-devant de lui, avait crié au laquais qui arrivait avec lui et qui le premier était descendu du siége :

— Raffé, je n'y suis absolument que pour la personne que vous savez. Je vous confie la garde de ma personne.

Après quoi il était entré sous le vestibule de l'hôtel, et avait disparu dans l'intérieur des appartemens chauffés d'avance, précaution qui prouvait que le voyageur était attendu.

Ce voyageur, on l'a reconnu d'après ce que nous avons dit, était monsieur le duc de Richelieu, qui revenait, dans les premiers jours de novembre, de son ambassade de Vienne.

Ce n'est pas faire injure au lecteur le plus savant et le plus habitué à suivre, dans les chroniques du dix-huitième siècle, les intrigues de la cour; ce n'est pas même être un conteur prolixe, que de tracer en quelques lignes le portrait du duc de Richelieu d'alors, ainsi que plusieurs des portraits qui l'entourent si bien, en 1728, qu'ils semblent n'être autre chose que le cadre du sien.

Le duc avait alors trente-quatre ans; c'était le plus bel homme de France, comme Louis XV, à dix-huit, en était le plus bel adolescent. Le duc était célèbre par ses aventures avec la fille du régent, mademoiselle de Charolais, madame de Gacé, madame de Villars, etc, etc.; célèbre par son triple emprisonnement de la Bastille, célèbre par ses folies; il était devenu un ambassadeur célèbre, et avait été envoyé à Vienne près de l'empereur Charles VI, pour détacher ce monarque de l'alliance avec la reine d'Espagne, laquelle affectait la prétention de faire passer la couronne de France dans sa maison en cas de mort de Louis XV.

Cette négociation n'était pas aisée. L'empereur Charles était un homme plein d'une énergie qu'il poussait jus-

qu'à la rudesse, plein d'une circonspection qu'il poussait jusqu'à la sauvagerie.

En outre, la cour d'Autriche était un terrible séjour pour un homme habitué aux délices de Paris, et la politique de cette cour était un rude apprentissage pour un jeune homme habitué aux frivolités de l'Œil-de-Bœuf.

Vienne avait, aux yeux de l'Europe entière, deux supériorités que personne ne lui contestait; des généraux qui avaient presque toujours battu nos généraux, et des diplomates qui avaient presque toujours trompé nos diplomates.

Le duc de Richelieu, capable de tout, même du bien, comme le disait de lui monsieur le régent, cet autre homme d'esprit et de politique dont on ne connut la valeur réelle que lorsque monsieur le duc de Bourbon lui eut succédé, le duc, capable de tout, se tira de sa négociation avec honneur, et revint de Vienne, comme nous l'avons dit, vers le commencement de cet an de grâce 1728.

Il est vrai que la maîtresse du prince Eugène l'avait fort aidé dans toutes ses intrigues diplomatiques; Ariane nouvelle, elle lui avait livré le peloton de fil du labyrinthe de Schœnbrunn.

On comprend, pour peu qu'on soit initié à la chronique galante de ce temps, que du moment où la nouvelle de ce retour se répandit, tout Paris alla rendre visite au nouveau venu. Le duc s'aperçut donc que, si on l'avait oublié deux ans, les mémoires les plus mauvaises ne demandaient qu'à être rafraîchies.

Il était descendu à son hôtel, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, recommandant à ses gens de ne laisser pénétrer personne auprès de lui, et la consigne avait été militairement observée. Monsieur le duc de Richelieu, on le sait, était un des seigneurs les mieux servis du royaume.

Aussi voyait-on le désappointement sur tous les visages des curieux ou des affectionnés qui s'étaient hâtés de venir frapper aux grandes portes ou aux portes dérobées, par la rue ou par la ruelle.

Ce jour-là, derrière l'une de ces portes, l'oreille collée à la serrure, l'œil braqué aux fentes ménagées dans le mur

auprès des gonds, veillait le laquais affidé de monsieur de Richelieu, guettant tous les bruits de la rue et les autres au passage.

Enfin, après une heure d'attente à peu près, une voiture de place s'arrêta non loin de ce mur. Une femme, qui ne laissait voir ni sa taille ni son visage, en descendit, qu'à sa marche rapide, à sa façon bizarre de renvoyer le cocher, le laquais reconnut pour la personne qu'on lui avait signalée.

La neige tombait, le soir était venu. Plus une âme n'errait dans le quartier.

Le laquais ouvrit la porte qu'il gardait, avant qu'on eût frappé, et, par cette porte ouverte, se glissa la jeune femme, qui prit sa course à travers le jardin, en personne accoutumée à se diriger seule dans la maison.

Au bout de la cour, elle alla tomber dans les bras du duc, qui l'attendait au rez-de-chaussée donnant sur le jardin, et qui l'embrassa tendrement en s'écriant :

— Ah ! ma belle princesse ! c'est donc vous, que j'attendais avec tant d'impatience et que je n'espérais plus voir venir !

Princesse, en effet, puisque cette femme, qui riait en embrassant le duc et frappait amicalement ses petites mains dans les mains de Richelieu, s'appelait mademoiselle de Charolais, et par conséquent était non-seulement princesse, mais princesse du sang.

La princesse ne répondit à la gracieuse apostrophe du duc que par un baiser d'amante. Il la conduisit alors dans une vaste chambre meublée somptueusement, chauffée à la température d'un beau jour de printemps, et close comme un grand bois par des fleurs et des tapisseries de verdure où folâtraient, dans des poses plus ou moins horizontales, une foule de bergers et de bergères.

Une table servie près de la cheminée, deux fauteuils commodes, un dressoir chargé de belle porcelaine, luxe encore rare à cette époque, où le goût Pompadour n'avait point passé à travers notre société, et l'éclat modéré des bougies, inspiraient un sentiment de bien-être qui rendit plus expansive encore la joie que la princesse venait de manifester.

— Çà! dit-elle, avant de souper, duc, voyons, que je vous regarde.

Et elle se plaça bien en face de Richelieu.

— Moi, princesse, et pourquoi faire?

— Mais pour que je vous reconnaisse, donc!

— Ah! princesse, vous avez moins bonne mémoire que moi, à ce qu'il paraît.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je vous ai reconnue le premier.

— Je ne suis donc pas trop enlaidie?

— Vous êtes toujours la plus belle des princesses nées et à naître.

— Mais vous, pourquoi ne me demandez-vous pas comment je vous trouve?

— Oh! c'est inutile.

— Bah! pourquoi?

— Je ne compte plus, je suis un Autrichien, un barbare, j'ai pris l'habitude d'être regardé par des Allemandes; laissez-moi donc, princesse, quitter l'air que j'ai, c'est l'affaire de huit jours pour moi, et quand je serai redevenu non-seulement Français, mais encore Parisien, j'irai me mettre entre vous et votre miroir.

— Alors vous vous trouvez changé?

— Enormément.

— Vous êtes devenu ambitieux.

— C'est vrai, princesse.

— On me le disait, mais je ne voulais pas le croire.

— C'est cependant l'exacte vérité.

— Soupons, voulez-vous? Vous m'avez déjà appris comment l'amour vient aux filles; en soupant, vous m'apprendrez comment l'ambition vient aux hommes.

— Croyez que je serai toujours heureux de vous apprendre quelque chose; mais, comme vous l'avez dit, chère princesse, soupons.

La princesse se mit à table.

— Savez-vous, dit-elle, que j'ai gagné de l'appétit depuis deux ans.

— A quoi, princesse?

— Hélas!

— Voilà un gros soupir.

— A quoi l'attribuez-vous ?

— A quoi attribue-t-on les soupirs des femmes ?

— A l'amour, vous voulez dire ?

— Dame !

— Eh bien ! vous vous trompez, mon cher duc, je ne suis pas amoureuse le moins du monde.

— Vous dites cela comme quelqu'un qui voudrait l'être encore ou le devenir.

— Non, sur ma foi !

— Vraiment ?

— Vous me croirez si vous voulez, mais en votre absence...

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai dit adieu à l'amour.

Le duc éclata de rire.

— Vous me flattez, dit-elle; mais vous ne faites pas que ce qui n'est plus soit, et que les trépassés ne soient point morts.

— Ah ! princesse, vous ne croyez donc pas aux revenans ?

— A quoi bon y croire, puisque les revenans sont des ombres.

— Princesse, il y a des revenans qui reviennent de plus loin que l'autre monde, d'Autriche, par exemple, et qui, je vous le jure, sont des corps, et si vous en doutez, princesse...

— Non, je ne doute jamais quand c'est vous qui affirmez, duc.

— Alors...

— Alors cela ne change rien à mes résolutions. Je n'aimerai plus, Armand.

— Et quel est le malheureux, l'homme abandonné du ciel et de la terre, qui a pu vous inspirer un tel repentir ?

— L'homme ? est-ce qu'il y a des hommes en France, duc, depuis que vous êtes parti ?

— Merci, princesse.

— Non, parole d'honneur ! je parle comme je pense.

— Enfin, vous me direz bien d'où vient cette aversion pour la peine ou pour le plaisir, car, vous le savez, les

vrais amans sont comme les vrais joueurs, après le plaisir de gagner, il y a encore le plaisir de perdre.

— Duc, il n'y a plus ici ni peine ni plaisir.

— Allons, et moi qui reviens parce que je m'ennuyais trop là-bas! moi qui fais des prodiges de diplomatie pou avoir le droit de rentrer en France, et vous me dites des choses pareilles : On s'ennuie à Versailles!

— Tenez, je suis devenue grasse.

Et elle tendit un bras charmant au duc, qui y appuya ses lèvres en savourant un long baiser.

Si long, que monsieur de Richelieu ne savait plus comment sortir de ce baiser, et que mademoiselle de Charolais attendait pour savoir comment il en sortirait.

— Et le roi? dit le duc en rendant à mademoiselle de Charolais son bras un instant captif.

Mademoiselle de Charolais regarda le duc et rougit presque.

— Comment! le roi? que voulez-vous dire?

— Moi, rien; je voulais seulement vous demander comment il se portait.

— Très bien, répondit mademoiselle de Charolais, en modulant ces deux mots d'une certaine façon.

— Ce très bien ne me satisfait pas.

— Comment vous le faut-il, duc?

— Je le voudrais gai ou triste : gai, il serait d'une femme heureuse; triste, il serait d'une femme jalouse. Ainsi, choisissez, princesse.

— Jalouse, moi! jalouse de qui?

— Mais, jalouse du roi, donc!

— Jalouse du roi! et à quel propos dites-vous de pareilles folies, duc?

— Eh bien! mais quand cela serait, car j'espère bien qu'il vous donne sujet d'être l'une ou l'autre...

— Heureuse ou jalouse par le roi, moi?

— Princesse, on dirait que je parle allemand, ma parole d'honneur!

— Le fait est que vous ne vous faites plus comprendre, mon cher duc; est-ce que vous n'avez pas eu des nouvelles de France depuis deux ans? Je me figurais que les ambassadeurs avaient une correspondance, et même deux corres-

pondances : la correspondance publique et la correspondance secrète, la correspondance politique et la correspondance amoureuse.

— Princesse, je n'ai pas eu deux correspondances.

— Non, vous en avez eu cent.

— Le fait est que tout le monde m'a écrit, excepté vous.

— Alors on vous a dit que le roi...

— Que le roi est beau, oui.

— Et puis qu'il est sage?

— On m'a encore dit cela; mais comme je sais que monsieur de Fréjus faisait décacheter mes lettres, je n'ai pas cru un mot de ce qu'on m'écrivait.

— Vous avec eu tort.

— Comment?

— C'est vrai comme la vérité, duc.

— Le roi est sage?

— Oui.

— Le roi n'a pas de maîtresse?

— Non.

— C'est inimaginable. Ah! princesse, bon, je comprends.

Et le duc se mit à rire de tout son cœur.

— Que comprenez-vous? dit mademoiselle de Charolais.

— Pardieu! vous ne voulez pas vous dénoncer vous-même, et vous attendez que j'arrive avec des preuves.

— Arrivez.

— Prenez garde!

— Mon cher duc, le roi ne m'a pas seulement regardée depuis deux ans.

— Jurez encore un peu cela.

— Sur nos vieilles amours, duc!

— Oh! je vous crois, car vous m'avez presque autant aimé que je vous aimais, princesse.

— C'était le bon temps!

— Hélas! comme vous disiez tout à l'heure, nous étions jeunes alors!

— Ah çà! mais nous nous attristons, duc, et moi surtout vous m'attristez.

— Comment cela?

— Vous me faites vieille.

— Je pense à une chose, chère princesse.

— Laquelle ?

— Si le roi n'a pas de maîtresse, la cour doit être dans un désordre épouvantable.

— Mon ami, c'est tout simplement le chaos.

— Evidemment; car enfin, si le roi n'a pas de maîtresse, c'est Fleury qui gouverne la France, et la France est un séminaire.

— Duc, il y a des séminaires qui sont des endroits folâtres comparés à la France.

— Naturellement, le roi sage, tout le monde veut être sage.

— Duc, cela fait frémir.

— Il en résulte à la cour un trop-plein de vertu qui doit déborder dans les rues, et qui doit submerger le peuple.

— Tout le monde en a.

— Et la reine ?

— La reine, ce n'est plus de la vertu, c'est de la férocité.

— Mon Dieu ! gageons qu'avec cela elle fait de la politique ; pauvre femme !

— Vous l'avez dit.

— Avec qui, bonté du ciel !

— Avec qui voulez-vous qu'elle en fasse ? Ce n'est pas avec le roi sans doute.

— Pourquoi ?

— Eh ! mon cher, elle est tellement vertueuse, qu'elle a peur de se donner en amant son mari.

— Bah ! est-ce qu'on la conseille ?

— Oui.

— Alors elle a pris un maître de politique.

— C'est-à-dire qu'elle a gardé celui qu'elle avait.

— Et c'est toujours...

— C'est celui qui l'a faite reine de France, et il n'y a rien de reconnaissant comme ces Polonais, et surtout comme ces Polonaises.

— Ce n'est pas comme les Françaises, n'est-ce pas, princesse ?

— Oh ! non.

— De sorte qu'elle conspire avec monsieur le duc de Bourbon ?

— Juste.

— Qui est toujours borgne.

— Et oui, mon Dieu !

— Mais qui est bossu.

— Le fait est que la taille lui tourne. Je ne sais si c'est le poids des affaires.

— Voyez un peu, cette sournoise de de Prie qui ne me disait pas un mot de toute cette affaire !

— Ah ! bon ! la de Prie vous écrivait à Vienne !

— Sans doute.

— Je ne sais pas alors pourquoi vous me questionnez, duc.

— Mais, c'est pour savoir.

— Est-ce que quand la de Prie a passé quelque part, il reste encore quelque chose à apprendre.

— Eh bien ! chère princesse, vous me croirez si vous voulez...

— Je vous préviens que je ne vous croirai pas.

— Je vous jure...

— Un serment ! cela va être bien pis.

— Je vous jure que la marquise est aussi innocente avec moi que le roi l'est avec vous.

Mademoiselle de Charolais haussa les épaules en riant.

— Parce que vous arrivez de Vienne, croyez-vous que j'arrive de la Laponie ? dit-elle.

— Continuez, chère amie, dit le duc, voyant qu'il était parfaitement inutile de combattre l'incrédulité de la princesse.

— Que voulez-vous que je continue ?

— Ce que vous avez commencé. Vous dites donc que la reine conspire avec monsieur le duc de Bourbon ?

— Mais oui.

— Pour renverser Fleury ?

— Pour renverser Fleury.

— Et pourquoi veut-elle renverser Fleury ?

— Parce que Fleury est un vieux ladre qui l'a laissé manquer d'argent. A propos d'argent, vous qui êtes l'ami

de la de Prie, duc, dites-lui donc qu'elle a été de bien vilain goût avec sa protégée.

— Quelle protégée ?

— La Polonaise, donc !

— Ah ! princesse, cette pauvre reine, plaignez-la ; elle est plus à plaindre qu'à blâmer.

— Mais je la plains bien plus que vous ne le faites vous-même : je la plains surtout d'avoir été nommée reine de France par cette intrigante de marquise.

— En vérité, princesse, vous m'étonnez en me disant que vous vous êtes ennuyée depuis deux ans. Quand on hait comme vous haïssez, on s'amuse toujours peu ou prou... Voyons, ménagez cette marquise, quand ce ne serait que pour monsieur le duc.

— Non, non, non, je trouve odieux le trait de cette pécore : elle fait reine la reine.

— C'était son droit, puisqu'on l'en avait chargée.

— Oui ! mais était-ce aussi son droit de porter le trousseau à cette pauvre princesse, de lui compter ses bas, ses chemises et ses jupes, comme eût fait une lingère à une mariée de province ?

— Ecoutez, princesse, la marquise était belle-fille de Leblanc.

— Allons, cette bonté me raccommode avec vous, et j'en reviens à monsieur de Fréjus.

— C'est-à-dire à notre ladre.

— Celui-là, sachant que la reine n'a point d'argent, laisse arriver à lui Orri, le contrôleur général, chargé de pleins pouvoirs pour négocier un emprunt au nom de la pauvre Marie Leczinska, lequel représente à monsieur de Fréjus que la pauvre princesse n'est point en état de tenir son rang; Fleury avoue que c'est vrai, s'apitoie avec le contrôleur général, et tire de sa cassette, car il a une cassette comme Harpagon...

— Et tire quoi ?

— Devinez !

— Dame ! vous dites comme Harpagon.

— Duc, voilez-vous le visage : il tire cent louis ! nous sommes gouvernés par un homme qui donne cent louis à

une reine! Vous étiez à Vienne l'ambassadeur de cet homme-là!

— Si j'eusse connu ce trait, je vous jure, princesse, que je n'y fusse pas resté vingt-quatre heures. Qu'a-t-il dû dire quand il a su qu'à mon entrée j'avais fait ferrer les chevaux de ma suite en argent, et les miens en or?

— Oui, et que vous vous étiez arrangé de manière à ce qu'ils fussent tous déferrés quand vous êtes arrivé à votre hôtel.

— Revenons à monsieur de Fréjus. Vous n'avez point idée combien ce que vous me dites m'intéresse.

— Il tira donc de sa cassette cent louis pour la reine. Orri devint rouge comme une pivoine, et remontra au ministre que Sa Majesté avait besoin d'argent.

Fleury poussa un soupir.

— Si elle a réellement besoin d'argent, dit-il, alors saignons-nous.

Et il ajouta cinquante louis.

— Oh! ce n'est pas possible! s'écria Richelieu; vous brodez, princesse.

— Dites que cela n'est pas vraisemblable, et je serai de votre avis. Mais, je vous en prie, attendez la fin.

— Il y a une autre fin que celle-là?

— Orri, après avoir rougi, se mit à pâlir. Ce que voyant monsieur de Fréjus, il se douta qu'il allait encore se plaindre.

— Eh bien, soit! dit le ministre, j'ajoute encore vingt-cinq louis; mais que d'un mois elle ne demande rien.

Et sur ce, Harpagon ferma sa cassette.

— Cent soixante-et-quinze louis!

— Vingt-cinq louis de moins que je ne donnais à votre laquais, duc, quand il m'apportait un billet de vous le premier de l'an.

Richelieu salua poliment.

— Princesse, dit-il, j'avoue qu'en mon absence, il s'est passé ici des choses de l'autre monde. Alors la reine est furieuse contre monsieur de Fréjus?

— Exaspérée.

— Eh bien! que ne le fait-elle prendre en horreur par le roi?

— Eh ! duc, figurez-vous donc, au contraire, que c'est monsieur de Fréjus qui veut que le roi la prenne en grippe !

— Bah ! lui, le vertueux évêque?

— Je vous dis que c'est l'abomination !

— Et la désolation viendra, princesse, gardons-nous d'en douter. Alors on critique du haut en bas?

— Partout.

— Il y a des fréjusiens et des bourbonniens?

— Bataille rangée ! les canons sont chargés et les mèches sont prêtes.

— Donc, la situation est celle-ci : dominer le roi par un procédé quelconque?

— Justement.

— Et ce procédé, monsieur de Bourbon et monsieur de Fleury le cherchent tous deux?

— Vous y êtes.

— Monsieur le duc en essayant de soutenir la faveur de la reine ?

— Il n'y réussira pas.

— Vous croyez ?

La princesse se pencha à l'oreille de Richelieu.

— Le roi s'est plaint, il y a huit jours, dit-elle, que la reine lui avait *refusé le devoir*.

— Oh ! le pauvre roi ! fit le duc en éclatant de rire. Et monsieur de Fréjus sait cela?

— Sans doute.

— Alors lui, plus fin que monsieur de Bourbon, songe sans doute à faire monter quelque astre nouveau dans le ciel?

— Que disiez-vous donc, que vous n'étiez pas renseigné ? Tudieu ! quel diplomate vous faites !

— Décidément, chère princesse, je ne me suis jamais trompé sur monsieur de Bourbon en pensant ce que j'ai toujours pensé de lui.

— Et qu'en avez-vous pensé?

— Que c'était un sot.

— Pourquoi?

— Parce que la reine est vive.

— Oh ! le roi est bien sage, duc.

— Voilà que vous recommencez, princesse. Oh! ne me faites pas douter ainsi.

— De qui et de quoi?

— De vous et de la beauté.

— Qu'ai-je à faire là-dedans, duc?

— Princesse, monsieur de Bourbon cherche, monsieur de Fleury cherche; moi, j'arrive de Vienne, et, sans chercher, j'ai trouvé.

— Trouvé quoi?

— Le procédé.

— C'est...

— C'est vous. Il faut que le roi vous aime, ma chère altesse, et que votre haute sagesse conseille le roi.

— Oh! duc!

— Eh bien! qu'avez-vous à dire? De la pruderie!

— Oh! fi donc!

— Voyons, est-ce que l'appât de gouverner la France ne vous séduit pas un peu? Est-ce que vous répugnez à faire la fortune de vos anciens amis?

— Ce n'est point cela, mais...

— Est-ce que parmi toutes les femmes qui entourent Sa Majesté, vous n'êtes point la plus capable d'inspirer au roi ce sentiment de tendre domination? Enfin, princesse, essayez. Qui vous arrête?

— Voyons, franchement, vous ne raillez pas?

— Moi? Oh! par exemple!

— On ne vous a rien écrit là-bas?

— Sur quoi?

— Rien dit depuis votre retour?

— Sur qui?

— Sur moi.

— Non, fit le duc avec un air de parfaite naïveté.

— Eh bien! duc, la même idée m'était venue qu'à vous.

— Vraiment! Et pourquoi l'avez-vous abandonnée?

— Je ne l'ai pas abandonnée, au contraire.

— Comment! vous l'avez mise à exécution?

— En ce qui a dépendu de moi, oui, duc.

— Et...

— Et j'ai été repoussée.

— Repoussée, vous! C'est impossible!

— C'est cependant comme j'ai la douleur de vous le dire, mon cher duc, et je vous dis cela, parce que j'aime mieux que vous l'appreniez de moi que d'une autre. Après cela, peut-être mon échec tient-il à une chose.

— Ne me chargez pas de trouver cette chose, princesse; je donnerais ma langue aux chiens.

— Je vais vous la dire.

— Dites.

— J'étais amoureuse du roi.

— Vous, princesse! s'écria Richelieu. Oh! quelle faute!

— Eh, mon Dieu! oui, moi, duc, et cela m'a ôté mes moyens.

— Je comprends : vous vous êtes mise dans un coin, vous avez poussé des soupirs en attendant qu'il vous regardât, et... et il ne vous a pas regardée.

— Je ne m'en suis pas tenue là, duc. J'ai tourné un couplet assez joli. Je l'ai écrit de ma belle écriture, que le roi connaît presque aussi bien que vous, et je l'ai glissé dans la poche du roi.

— Une déclaration?

— Ma foi! oui; il faut bien que cela serve à quelque chose d'être princesse du sang.

— C'est vrai, on invite son danseur. Oh! quel malheur que vous n'ayez pas de mémoire, princesse!

— Pourquoi cela?

— Vous m'auriez récité vos vers; nous aurions vu s'ils valent les miens, ou plutôt ceux de Raffé.

— Impertinent!

— Qui fait les vôtres, princesse?

— Moi.

— Alors vous devez vous en souvenir.

— Je le crois bien, que je m'en souviens; s'ils eussent servi à quelque chose, je ne les saurais plus.

— J'écoute, princesse.

— Tenez :

> Vous avez l'humeur sauvage
> Et le regard séduisant.

— Eh! eh! fit le duc, Arouet ne fait pas mieux.

— Laissez-moi donc continuer.
— Je serais bien fâché de vous arrêter en si beau chemin.
La princesse continua :

Se pourrait-il qu'à votre âge
Vous fussiez indifférent ?

— Et il l'a été à de pareils vers?
— Mais attendez donc la fin, duc! c'est dans la fin qu'est le trait, comme on dit.
— Voyons le trait.

Si l'amour veut vous instruire.

— Aïe! c'était bien tentant!
— Eh bien! il ne s'est pas laissé tenter.

Cédez, ne disputez rien.
On a fondé votre empire
Bien longtemps après le sien.

— Oh! ma princesse, c'était tout bonnement adorable. Et le roi, en trouvant de pareils vers dans sa poche, en reconnaissant votre écriture, le roi n'est pas tombé à vos genoux?
— Il était trop jeune.
— Dites donc cela, princesse. Mais maintenant?
— Ah! maintenant, c'est une autre affaire. Je ne referais plus ces vers-là.
— Et pourquoi?
— Parce que je ne suis plus amoureuse, et que, pour rien au monde, je n'enverrais de déclaration à un homme que je n'aime pas. Voilà pourquoi, duc, je ne réussirai plus auprès du roi, auquel il faut un amour vrai à sentir, un amour vrai à inspirer.
— Tiens, tiens, tiens, c'est très femme, chère princesse, ce que vous venez de me dire là.
— Non, c'est très vrai.
— Eh bien! c'est ce que je voulais dire.

— Et cela vous frappe ?

— Cela me persuade.

— Alors vous renoncez à votre plan, duc ?

— Non, mais je chercherai un instrument plus efficace.

— Et que ferez-vous de votre servante ?

— De vous ? princesse. Je vous supplierai de rester à moi.

— Voyons, duc, ne plaisantez pas. Je vous dis que je n'aime plus personne, et c'est bien dit.

— Quoi ! de l'amitié à notre âge ?

— Duc, vous avez encore huit jours d'air autrichien à ôter à votre visage ; vous l'avez dit vous-même. Otez-les. Moi, Parisienne, je vous le dis.

— Bon.

— Conseil d'ami !

— Bon ! bon !

Et elle lui tendit la main, qu'il baisa longuement, avec cet esprit qu'on n'a presque plus et cette politesse d'intimité qu'on n'a plus du tout de nos jours.

La princesse se leva, chauffa un instant ses petits pieds à la cheminée, puis le duc ordonna qu'on fît attendre un carrosse au bout de la rue, et conduisit lui-même mademoiselle de Charolais jusqu'à ce carrosse. Tous deux, comme Paul et Virginie, étaient enveloppés du même manteau.

— Duc, dit alors la princesse, dans huit jours c'est vous qui saurez les nouvelles ; moi, je ne serai près de vous qu'un sauvage. S'il y en a quelqu'une qui puisse m'intéresser, apportez-la-moi, vous savez les chemins.

— Ils sont libres ?

— Trop libres, hélas !

Ils se séparèrent sur ces mots. La princesse monta dans le carrosse. Richelieu attendit qu'elle eût disparu, et il rentra chez lui fort embarrassé de sa première nuit de Paris.

Son laquais lui remit une liste de vingt-sept femmes qu'il venait de renvoyer pour cette inutile princesse.

Richelieu soupira.

— Bah ! dit-il en s'enveloppant moelleusement dans son lit bien bassiné, c'est la nuit d'un homme politique. J'aurai demain des idées de cardinal.

Et il s'endormit. Minuit sonnait.

LI

MADAME DE PRIE.

Richelieu s'était endormi en pensant à toutes ces dames, et en se demandant laquelle serait assez charitable pour lui donner près du roi, en politique, toute l'influence dont il allait avoir besoin, maintenant qu'il était devenu ambitieux.

Ces sortes de préoccupations peuvent sinon ôter le sommeil à un diplomate de trente-quatre ans, du moins lui envoyer des rêves agréables, puisque la cause vaut presque un effet.

Aussi, vers onze heures du matin, c'est-à-dire une heure à peine après qu'il était couché, et comme après avoir roulé une foule d'idées dorées dans sa tête, le duc commençait à sentir ses idées se décolorer et se confondre dans les demi-teintes du sommeil, il se figura donc qu'il était endormi, et qu'étant endormi il rêvait.

Et, dans son rêve, il entendait comme le bruit d'une voix obstinée, devant la fenêtre de son jardin, au rez-de-chaussée duquel il avait voulu coucher.

Voix d'homme qui résistait, voix de femme qui insistait; en somme, voix de femme et voix d'homme qui querellaient.

Et il semblait au duc de Richelieu que cette voix de femme ne lui était pas inconnue, et chacune de ses vibrations lui apportait comme un souvenir des plus coquets et des plus charmans.

Alors le duc, se laissant aller à ce rêve décevant, voulut le poursuivre : — Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, madame, faisant un de ces rêves charmans comme vous en faites, de vouloir, même pendant votre sommeil, donner à ce rêve toute l'étendue et tous les complémens qu'il pouvait avoir?

La volonté est une si belle et si puissante chose ! Elle nous vient si directement de Dieu, la toute beauté et la

toute puissance, que, même pendant le sommeil, elle produit parfois de semblables effets.

Le duc laissa donc une seule oreille éveillée, et de cette oreille il écouta.

— Non, madame, disait la voix d'homme, vous ne pénétrerez pas plus avant ; c'est bien assez déjà que vous ayez forcé, je ne sais comment, la porte de la vieille cour. En vérité, madame, ces choses-là ne se font plus.

— Drôle, pensa le duc, toujours persuadé qu'il dormait.

— Que j'aie ou non forcé la porte de la vieille cour, répondit la vibrante voix de femme, je suis dans la maison, n'est-ce pas?

— Sans doute que vous y êtes, mais par surprise.

— Enfin j'y suis, peu importe comment : la moitié de l'ouvrage est faite. Laissez-moi aller jusqu'au duc.

— Impossible, madame. Monsieur le duc s'est couché il y a une heure, très fatigué de la route, et il dort.

— Tenez, voilà qui fait du bruit, réveillez-le.

Et le duc entendit le son argentin d'une quantité indéfinie de pièces d'or secouées dans une bourse.

— Oh ! oh ! murmura le duc toujours rêvant, on donne de l'or à mon laquais. Voilà qui va bien, et la place est bonne.

— Mais, madame, reprit l'obstiné serviteur, qui tenait à conserver à son maître la réputation d'homme à bonnes fortunes, mais monsieur ne dort pas seul.

Le duc poussa un soupir, étendit les jambes et les bras comme pour s'assurer lui-même de sa solitude, et murmura le mot : Faquin !

— Eh ! que m'importe ? répondit la voix de femme. Je ne viens pas le troubler dans ses amours, moi. J'ai à lui parler affaires. Allons, garçon, ouvre, ouvre.

— Mais, madame, monsieur le duc a défendu...

— Parce qu'il ne savait pas que je devais venir.

— Madame, je vous jure qu'il va s'éveiller, qu'il va entendre, et qu'il me donnera l'ordre de vous éconduire, ce qui, de sa part, sera désobligeant, tandis que, venant de ma part, cette prière que je vous fais de ne pas insister n'est qu'une consigne.

— Ce diable de laquais parle très bien, dit le duc roulé dans son édredon. Voyons un peu ce que va répondre la femme. Ah !

— Eh bien ! moi, répondit-elle, je gage que monsieur le duc ne me congédiera point, surtout si je me nomme.

— Madame, prenez la chose sur vous, et heurtez aux vitres de la fenêtre.

— Non pas, non pas, répondit la voix ; je ne veux pas sortir la main de mon manchon : il gèle.

— Diantre ! pensa Richelieu, c'est une grande dame, pour avoir tant peur du froid. Que ne dit-elle son nom tout de suite ? Et, ma foi ! si elle est jolie, je dirai comme elle : il gèle.

— Allons, frappe, garçon, continua la dame ; frappe, et je dirai que c'est moi qui ai frappé.

— Madame, je le ferai, puisque vous m'y contraignez ; seulement, je désire savoir votre nom.

— Moi aussi, fit Richelieu.

— Et pourquoi cela ? Si je le dis à ton maître, n'est-ce pas suffisant ?

— Non, madame, car si mon maître me chasse du coup, vous me devez un dédommagement.

— C'est trop juste, et tu es un garçon d'esprit ; les dédommagemens ! tiens, voici un à-compte sur celui que je te garde.

— Encore de l'argent ! fit le duc ; cette femme est folle de moi. Il n'y a que les rêves pour voir de ces choses-là.

— Maintenant, dit le laquais, il ne me reste plus à savoir qu'une chose.

— Laquelle ?

— Votre nom ?

— Ah ! Monsieur Raffé, tu m'impatientes à la fin.

— Vous voyez bien, madame ; puisque vous savez le mien, je dois savoir le vôtre.

— Eh bien ! la marquise de Prie...

Et en même temps, un violent coup de poing retentit contre les volets du duc.

— Madame de Prie ! s'écria Richelieu, tirant sa tête hors des couvertures. Quoi ! j'ai rêvé cela ! j'ai rêvé que madame de Prie, la maîtresse de monsieur de Bourbon, était

dans mon jardin, discutant avec Raffé par cinq degrés de froid! Plaisant rêve!

Au même instant, un autre coup, suivi de plusieurs coups redoublés et impatiens, fit trembler la haute fenêtre.

— Mais non, je ne rêve point, mais on frappe bien réellement! s'écria le duc.

— Duc! duc! ouvrez, continua la voix de femme, voilée par le dépit et un peu enrouée par le froid.

— Ouvre! cria le duc en s'élançant de son lit pour passer un pantalon à pied et se blottir dans une robe de chambre qu'il trouva sous sa main.

Le laquais pénétra chez son maître.

— Et la marquise? dit vivement le duc.

— Me voici, duc, dit madame de Prie apparaissant sur le seuil. Etes-vous levé?

— Oui, madame, toujours levé pour vous ou couché, à votre choix, marquise. Allume, Raffé, allume.

— Quoi! habillé déjà, dit madame de Prie.

— Heu! heu! fit le duc.

— Alors, vous m'avez entendue.

— Oui, et j'ai reconnu votre voix.

— Allons, duc, vous n'êtes pas si fat qu'on le dit.

— Pourquoi?

— Un fat ne serait pas levé.

— Marquise, vous oubliez que je suis absent de Paris depuis deux ans. Mais asseyez-vous donc. Du feu, Raffé, du feu; la marquise gèle, tu vois bien, mon ami.

— Il paraît que, passé minuit, dit en riant la marquise, la maison est si pleine qu'on est obligé de faire faire aux femmes antichambre dans le jardin.

— Tout au contraire, marquise, je vous attendais.

— Oui, en dormant.

— N'est-ce pas comme cela qu'on attend la fortune.

— Oh! charmant! duc.

La marquise saisit le fauteuil que lui indiquait Richelieu. Richelieu prit une pose des plus gracieuses; tous deux se mirent à rire; le feu flambait; Raffé sortit.

— Ah çà! marquise, dit le duc, savez-vous bien qu'une heure sonne.

— Et qu'il gèle à fendre les pierres, duc.

— Le feu est donc chez monsieur de Bourbon, que vous accourez ici?

— Ma foi! duc, il fallait absolument que je vous parlasse la première.

— Mais, pardon, comment avez-vous fait pour entrer? tout à l'heure dans un demi-sommeil ou dans un demi-rêve, comme il vous plaira, j'ai cru entendre que vous parliez ou que Raffé parlait d'une porte que vous aviez forcée.

— Forcée, non; ouverte, oui.

— Comment cela, marquise?

— Mais, avec une clef, donc!

— Quoi! vous avez une clef de chez moi, vous, et je me couche tranquillement exposé à un pareil danger?

— Duc, vous m'en avez donné une autrefois, ce me semble.

— Oui, c'est vrai; mais je croyais vous l'avoir reprise.

— A-t-il une mémoire cruelle!

— Ecoutez donc, un homme d'Etat!... Enfin, d'où vous vient cette clef? Vous comprenez que ce que je vous demande là, marquise, c'est pour ma gouverne.

— Oui, il pourrait y en avoir fabrique. Au fait, ce serait une spéculation.

— Marquise, vous m'épouvantez.

— Rassurez-vous, cette clef...

— Eh bien?

— Elle me vient de source moins honnête. Ce n'est pas une fausse clef, c'est une vraie clef.

— Mais enfin, où vous l'êtes-vous procurée?

— Il y a deux ans, avant votre départ pour Vienne, vous en aviez distribué plusieurs dans Paris.

— Oui, mais comment voulez-vous que je suppose qu'une femme de nos jours garde deux ans la clef d'un homme absent, à moins qu'elle ne l'eût oubliée dans son livre de messe.

— Eh bien! voilà ce qui vous trompe, duc; c'est que nous devenons très dévots, duc. La dévotion est à la mode. Oh! il s'est fait de grands changemens à Paris depuis votre départ: vous avez laissé monsieur le régent au Pa-

lais-Royal, et vous retrouverez monsieur de Fréjus à Versailles.

— Tout cela ne me dit point où vous avez pêché cette clef; et à moins que vous ne l'ayez prise à quelqu'un.....

—Prise ! fi donc ! Vous me traitez en princesse du sang, mon cher duc ; vous me prenez pour mademoiselle de Valois ou mademoiselle de Charolais. Prise ! fi donc ! je l'ai achetée.

— Achetée ! Oh ! qui vous l'a vendue ?

— Une femme de chambre qui ne savait pas ce qu'elle me vendait. Vous comprenez, on voit traîner une clef, on s'empare de cette clef, personne n'en sait rien ; arrive quelqu'un qui donne vingt-cinq louis de cette clef. Si la maîtresse la demande, on prend un air étonné, et l'on dit : Quelle clef, madame ? C'est tentant pour une soubrette.

— Et puis comme vous avez dit, marquise, la clef d'un homme qui est à Vienne. Ah çà ! l'on croyait donc bien sérieusement que je n'en reviendrais jamais de Vienne.

— Oui, excepté moi, qui, en ma qualité de ministre des affaires étrangères, vous savais en route.

— C'est juste.

— Je me suis donc portée acquéreur de cette clef, pensant que vous ne feriez changer les gardes de vos serrures que le lendemain de votre arrivée ; c'était un calcul assez net, n'est-ce pas ?

— Et très bon, comme vous le voyez.

— De sorte que la clef va me rapporter, je l'espère, un peu mieux qu'elle ne m'a coûté. Mais c'est singulier, duc....

Et deux ou trois fois la marquise respira à pleines narines.

— Quoi ? demanda Richelieu.

La marquise continuait de respirer à fortes doses.

— Cela sent la femme ici.

— Allons donc ! je suis seul.

— Je vous dis qu'il y a ici une femme dont je connais le parfum.

— Marquise..., je vous jure !

— Un parfum de princesse.

— Ah ! vous me flattez, marquise.

— Fat ! il n'est pas changé.
— Ni vous non plus, marquise : vous embellissez seulement tous les jours.
— Oui. C'est ce que me diront du moins mes courtisans tant que je serai en faveur.
— Et vous êtes en faveur au plus haut degré, marquise.
— Je le crois, et je viens même vous en apporter la preuve.
— Ah ! voyons ?
— Mais d'abord, duc, soyez franc. Avez-vous quelqu'un ici ?
— Personne.
— Sur l'honneur?
— Foi de Richelieu ! Vous hésitez.
— Duc, si j'avais à vous parler d'affaires d'amour, je croirais à votre parole sur parole. Mais comme nous allons causer politique, et que sur ce point toute indiscrétion est mortelle, permettez-moi de faire comme saint Thomas.
« *Vide pedes, vide manus.* »
— Vous me dites cela pour me faire croire que vous savez le latin.
— Dieu me garde d'avoir cette prétention !
— Allons, exécutez-vous, alors !
— Marquise, je prends le bougeoir, dit le duc en se levant ; nous allons explorer chaque cavité de mon appartement, n'est-ce pas ?
— S'il vous plaît, duc.
— Voulez-vous commencer par la cheminée ? Mais, il y a du feu ; vous ne vous défiez pas, j'espère ?
— A moins, cependant, qu'il ne s'y trouve une princesse du sang ; ces dames sont incombustibles comme les salamandres.
— Pourquoi n'en peut-on pas dire autant des princes du sang, marquise ! fit Richelieu.
La marquise sourit à cette allusion.
— Voyons d'abord la ruelle, dit la marquise.
— Vide, dit Richelieu ; entrez.
— Cabinets aux portemanteaux.
— Déserts, déserts, déserts. Voulez-vous chercher sous les habits, marquise ?

— Inutile, on verrait les jambes.

— Reste l'escalier dérobé.

— Inutile, les verrous sont mis, et l'escalier n'est pas chauffé; depuis que nous sommes ensemble, une femme de qualité y serait morte de froid, et par conséquent elle ne me serait plus dangereuse.

— Puissamment raisonné.

— Allons, nous sommes seuls; causons.

— Causons, dit le duc en ramenant la marquise à son fauteuil.

LII

LA POLITIQUE DE MADAME LA MARQUISE DE PRIE.

La marquise s'assit. Le duc s'appuya au dos de son fauteuil.

— Marquise, ma chère marquise, lui dit le duc en lui prenant assez tendrement la main, si vous saviez combien je regrette que votre humeur méchante m'ait forcé autrefois de vous redemander cette clef.

— Pourquoi?

— Mais parce que si vous m'aviez aimé, plus en ce moment, aujourd'hui, après mes deux ans d'absence surtout, nous serions fous l'un de l'autre.

— Duc, je suis venue pour parler affaires. Voyons, laissez là ma main; le temps passe.

— Comme il vous plaira, marquise.

Et le duc garda la main.

— Je vous disais donc....

— Que vous êtes plus en faveur que jamais.

— Cela vous étonne?

— Mais oui.

— Comment cela?

— Mais à cause d'une guerre assez dure que doit faire le vieux Fleury à monsieur le duc.

— Nous la lui rendons bien, Dieu merci!

— Il a pour lui le roi, marquise, et vous savez, quand on ôte au roi son précepteur, le roi pleure, le roi crie.

— Oui, mais nous avons pour nous la reine et quand on ôte au roi la reine....

— Prenez garde, marquise. On dit que la reine, devient bien vertueuse.... trop vertueuse.... et que le roi commence à la craindre plus et à l'aimer moins.

— Ah! l'on vous a dit cela.

— On m'a même dit plus.

— Quoi donc?

— On m'a dit que Louis XV, ce qui ne lui était jamais arrivé, commence à faire lit à part.

— C'est vrai.

— Eh bien! mais marquise, il me semble que vous avez un triste appui dans la reine, dans une reine qui, comme dit le roi, refuse à son mari *le devoir*.

Et les deux personnages se mirent à rire.

Puis tout en riant, mais en regardant le duc en femme qui va porter un coup décisif.

— Mon cher duc, dit la marquise, savez-vous pourquoi le roi fait lit à part?

— Dame! c'est pour coucher seul.

— Savez-vous pourquoi la reine refuse au roi le devoir?

— C'est que cela ne lui convient pas.

— Eh bien! non! c'est que la reine est grosse, duc.

Richelieu bondit à cette nouvelle et poussa une exclamation qui fit voir à la marquise combien était intéressante la nouvelle qu'elle annonçait.

— Ah! fort bien, dit-il après un silence.

— Vous concevez, duc, continua madame de Prie, un dauphin c'est notre fortune; la reine, une fois mère de famille, va prendre toute la gravité de son état. Elle est déjà d'un caractère sérieux, elle a des idées justes, elle est ambitieuse, ou plutôt pourrie d'ambition.

— Par qui, marquise?

— Faites donc l'ignorant. Voyons, Vienne est-il si loin des duchés de Bar et de Lorraine, pour que vous ignoriez combien Stanislas aimerait à influer sur nos affaires.

— Marquise, je vous comprends, et je pense que vous pourriez bien avoir raison.

— N'est-ce pas?... Aussi ai-je songé à vous tout de suite pour vous mettre dans nos amis.

— Marquise, j'espère que j'y suis déjà.

— Oui: mais je parle d'une autre catégorie d'amis... d'amis politiques.

— J'en serai?

— Oh! il ne tiendra qu'à vous.

— Voyons un peu le plan.

Monsieur de Richelieu jeta un coup d'œil significatif du côté de l'alcôve.

— Qu'avez-vous donc à regarder par là, duc, demanda la marquise, est-ce que vous regrettez votre sommeil?

— Moi, marquise.

— Oui, vous regardez votre lit.

— Point du tout. Vous êtes sûre de n'avoir pas froid, marquise?

— Je brûle.

Richelieu poussa un soupir.

La marquise éclata de rire.

— Voyons, dit-elle, soyons sérieux, si c'est possible. Vous êtes ambassadeur et moi envoyé extraordinaire.

— Alors revenons à votre plan.

— Mon plan, le voici: Il est évident que monsieur de Fréjus veut tout accaparer.

— Même le chapeau de cardinal, c'est évident.

— Et chasser monsieur le duc?

— Et chasser monsieur le duc.

— Il lui faut donc pour cela deux influences. Celle du roi, il l'a; celle de quelqu'un qui gouverne le roi. Cette domination-là ne trouvez-vous pas moral qu'elle soit exercée par la reine sur le roi, par la femme sur le mari?

— C'est moral, en effet, marquise.

— Tendons à la morale par tous les moyens possibles.

— Je vous recommande les moyens immoraux, marquise.

— Eh! cher duc, le roi est sage comme une fille.

— D'accord, marquise. Mais l'on a vu des filles cesser d'être sages. On voit même cela tous les jours; rien de plus commun.

— La reine le maintiendra; donnons de l'aplomb à la reine.

— Rien de plus facile. Il s'agit seulement de...

— Il s'agit d'entourer le roi de bons exemples, au lieu de lui faire voir toutes sortes de péchés ; car vous n'ignorez pas, mon cher duc, ce qu'a imaginé cette horreur de vieux prêtre pour instruire le roi aux approches de son mariage.

— Oui, je l'ignore, marquise, et vous m'obligerez infiniment de me le dire, à moins toutefois que cela ne puisse pas se raconter à un autre qu'à un homme d'église. Au reste, dans votre bouche, cela gagnera.

— Eh! duc, vous allez voir.

— Je m'apprête à frémir.

— Le Fleury s'est ligué avec Bachelier, le valet de chambre. Ils ont fait faire, par un célèbre artiste, toute l'histoire du mariage d'un patriarche en douze tableaux.

— Ah bah! c'est ingénieux, savez-vous.

— Peintures étonnantes, duc!

— Vous les avez vues, marquise?

— Oh! à travers mon voile... entrevues.... De sorte que le pauvre petit prince, qui pleura, il y a cinq ou six ans, lorsqu'on le menaça de le mettre en pénitence dans le lit d'une infante...

— De sorte que le pauvre petit prince est aujourd'hu père de famille... Eh! marquise, de quoi allez-vous donc vous aviser alors de reprocher sa peinture à monsieur de Fleury. Sans cette peinture, nous n'aurions pas encore d'héritier présomptif. Ce digne prêtre! eh bien! il a suivi les préceptes de l'Église et pris les intérêts du royaume.

— Moi, je déclare que je trouve cela odieux.

— Dame! vous dire qu'à sa place j'eusse agi de la même manière, non, non; j'eusse envoyé au roi un précepteur, et pour lui rendre les leçons douces c'est vous que j'eusse choisie.

— Allons, voilà que vous déraisonnez de nouveau, au lieu de parler sérieusement. Cependant, mon cher duc, la circonstance en vaut la peine.

— Oui, marquise, oui, je vois votre plan; vous voulez faire de la cour du roi en jeune ce qu'était la cour du feu roi en vieux; ainsi Louis XV serait Louis XIV, la reine serait madame de Maintenon, monsieur le duc jouerait

le rôle de Letellier, vous seriez le père Lachaise, n'est-ce pas ?

— Presque, moins l'ennui et la vieillesse.

— Eh, eh ! marquise, il faut que vous comptiez doublement sur ma conversion pour me venir faire des propositions comme celles-là.

— J'y compte, parce que vous êtes changé en effet. J'y compte, parce que vous avez été trop frivole pour ne pas devenir sérieux, parce que vous avez été trop compromettant pour ne pas être discret.

— Marquise, dictez-moi ma conduite.

— Je le ferai, et je vous mettrai les émolumens en perspective.

— J'écoute et je regarde.

— Que vous paraîtrez au jeu de la reine de demain. Que dis-je ? de demain, c'est aujourd'hui, attendu qu'il est deux heures et demie du matin.

— Soit; c'était mon intention, marquise.

— Vous allez faire sensation.

— A dire vrai, j'y compte un peu.

— Je ne sais si la reine vous aime beaucoup ?

— Je puis vous fixer là-dessus. Je sais qu'elle ne m'aime pas.

— Vous tâcherez qu'elle revienne sur votre compte; tout vous est facile, pourvu que vous le vouliez.

— J'essaierai. Elle est Polonaise, je serai Allemand, cela se touche.

— Bien. Une fois remis avec la reine, vous vanterez au roi ses perfections; par ce moyen-là vous serez vite en amitié avec le roi, duc.

— Oui, si je l'amuse.

— Vous l'amuserez.

— Moralement, prenez garde, c'est difficile.

— Il aime la chasse d'abord.

— Soit, mais on ne chasse pas tous les jours, et surtout toutes les nuits.

— Il aime à jardiner.

— Oui, je sais que monsieur de Fleury lui a donné le goût des plantes, des laitues, qu'il regarde pousser et jaunir. Moi, je ne me ferai jamais à bêcher la terre et à éche-

niller des laitues. Il me faudrait un quatrième séjour à la Bastille pour me déterminer à la culture des œillets, même malgré l'exemple du grand Condé.

— Vous lui raconterez des histoires.

— Je n'en sais plus.

— Vous en inventerez.

— Voyez-vous, marquise, il n'y a que trois choses au monde qui puissent divertir toujours les rois.

— Lesquelles?

— Regardez Louis XIV, c'était un roi, celui-là, qui s'est amusé parfaitement dans sa jeunesse, si bien amusé que, dans sa vieillesse, rien ne l'amusait plus. Eh bien! Louis XIV aimait ces trois choses: les femmes, la guerre et la dépense.

— Duc! duc!

— Vous m'allez dire que la reine est trop jalouse pour permettre les femmes, trop tendre pour permettre la guerre, trop économe pour permettre la dépense.

— Vous croyez?

— Certainement. Cette bonne princesse ne demande-t-elle pas d'habitude avant d'acheter: « Combien cela coûte-t-il? »

— Elle demande: « Combien cela coûte-t-il? » parce que Fleury demande: « Combien cela a-t-il coûté? »

— N'importe, je n'en ai pas moins parlé comme un oracle.

— Et vous déduisez de tout cela?

— Je déduis qu'il me sera bien difficile d'amener le roi, marquise.

— Ah! dame! sans doute, si vous vous créez des difficultés à plaisir; si vous ne voulez pas leur tenir compte à chacun de leur caractère, si vous refusez de voir que déjà Louis XV est porté à la sagesse et que tout respire en lui le bon bourgeois qui ne songe qu'à se procurer une lignée pour vivre en famille, si enfin vous mesurez le roi à votre aune. Ah, duc! duc! tout le monde n'est pas digne de la Bastille à dix-sept ans.

— Bon! voilà que vous m'injuriez.

— Eh! je ne vous flatte que trop, au contraire; voyons, plus de résistance, et surtout, duc, plus de paradoxes.

— Je plie, marquise.

— Donc, vous consentez à soutenir la reine.

— Je dirai au roi qu'elle est la plus divertissante des femmes.

— Vous consentez à divertir le roi.

— Oui, si vous ne me fixez pas le genre de divertissement.

— Je vous enferme dans l'amour conjugal, voilà tout.

— Rayons, marquise, rayons; c'est votre affaire, cela, et non la mienne. Un homme peut toujours faire de la vertu près des femmes, c'est de bon goût; mais, près des hommes, c'est de l'hypocrisie; rayons, marquise, rayons.

— Vous ne voulez donc pas qu'on vous fasse ministre ou qu'on vous envoie quelque matin en Flandre pour y ramasser un bâton de maréchal.

— Bah! marquise, si jamais il pleut de cette marchandise, je vous promets d'être le premier sous la gouttière.

— Enfin, puisqu'il le faut absolument, je vous passe le roi; ne le corrompez point, c'est tout ce que je vous demande.

— Je vous le promets.

— Des arrhes, marquise.

— Duc, vous mésestimeriez la négociation si elle se faisait payer d'avance.

— Marquise, vous êtes un démon de grâce et d'esprit.

— Oh! ne faites pas semblant de soupirer, duc. Vous savez bien que je ne vaux plus rien pour vous. Je suis une femme politique, vous ne trouveriez plus rien d'agréable dans mon amour, il tourne à l'utilité. Je ne suis plus bonne que pour les pages qui veulent passer enseignes et faire fortune avec mon agrément. Revenons donc à nos conclusions.

— C'est cela. Primo.

— Primo, vous venez ce soir au jeu de la reine.

— Oui, marquise.

— Secundo, vous vous réhabilitez.

— C'est fait.

— Tertio, vous prenez avec nous parti contre monseigneur l'évêque.

— J'ai du penchant.

— Quarto, vous vous glissez dans la faveur du roi.

— Je n'ai pas besoin de vous promettre de faire ce que je pourrai pour cela, c'est mon plus vif désir.

— Quinto, vous laissez le roi sage comme il est, vous ne faites rien pour le corrompre, vous fuyez toutes les occasions de lui faire avoir une maîtresse.

— Je promets la neutralité si le roi l'observe.

— Soyez calme, j'en réponds.

— Bien, marquise! maintenant?

— Quoi?

— De votre côté, quels engagemens prenez-vous? Il n'y a contrat, vous le savez, que lorsqu'il y a réciprocité.

— De notre côté, nous nous engageons...

— Primo...

— Ah! ah! vous voulez un engagement en plusieurs articles?

— Pourquoi pas?

— Soit, primo, à vous donner dans l'année l'ambassade que vous voudrez, ou un ministère.

— Aussi à mon choix?

— Oui, pourvu que ce ne soit pas celui de monsieur le duc.

— Bien entendu... A tout seigneur tout honneur.

— Oh! c'est que ce ne serait pas la première fois que vous auriez mis la main sur une chose qui lui appartient.

— Marquise, c'est vous qui l'avouez.

— Secundo, dit vivement la marquise.

— J'enregistre.

— Secundo : à vous nommer lieutenant-général à la première occasion, et maréchal à la deuxième.

— Combien demandez-vous de temps pour tout cela, marquise?

— Fixons deux ans, si vous voulez.

— C'est court, prenez garde!

— Eh! non, le Fleury sera mort de rage avant ce temps-là; de rage ou de vieillesse, comme vous voudrez.

— J'aime mieux de rage, c'est plus sûr.

— De rage, soit! Votre main, duc.

— Eh! madame, il y a une heure que je vous tends les deux!

— Tenez, embrassez-moi, je n'ai pas de rouge, et adieu!

Elle sonna vivement.

Raffé parut.

— Marquise, marquise, dit le duc à voix basse, c'est de l'hostilité, cela.

— Maintenant, voulez-vous que je vous dise une chose? dit la marquise en regagnant la porte.

— Dites.

— Eh bien! duc, si vous avez autant de volonté pour nous que je viens d'en avoir contre vous depuis une heure, monsieur de Fleury sera à bas avant un mois.

Et, lui serrant la main du bout de ses doigts mutins, lui jetant un dernier regard brûlant de coquetterie et de malice, la marquise se précipita dans le jardin, entraînant avec elle Raffé, qui pouvait à peine la suivre dans son vol.

— Diable! se dit Richelieu demeuré seul, je suis bien curieux de savoir maintenant ce que me proposera monsieur de Fréjus.

LIII

UNE AVENTURE DE NUIT.

A peine madame de Prie avait-elle fait dix pas au-devant de son carrosse, qui attendait à distance et qui s'approcha en la voyant sortir; avant que Raffé, qui, de peur d'accident d'ailleurs, la suivait des yeux, eût refermé la porte, tout à coup trois hommes effarés, courant de toute leur force dans la rue, vinrent se jeter au milieu même de cette porte, comme trois lapins menés par des courans viennent se jeter dans le même terrier.

Raffé essaya de leur tenir tête en poussant la porte de son côté; mais trois forces réunies contre la sienne l'emportèrent. Raffé allait donc être forcé, lorsqu'il demanda à parlementer.

Alors le plus grand des trois hommes répondit que le temps pressait; que la négociation serait longue; que, par conséquent, il lui faisait sommation de le laisser passer de bonne volonté, lui et ses compagnons, sans quoi ils passeraient de force.

— Mais, messieurs! mais, messieurs! s'écriait le laquais.

— Mais tant que tu voudras! la patrouille nous poursuit, et nous n'avons pas envie d'aller au corps de garde.

— Raison de plus, messieurs; si la patrouille vous poursuit, c'est que vous êtes des malfaiteurs. Messieurs, j'appelle! messieurs, je crie!

— Ah çà! triple imbécile! dit le même homme qui avait déjà parlé, pour qui diable nous prends-tu donc?

— Eh ! eh ! messieurs, les voleurs s'habillent très bien, parfois.

La patrouille faisait son chemin ; on l'entendait approcher rapidement.

— Allons, s'écria le plus petit et probablement le plus jeune des fugitifs, car sa voix paraissait à peine celle d'un adolescent ; allons, forcez, messieurs !

Et cette voix donna un tel courage aux deux autres, qu'ils passèrent immédiatement sur le corps du laquais de Richelieu.

Cependant le plus grand des trois hommes refermait rapidement et solidement la porte, tandis que Raffé, tout étourdi, se remettait sur ses jambes et courait de son pas le plus rapide vers le rez-de-chaussée, en se disant à part lui :

— Est-ce possible, mon Dieu ! est-ce possible !

Raffé entra juste dans la chambre du duc au moment où celui-ci venait de se recoucher et essayait de se rendormir.

Raffé entra, avons-nous dit; nous nous trompons, Raffé se précipita.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? demanda le duc.

— Oh ! monsieur ! monsieur !

— Qu'arrive-t-il ?

— Une aventure comme il n'en arrive qu'à vous, monsieur.

— La reine viendrait-elle me visiter, par hasard ?

— Mieux que cela, monsieur, mieux que cela, du moins à ce que je crois. Habillez-vous vite, monsieur, habillez-vous !

— Bah ! c'est nécessaire ?

— Oui, alerte, monsieur le duc, alerte !

Le duc sauta hors du lit comme il eût fait dans une surprise de campagne.

— Monsieur, en grande tenue, disait Raffé, en grande tenue, monsieur !

— Mais explique-toi donc, maraud !

— Monsieur, ils sont trois.

— Bon ! Et tu crois les connaître ?

— Masqués, monsieur, masqués !

— Oh ! oh ! le fait est que les bals d'Opéra sont commencés ; mais où cela sont-ils trois ?

— Dans la cour, monsieur, dans la cour.

— Ils ont donc forcé la porte ?

— Oui, monsieur.

— Et tu les a laissés faire ?

— Je leur ai résisté, monsieur, mais ils m'ont passé sur le ventre.

— Eh mais ! un mousqueton, alors !

— Oh ! monsieur, gardez-vous-en bien !

— Comment ! trois hommes forcent ma porte et maltraitent un homme à moi, deux à heures du matin e,t...

— Monsieur, il y a parmi ces trois hommes une certaine voix...

— Une voix de femme ? demanda vivement Richelieu.

— Monsieur, je ne veux pas vous en dire davantage, dans la crainte de passer pour un imbécile aux yeux de monsieur, si je me trompe.

— Eh bien ! alors, laisse-moi tranquille !

— Non, monsieur, non ; prenez la peine de venir où ils sont, et vous verrez...

— Quoi ?

— Ce que vous verrez.

Le duc passa de nouveau son pantalon à pieds et sa robe de chambre, jeta son épée dans la main gauche, et courut sur les traces de Raffé.

Les trois hommes étaient blottis derrière la petite porte, et écoutaient en riant les interpellations que, de l'autre côté de la rue, leur adressait le guet.

— Ah ! disait le sergent, bien ! bien ! bien ! C'est dans l'hôtel de monsieur le duc de Richelieu !

— Eh bien! oui, c'est dans l'hôtel de monsieur le duc de Richelieu. Après? demanda un des trois réfugiés.

— C'est bien! c'est bien! répondit le sergent; à peine arrivé, monsieur le duc commence déjà ses escapades.

— Tiens, dit Richelieu en s'approchant, il paraît qu'on travaille ici sous mon nom.

Le trio éclata de rire.

— Ah! fit le sergent, insulter les honnêtes femmes dans la rue et rire au nez des gens du roi! Un duc, un ambassadeur! Je verbalise.

— Diable! diable! fit le duc à son tour; mais ce n'est point là mon compte. Comment, messieurs, il s'agit d'insultes faites à des femmes honnêtes dans la rue?

— Elles ont beaucoup trop crié pour être honnêtes, dit un des masques.

— Vous le prenez bien légèrement, monsieur le masque, dit le duc en s'approchant de celui des trois inconnus qui avait parlé; on voit bien que vous ne vous appelez pas Richelieu comme moi, et que vous n'éprouvez pas le besoin de vous faire une réputation de haute moralité.

— Le duc! c'est le duc! dirent à voix basse les deux autres hommes.

— Messieurs, continua Richelieu, je veux bien vous croire gentilshommes; ce sont là de mes façons et je m'y connais. Toutefois, je désire, et vous allez comprendre cela, je désire savoir à quel point vous l'êtes assez pour que j'endosse fraternellement la mauvaise créance que vous venez de me faire. Démasquez-vous donc, je vous prie.

Il y eut à ces paroles, entre les trois hommes, un mouvement très-prononcé d'hésitation.

— Messieurs, dit le duc, j'espère que vous ne me contraindrez à pas ouvrir moi-même ma porte aux archers du guet.

Alors le plus grand des trois se détacha du groupe et vint droit au duc.

— Me reconnais-tu? dit-il en levant son masque.

— Pecquigny! s'écria Richelieu.

— Lui-même.

— Et que diantre fais-tu la révolte contre le guet?

— Voici. Nous avons été au bal de l'Opéra après le spectacle; après le bal, nous avons soupé; après le souper, nous trouvant un peu échauffés, nous avons été faire un tour par la ville.

— Oui, c'est cela, et vous avez insulté des femmes honnêtes.

— Eh non! une misère, mon cher

— Maintenant, mon cher Pecquigny, permets-moi de te faire une question.

— Laquelle?

— Tu t'es démasqué.

— Dame! tu le vois bien.

— Attends donc!... tu t'es démasqué... et je ne sache pas en France un meilleur gentilhomme que toi. Alors pourquoi, toi démasqué, tes compagnons gardent-ils leurs masques?

— Ils ont des raisons.

— Mais ces raisons, il me semble qu'on pourrait bien me les dire.

— N'insiste pas, duc.

— Sont-ce des femmes? Mais, non, impossible, elles sont trop grandes.

— Duc...

— Ce sont des princes du sang peut-être?

— Je te jure...

— Mon cher, si ce ne sont ni des femmes ni des princes du sang, je ne sache aucune raison qui les empêche de se démasquer comme tu viens de le faire.

Pecquigny hésitait encore. Cependant les archers, furieux qu'on ne répondît à leurs sommations que par des éclats de rire, commençaient à ébranler la petite porte de l'hôtel avec les crosses de leurs mousquets.

Le duc, impatienté, tira Pecquigny par sa manchette.

— Vois-tu, Pecquigny, lui dit-il, je suis revenu de Vienne très sage, très modéré et très philosophe, mais en même temps colère comme un dindon quand je dors mal. Or, tu

me réveilles, tu me mystifies, tu me fais faire scandale par le guet ; eh bien! je te déclare, moi Richelieu, que si tu ne me nommes pas les deux masques impertinens qui s'obstinent à demeurer couverts chez moi, je vous charge tous trois avec Raffé, qui est mon prévôt dans l'occasion. Sus, Raffé! va prendre une épée; et aux coups, aux coups!

— Allons, allons, s'écria Pecquigny, qui connaissait le caractère intraitable du duc et qui voyait déjà reluire les épées, allons, philosophe modéré, sage ambassadeur, ne devines-tu pas quel est le plus petit de nous trois, voyons?

— Eh ! comment diable veux-tu que je devine, moi? Je ne suis pas un Œdipe.

— Le plus petit de nous deux...

— Eh bien ?

— C'est le plus grand.

— Le roi! ne put s'empêcher de s'écrier Richelieu.

— Chut!

— Comment! ce sage et innocent monarque court les rues et insulte les femmes!

— Silence!

— Comment les choses se sont-elles donc passées? En vérité, mon cher, plus tu m'en dis, plus tu me rends indiscret.

— Pardieu! c'est bien simple : en cherchant aventure, nous avons rencontré une femme et sa servante.

— Attends, attends. D'abord, mon cher...

— Quoi?

— Que je congédie tous ces marauds d'archers, qui vont finir par réveiller le quartier.

Pecquigny comprit la nécessité de la mesure et s'effaça.

Le duc ouvrit la porte en robe de chambre, et tenant sa lanterne à la main.

— Qu'est cela, messieurs? dit-il d'un ton de maître, et que fait-on à cette heure à ma porte ?

— Ah! pardon, monsieur le duc, répondit le sergent tombant soudain du haut de sa colère, qui grossissait devant une porte close et qui s'évanouissait devant une porte ouverte.

— Eh bien! voyons, que lui veux-tu, à monsieur le duc, pour le réveiller comme tu fais ?

— Monseigneur !... monseigneur !... c'est que...

— Quoi ? demanda majestueusement le duc.

— C'est que trois de vos gens ont fait esclandre dans la rue, et nous les cherchions.

— Comment savez-vous que ce sont des gens à moi ?

— Nous les avons vus se réfugier chez vous.

— Ce n'est pas une raison, celle-là.

— N'importe, monsieur le duc ; qu'ils soient vos gens ou non, ceux qui faisaient esclandre n'en sont pas moins chez vous, et votre hôtel, pour être lieu d'asile, ne passe pas pour une église.

— Voyez-vous cela ! de l'esprit, monsieur le drôle ! Nous en avons tant semé, que tout le monde en ramasse, parole d'honneur ! Et quel esclandre faisaient ces messieurs, voyons ?

— Monseigneur connaît toutes les belles femmes de Paris, n'est-ce pas ?

— Mais oui, à peu près.

— Princesses du sang, dames de noblesse et bourgeoises ?

— Eh bien ! sergent ?

— Monseigneur doit donc connaître la belle Paulmier ?

— La maîtresse de l'hôtel du *Lion parlant ?* Je ne connais que cela.

— C'est une honnête femme.

— Heu !... fit le duc ; passons.

— Eh bien ! elle passait dans la rue Saint-Honoré avec sa servante. Alors vos gens...

— Je vous ai déjà dit, sergent, que ces messieurs n'étaient pas mes gens.

— Alors ces messieurs, continua le sergent, l'ont abordée plus que cavalièrement, et le plus petit des trois s'est mis à l'embrasser, mais à l'embrasser, que c'en était humiliant.

— Voyez cela ! dit Richelieu.

— Cependant, continua le sergent, le plus grand caressait le menton de la servante. Aussi ces deux honnêtes personnes se mirent-elles à crier, que c'était à fendre l'âme.

— Mais que cherchaient-elles dans les rues à des heures pareilles, les deux honnêtes femmes ?

— Eh ! monsieur le duc, elles allaient chercher la garde.

— Comment, elles allaient chercher la garde ! Elles devinaient donc qu'elles seraient insultées ?

— Eh ! non, monsieur le duc, c'était pour séparer des gens de condition qui se battaient dans l'hôtel de mademoiselle Paulmier.

— Que n'ont-elles dit cela au petit ? Cela l'eût calmé peut-être.

— Ah ! bien, oui, le petit ! un démon enragé, monsieur le duc. « La garde ! s'écria-t-il. Ah ! vous cherchez la garde ! Bon, attendez ! » Et prenant mademoiselle Paulmier par la taille, il l'entraîna malgré son héroïque défense, l'embrassant toujours, jusqu'au poste des Suisses du Louvre.

— Bah ! Et arrivé là, que fit-il ?

— Là, monsieur le duc, là commence le délit véritable ; parce que, vous comprenez, embrasser une demoiselle, fût-elle jolie, plus jolie encore que ne l'est mademoiselle Paulmier, ce qui du reste serait difficile, ce n'est point un délit ; mais le petit scélérat, contrefaisant une auguste voix, se mit à appeler...

— A appeler qui ?

— « Forestier, cria-t-il, Forestier ! »

— Qu'est-ce que c'est que cela, Forestier ? demanda Richelieu.

— Monsieur le duc, c'est le commandant des Suisses de ce poste, le vrai commandant.

— Bien.

— Non, mal, au contraire, car voilà monsieur Forestier qui croit reconnaître la voix du roi ; le voilà qui tire son épée au milieu du poste, et qui s'écrie : « Mais, c'est le roi qui appelle, mordieu ! c'est le roi ! » Et voilà tous les Suisses qui sautent sur leurs épées et sur leurs carabines. On court, on se culbute, on cherche dans la rue.

— Et l'on trouve...

— Madame Paulmier toute dévastée, et pas autre chose ; le petit scélérat, le petit faussaire avait pris la fuite avec ses compagnons.

— Et les Suisses ? demanda Richelieu, éclatant de rire malgré lui.

— Ah ! monsieur le duc, la fureur des Suisses était à son comble ; mais comme madame Paulmier raconta son his-

toire, comme la sagesse de notre bien-aimé roi est connue, comme aussi le poste était resté vide, et que monsieur Forestier redoutait une surprise, il a commandé la retraite.

— C'était prudent.

— Alors les Suisses sont rentrés au poste, mais heureusement ils nous avaient rencontrés juste au moment où nous consolions mademoiselle Paulmier toute pleurante. Elle nous donna des indications sur le chemin qu'avaient pris les délinquans, et nous nous lançâmes à leur poursuite. Au bout de cinq minutes, nous les aperçûmes qui suivaient tranquillement la rue comme s'ils ne venaient pas de révolutionner le quartier. Nous les chargeâmes, et ils ne nous ont échappé qu'en entrant dans votre hôtel.

— Eh bien! mais voilà une mauvaise affaire, dit le duc avec affabilité au sergent de l'escouade; mauvaise pour tout le monde, excepté pour toi, mon ami, et tes dignes soldats, car si je ne veux pas que mes gens soient arrêtés comme ils le mériteraient, je veux qu'ils paient cependant les frais de leur incartade. Allons, allons, messieurs, que l'on se cotise, fit le duc en se retournant du côté des coupables.

Et il étendit la main.

Trois bourses assez bien garnies tombèrent dans cette main.

— Mes enfans, dit le duc aux archers, prenez ceci, et soyez discrets, même après avoir bu tout ce que renferment ces bourses en l'honneur de mon heureux retour.

Le sergent palpa l'or avec satisfaction, en fit un partage loyal avec ses acolytes, c'est à dire qu'il leur donna une bourse pour eux tous, et qu'il en garda deux pour lui tout seul; puis il disparut suivi de ses hommes.

— Maintenant, fit le duc avec une grâce parfaite, excusez-moi, mes gentilshommes, de ne vous avoir point reçus comme je le désirais: sous le masque, chaque homme est libre et autorise la liberté d'autrui.

Et sur ces paroles, le duc fit une révérence assez dégagée pour qu'elle pût s'adresser plus haut.

Les trois hommes lui rendirent son salut, et lorsque Pecquigny eut bien exploré la rue, ils sortirent à leur tour.

Le plus petit, en sortant, fit à Richelieu un signe dans

lequel éclatait la gratitude la plus délicatement exprimée.

Alors le duc resta seul dans sa cour avec Raffé.

Tous deux se regardèrent.

— Eh bien ! monsieur le duc, demanda Raffé, que pensez-vous de celle-là ?

— Cordieu ! tu avais raison, Raffé, dit le duc tout pensif.

— Ai-je bon flair, monsieur le duc ?

— Oh ! Raffé, je n'en ai jamais douté.

— Allons, monsieur, vous pouvez aller vous recoucher, maintenant.

— Tu crois, Raffé ?

— J'en suis sûr, monsieur. Il y a dans les aventures comme dans les secrets de jeu une progression dont le point culminant marque le terme. Après ce qui vient de se passer, n'attendez plus rien, ou bien attendez tout.

— Raffé, dit le duc, tu es un charmant esprit. Sais-tu lire et écrire ?

— Comment, monsieur le duc ?

— Je vous demande, monsieur Raffé, si vous savez lire et écrire ?

— Mais je griffonne et je barbouille.

— Raffé, à partir de ce moment tu es mon secrétaire, et si jamais je suis de l'Académie...

Richelieu fit une pause.

— Eh bien ! c'est toi qui feras mon discours.

— Oh ! monsieur le duc !

— Tu le feras, ou le diable m'emporte !

— Monseigneur se remet-il au lit ? demanda le laquais devenu secrétaire.

— Non, impossible, j'ai trop à penser ; non, laisse-moi, Raffé.

— Vous avez du feu, monsieur le duc ; je vous laisse.

Richelieu demeura seul.

— Et voilà le tempérament que madame de Prie me charge de moraliser ! Quoi ! je me donnerais tant de mal à faire de la peine à ce charmant jeune homme, au lieu de lui faire du plaisir à si peu de frais !

Il rêva quelques momens encore ; puis :

— Que d'autres, dit-il, s'aillent brûler aux flammes de la vertu. Décidément, je ne suis pas né pour l'emploi d'é-

teignoir ; j'ai bon souffle, l'étincelle brille, la matière est combustible ; soufflons! morbleu, soufflons! D'ailleurs, je n'éteindrais pas.

LIV

LE JEU DE LA REINE.

Monsieur de Richelieu ne manqua pas, cependant, d'aller, malgré toutes ses réflexions, au jeu de la reine, le soir même ; il avait fait une promesse à laquelle il ne pouvait faillir sans se brouiller avec la marquise.

On l'attendait. Toute l'impatience contenue de la cour éclata quand il parut. La reine seule ne parut pas le remarquer.

Cette excellente princesse avait fait de Richelieu son épouvantail. Les prouesses du duc étaient arrivées à ses oreilles quand elle n'était encore qu'une humble jeune fille, et tout cet attrait du vice, qui paraissait si brillant à Versailles, avait semblé un vernis maladroit, recouvrant des crimes, à la chaste fille du roi Stanislas.

Aussi avait-elle voué une haine vigoureuse à ce corrupteur. De son côté, le duc ne pouvait l'aimer. Or, du choc de ces deux inimitiés, il ne devait rien sortir d'avantageux pour la politique de madame de Prie, qui reposait au contraire sur l'union de monsieur de Richelieu et de la reine.

La reine fut contrainte, pour ainsi dire, de regarder Richelieu, qu'elle ne voulait pas voir. Le duc vint la saluer avec cette parfaite politesse qui contenait toutes les nuances. Avec un tact merveilleux, du seuil de la chambre, il avait reconnu l'hostilité de la souveraine, rien qu'au mouvement presque imperceptible qu'avaient fait les épaules de Marie Leckzinska lorsqu'elle avait entendu annoncer monsieur de Richelieu.

— Bonjour, monsieur, dit froidement la reine, et elle se remit à son jeu de cavagnole.

Le duc n'était pas un homme à mendier la faveur, il savait trop bien qu'on arrive au dédaigneux; il n'était pas homme à se baisser outre mesure devant une femme, cette

femme fût-elle reine; il savait trop bien que les femmes aiment mieux les superbes que les humbles.

Mais il importait à sa réputation d'homme de cour et d'homme d'esprit de ne pas rester sur une réception aussi froide, aussi mauvaise.

Qu'eût-on dit dans la diplomatie? Un diplomate ainsi rebuté dès la première révérence eût été déclassé du coup.

Le duc rapportait sa mémoire pleine d'une foule de princesses allemandes, de portraits polonais, de souvenirs chers à Marie Leckzinska; il était assuré qu'au premier mot de ces bonnes causeries de famille, la princesse si dédaigneuse tournerait aussitôt l'oreille. Monsieur de Richelieu spéculait sur tout, même sur les bonnes qualités.

— Madame, dit-il, je ne puis m'éloigner de Votre Majesté, si occupée qu'elle me paraisse de son jeu, sans lui rapporter tout ce que m'ont dit de tendre pour la femme et de respectueux pour la reine les princesses de Brunswick, Wolfenbuttel et de Nassau.

La reine se retourna vivement.

— Ah! dit-elle avec un sourire, on pense encore à moi là-bas?

C'était l'occasion, pour Richelien, de placer un de ces mots charmans comme il les trouvait si souvent; il se contenta de s'incliner modestement, et, le trait lancé, de regagner sa place.

La reine le regarda s'éloigner et devint soucieuse: elle eût bien voulu que cet entretien continuât. Pendant longtemps, elle lutta contre ce désir. Enfin, moins forte que son cœur, elle y succomba.

C'était non-seulement une bonne princesse, mais encore une excellente femme, que cette pauvre feue reine.

— Monsieur le duc, dit-elle, n'avez-vous pas vu à Vienne la comtesse de Kœnigsmarck, ma tendre amie?

— Si fait bien, madame, répliqua le duc en revenant avec un respectueux empressement auprès de la reine, et madame la comtesse ne parle jamais de Votre Majesté qu'avec des larmes dans les yeux; c'est touchant.

— Bon! s'écria la reine avec contrainte; touchant! Des pensées de cœur pour des hommes, je croyais que ce n'était que ridicule.

— Madame, reprit gravement Richelieu, veuillez croire que tout ce qui montre un cœur sincère affecte très profondément les hommes de cœur, et quand il s'agit de l'admiration qu'inspire sa souveraine, un bon Français, un gentilhomme se pique de n'être jamais indifférent.

Cette réponse produisit beaucoup d'effet sur la reine, qui jeta un regard à la dérobée sur le duc et garda le silence.

Richelieu avait gagné sa cause.

Certes, à ce moment, si le duc y eût tenu beaucoup, il pouvait entamer les négociations dans le sens des plans de monsieur le duc de Bourbon.

La vertu était intronisée.

Mais le roi entra. Sa Majesté était resplendissante de jeunesse et de beauté. Rien, tout le monde en est convenu alors, rien n'égalait en France la grâce et l'adorable majesté du jeune roi.

En effet, le roi semblait très préoccupé de l'attitude de sa femme.

Quand le duc vit Louis XV si beau, il voulut juger de l'effet qu'il produirait sur la reine.

Marie Leckzinska se leva, fit les révérences d'usage, et se rassit après avoir donné à l'étiquette ce que l'étiquette demandait, rien de plus.

Le roi, au contraire, avait rougi en voyant la reine sinon belle, du moins intéressante, de son air de souffrance et de langueur.

Mais quand, au lieu du feu qui brillait dans ses regards à lui, quand au lieu de ce désir incarné dans sa chair et dans son sang, il ne surprit chez la reine rien de sympatique et d'ardent comme il l'eût souhaité, un nuage, presque semblable aux bouffées de la colère, passa sur son front; il soupira bien bas, et se mit à regarder attentivement les femmes belles et rougissantes qui s'inclinaient autour de lui, étalant à ses yeux, à la faveur du costume de cour, le luxe le plus voluptueux d'épaules blanches et de bras éblouissans.

— Marie Leckzinska, pensa Richelieu, se condamne elle-même : elle n'a pas même la jalousie.

En effet, la reine continuait à ranger paisiblement ses marques et ses jetons.

Louis XV, avec une poitrine haletante, respirait avidement les parfums et les adorations des femmes.

Il aperçut le duc, qui se tenait respectueusement à l'écart, prêt à saluer quand le roi passerait devant lui.

En s'approchant, le roi lui fit un petit sourire plein de finesse et de belle humeur.

Alors la conversation, qui avait été si restreinte et si froide de la part de la reine, devint très-vive et très-affectueuse de la part du roi.

Richelieu, interrogé sur ses voyages, répondit toujours de façon à enflammer l'imagination et le goût du roi. Mais à la fin, après avoir remarqué avec quelle muette impénétrabilité le duc évitait de faire allusion aux aventures de la nuit, le roi qui était fort timide, et amoureux comme les gens timides, de tous ceux qui ne le gênaient pas, le roi lui appuya une main sur le bras et lui dit :

— Duc, vous avez vu la reine, vous m'avez vu ; il vous faut présentement aller trouver monsieur le cardinal.

— C'était mon intention et mon désir, sire, et je n'attendrai pour cela que le congé de Votre Majesté.

— Bien ! vous plairez beaucoup à monsieur le cardinal, j'en suis sûr.

— Mon respect m'en donnera le pouvoir, sire.

— Le cardinal est un homme très savant et d'un excellent conseil. Vous avez beaucoup d'expérience, vous, monsieur le duc.

Ce mot expérience, chez le jeune roi, signifiait tout ce que l'adolescence a de souhaits et d'admiration pour la science du bien et du mal, familière à l'âge mûr et particulière surtout à monsieur de Richelieu, qui avait mordu de si bonne heure à l'arbre qui la porte.

— Assez, sire, répondit le duc, pour être à portée de rendre mes services plus efficaces pour Sa Majesté.

— Duc, je ne l'oublierai pas ; allez donc trouver monsieur le cardinal, et dites-lui bien que...

Il regarda autour de lui. Richelieu prêta l'oreille.

Le roi continua :

— Dites-lui bien que je m'ennuie, fit-il avec un regard sombre et un froncement de sourcil qui eût fait trembler

l'Olympe de Versailles, en supposant ce froncement émané du front de Louis XIV.

— Votre Majesté s'ennuie ! s'écria Richelieu jouant la stupeur.

— Oui, duc.

— Avec votre âge, avec votre beauté, votre vigueur, avec le royaume de France ?

— C'est à cause de tout cela, duc, que je m'ennuie : mon âge et ma vigueur m'empêchent de gouverner comme je voudrais. Le royaume de France m'empêche de me divertir comme je le pourrais.

— Sire, l'ennui est une maladie mortelle ; je ne souffrirai pas que Votre Majesté se passe de médecin.

— Bon ! monsieur le cardinal rirait s'il vous entendait ; il m'a toujours répété qu'un homme ne peut s'ennuyer sur terre.

— Sire, dit le duc, c'est qu'apparemment monsieur le cardinal ne vous a pas communiqué tous les secrets qu'il a pour se divertir.

C'était la première fois qu'un courtisan osait une plaisanterie devant le roi sur ce précepteur adoré de Louis XV. Monsieur de Richelieu sentit bien qu'il s'exposait, mais il voulut jouer gros jeu pour gagner plus.

Le roi ne se fâcha point ; au contraire, après un instant de silence, il reprit avec douceur :

— Duc, monsieur de Fleury a eu bien raison de ne pas m'apprendre de suite les divertissemens de la vie ; s'il me reste du temps à vivre, j'aurai au moins des épreuves à faire.

— J'en réponds, dit Richelieu.

— Vous m'aiderez, duc.

— Aux ordres de Votre Majesté.

— Allez donc, je vous prie, voir monsieur le cardinal.

— Dès demain, sire.

— Et dites-lui...

— Oui, sire, que Votre Majesté s'ennuie.

— Et que je veux faire la guerre pour me divertir, ajouta le roi avec une hypocrisie qui frappa le duc d'une profonde admiration, après les libertés de cet entretien

dans lequel il avait cru entrevoir le cœur du roi et ses penchans plus amoureux que guerriers.

— Sire, dit-il, se renfermant dans le rôle qu'on venait de lui tracer, je mettrai ma gloire à servir Votre Majesté dans ce qu'elle souhaite; de mon entrevue avec monsieur le cardinal sortira, j'espère, la solution qui rendra Votre Majesté plus satisfaite.

Le roi tourna sur les talons. Richelieu acheva sa profonde révérence.

— Allons, dit-il, à moins que madame de Prie ne se mette avec moi, je ne serai pas avec elle, c'est bien décidé.

Son carrosse l'attendait; il échangea quelques signes avec Pecquigny, qui vint le rejoindre à la petite porte.

— Eh bien! Pecquigny? dit-il.

— Eh bien! duc, tu es adoré du roi.

— Bon. Dis-moi : Quel était donc le troisième masque de cette nuit?

— Bachelier, le premier valet de chambre du roi.

— Merci.

Et Richelieu rentra chez lui, bien seul cette fois.

LV

LE VALET DE CHAMBRE DE MONSIEUR DE FRÉJUS.

Monsieur de Richelieu avait promis au roi, il ne voulut pas manquer à sa parole.

Il alla donc rendre à monsieur le cardinal de Fleury la visite que Saint-Coran attendait d'un ambassadeur revenant de mission.

Monsieur de Fleury, évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, mérite bien quelques traits de notre plume, ne fût-ce que pour l'intelligence du rôle qu'il va jouer dans ce livre.

C'était, à l'époque dont il s'agit, un ecclésiastique âgé, rusé, blasé, comme dit plus tard Beaumarchais, un vieillard jeune pour l'intrigue, un esprit fertile en petits moyens, qu'il avait étudiés à loisir sous le règne de Louis XIV, à

l'ombre des robes du père Lachaise et de madame de Maintenon.

Il savait la cour, il était sûr du roi ; plusieurs tentatives faites pour l'évincer avaient tourné à la confusion de ses ennemis, et il n'en avait point paru tirer la moindre gloire.

Au contraire, à chaque triomphe nouveau, il redevenait plus humble qu'auparavant.

On avait vu, dans trois circonstances critiques, lorsque déjà son crédit paraissait vacillant, on avait vu le jeune roi redemander avec des larmes et des cris de colère impatiente son vieux maître, qui l'avait habitué à des jouets, à des bonbons, et à une liberté fort grande pour tout ce qui ne l'éloignait pas de sa politique.

Fleury possédait donc ce secret qui donne aux gens de cour la mesure de tous ceux auxquels ils ont affaire, secret infaillible pour régner : le talent de s'abriter derrière un trône et de faire mouvoir avec des fils cachés les bras et la langue de l'automate qui figure sous le nom pompeux de roi.

En ce moment, Fleury cherchait à se débarrasser de monsieur le duc de Bourbon, premier ministre, que lui-même avait fait nommer à cet emploi après la mort du régent.

Les amateurs de scandale disaient que Fleury voulait gouverner lui-même : les gens sans susceptibilités déclaraient que monsieur le duc méritait l'inimitié du cardinal à cause de ses façons, qui continuaient la régence sous un roi dont le caractère s'annonçait comme moral et essentiellement réformateur.

Le fait est que monsieur de Bourbon ou plutôt madame de Prie voulait renverser le cardinal, opposé à la reine, et que le cardinal cherchait tous les joints de la cuirasse du ministre, le frappant aux bons endroits pendant les bonnes heures.

On sait par la conversation du duc de Richelieu avec madame de Prie, on sait les plaies de monsieur le duc, et peut-être s'étonnera-t-on qu'entre gens d'une moralité si sûre de se comprendre, il n'y eût pas plus de réelle sympathie.

Mais le lecteur qui compterait en cette affaire sans mon-

sieur de Richelieu courrait grand risque de se tromper. Le duc n'était pas revenu de Vienne pour demeurer étranger à toute cette politique de cour dont la province nous a éloignés, mais dans laquelle, on l'a vu, nous venons d'entrer à pleines voiles.

Le duc arriva chez le cardinal.

Fleury, poussant la simplicité jusqu'à la prétention, allait, pour la plupart du temps, à Issy, chez les sulpiciens, ses amis, et les aidait à persécuter de son mieux les jansénistes de France.

Il étudiait à fond la théologie avant de passer à la politique transcendante.

Entouré de son confesseur l'abbé Polet, de son valet de chambre Barjol, qui le guidaient l'un après l'autre, il revenait avec modestie. La modestie d'un prêtre devenu évêque et qui espère devenir pape !

La foule était toujours empressée de l'aller voir à Issy quand lui, l'évêque, gouverneur du roi et maître de la France, daignait laisser ouvertes les portes de cet ermitage, portes auxquelles chacun venait humblement frapper, et qui étaient mieux gardées que les portes du Louvre.

Là, monsieur Hercule de Fleury se composait aussi sourdement une cour dont les premières opérations seraient de l'aider dans ses vues ambitieuses et de l'amener à un pouvoir que sournoisement il convoitait.

Affectant la bonhomie avec tous ces fils des roués, qui n'osaient plus, en présence de l'ancien gouverneur du roi, s'asseoir à la table où leurs pères, compagnons joyeux du régent, avaient fait orgie, l'évêque n'avait, à proprement parler, aucun ennemi déclaré.

J'excepte les gens de guerre, qui l'avaient pénétré, mais c'était un rare privilége à cette époque.

Le genre d'esprit du gouverneur lui appartenait tout entier, et ce genre d'esprit qui lui était propre l'empêchait d'en montrer jamais aussi peu de celui qu'il voulait laisser voir.

Les gens à spécialité ont résolu ou du moins croient avoir résolu le problème de l'universalité. Exceller dans une chose, c'est blesser tout le monde des envieux, c'est réunir

plus que l'ensemble des perfections que le monde ordinaire accorde.

Le monde des courtisans avait donc pour monsieur de Fleury autant de vénération et de confiance que le gouverneur de Louis XV pouvait en désirer. Son ambition toute privée, toute voilée, si l'on peut parler ainsi, vis à vis d'un monde aussi clairvoyant que celui qui encombrait les antichambres d'une cour nouvelle, laissait deviner la position qu'il pouvait occuper ; il semblait la dédaigner, et on lui savait généralement gré à la cour de la dédaigner.

L'évêque, habile diplomate, profitait avec une sagesse admirable de toutes les faveurs partielles qui devaient lui préparer le chemin et la possession de la puissance absolue qu'il convoitait.

Mazarin, cet élève de Richelieu qui remplaça Louis XIII dans le lit d'Anne d'Autriche et se constitua une puissance que le grand cardinal avait en vain espéré de conquérir, Mazarin et Richelieu semblaient à monsieur de Fleury des types qu'il croyait effacés par les chances favorables que semblait lui présenter son avenir.

On eût offert à cet homme né d'hier, élevé par un coup de dé du hasard, la fortune d'un des pairs de la nouvelle promotion qu'il eût refusé avec mépris.

Il ne voulait ni ne pouvait monter trop vite les degrés chancelans du pouvoir. Il préférait une marche plus lente, mais plus solide. Les degrés sur lesquels tout semblait lui conseiller de s'appuyer lui paraissaient trop faibles et l'eussent mal soutenu.

Faire jour par jour sa petite intrigue du lendemain : travailler une semaine pour gagner la semaine suivante, s'il était en verve ; chercher pendant un mois à gagner le mois suivant, si son inspiration le secondait, telle était sa vie, tel était son travail incessant depuis qu'il tenait à la cour. Louis XV, le petit-fils de Louis XIV, celui qui pouvait dire comme son aïeul : L'État c'est moi ! le roi n'était pas à la France, il n'était pas à lui-même, il était à Fleury, qui se l'était élevé pour son propre compte, pour sa propre fortune.

Aussi Fleury jalousait-il tout le monde ; aussi Fleury regardait-il avec jalousie la reine, cette première idolâtrie

depuis que le précepteur n'y était plus et depuis que ses jouets lui étaient indifférens.

La reine avait compris : elle rendait à Fleury son inimitié, elle faisait contre-poids avec le duc de Bourbon et madame de Prie, ses parrains quand il s'était agi du royaume de France.

Richelieu, la veille de sa visite, acceptant les froideurs de la reine, jouait un jeu excellent pour se rapprocher du cardinal. Nous allons le suivre à Issy dans ses combinaisons de cartes.

Fleury l'y attendait. Cet homme retiré, cet homme simple, savait mieux que le lieutenant de police tout ce qui se passait à la cour.

Richelieu, ne pouvant douter de ses habitudes, se prépara au voyage. Il eut lieu de s'en applaudir, car dès l'antichambre il rencontra Barjac.

Ce Barjac était une singulière espèce d'homme ; vieilli au service du cardinal, dont il avait aidé, étayé la fortune, princesse quelque peu capricieuse, Barjac avait acquis par trente années de fidélité, de dévouement, un tel ascendant sur le cardinal, que celui-ci lui abandonnait non seulement la direction matérielle de sa vie, mais encore bonne part de la spirituelle.

Barjac devait cette confiance et ce crédit à une grande adresse mêlée à une dose suffisante de franchise ; il aimait réellement et admirait son maître, ce qui n'était pas une médiocre preuve de sa bonhomie, et comme il avait de la sincérité pour l'intérêt du cardinal, on lui passait d'avoir quelques arrangemens pour son intérêt à lui-même.

Valet politique, il disait *nous* en parlant des affaires de cabinet, comme jadis il disait *notre argenterie et notre parc*, en parlant des affaires de monsieur de Fréjus.

Ménager Barjac, c'était une science de première nécessité chez Sa Grandeur, qui bien souvent, lorsque sa table était pleine, renvoyait les courtisans les plus distingués chez Barjac avec ce mot :

—Il n'y a plus de place ici, allez donc dîner chez Barjac.

Du mot de Richelieu : « Messieurs, je prétends qu'on serve le roi, » à ce mot de Fleury : « Messieurs, allez donc chez Barjac, » il y a toute l'histoire de la noblesse de France

depuis 1620 jusqu'à 1720 : un siècle de décrépitude et de servilité.

Mais ce Barjac si puissant n'était pas un sot facile à conduire avec le charme de l'encensoir : bon nombre de courtisans s'y étaient brûlé les doigts. Barjac savait renvoyer les charbons sur ceux qui l'encensaient avec maladresse.

Un jour qu'un duc et pair, venant dîner chez lui, l'avait embrassé, salué, servi à table avec mille familiarités, d'égal à égal, Barjac s'était levé, avait pris une assiette de la main gauche, une assiette de la droite, et avait servi le grand seigneur en lui disant :

— Monsieur, puisque vous vous oubliez ainsi près de Barjac, il ne convient pas que le pauvre Barjac s'oublie près de vous.

Un pareil jouteur était difficile à dompter.

Richelieu entra.

— Eh ! bonjour, Barjac, dit-il, comment allez-vous ?

— Monsieur le duc ! s'écria Barjac, épanouissant sa figure comme s'il eût été ébahi.

— Revenu de loin, Barjac ! Ah ! Barjac, vous engraissez, mon ami !

— Vous trouvez, monsieur le duc?

— Voilà ce que c'est que de ne pas s'occuper de politique !

Barjac sourit finement.

— Monseigneur a fait bon voyage ? dit-il.

— Excellent ! Voit-on monsieur de Fréjus ?

— Il n'était pas prévenu, mais il sera bien heureux de vous voir.

— Vous me rendrez service, mon cher Barjac, si vous pouvez m'introduire seul.

— Encore un moment, s'il vous plaît, dit Barjac ; nous avons une cohue ce matin, toutes affaires de la semaine dernière. Il y a la queue de cette vilaine affaire d'Espagne dont vous savez quelque chose.

— Oui, dit Richelieu ; Sa Majesté Catholique ne veut absolument entendre à rien.

— Ah ! il faut l'avouer, dit Barjac, que nous l'avons cruellement blessée en renvoyant l'infante. Mettez-vous à sa place, monsieur le duc ! si vous aviez des enfans éta-

blis à l'étranger et que l'on vous les renvoyât comme des marchandises d'erreur !

— Vous avez raison, ce sera interminable.

— De la part de la reine d'Espagne seulement, car le roi....

— Oh ! Sa Majesté Catholique Philippe V n'a pas conservé de rancune, il n'a presque plus assez de raison pour cela ; mais, mon cher Barjac, dites-moi ? monsieur le cardinal fera-t-il attendre longtemps?

Barjac, le valet de chambre, Barjac, que son petit pouvoir ne pouvait pas mettre à l'aise contre ces façons de grand seigneur qui le domptaient toujours, et, séduit par cette familiarité intermittente du duc, Barjac partit à l'instant même pour l'annoncer au cardinal.

On introduisit le duc immédiatement.

A l'aspect du duc, un vieillard de sévère figure et de belle prestance, qui était assis auprès de Fleury, se leva, salua gravement, et partit aussitôt, non sans avoir récolté le salut très compassé, très important de monsieur de Richelieu.

Car ce vieillard était la seconde puissance après monsieur de Fleury, ou plutôt auprès de lui.

C'était le père Polet, son confesseur, le terrible persécuteur des jansénistes, à qui, certes, il n'a manqué que Louis XIV et l'occasion pour expurger le sol français des hérésies de messieurs Arnaud et Nicolle.

Le duc resta seul avec l'évêque.

LVI

MONSIEUR DE FRÉJUS, PRÉCEPTEUR DU ROI LOUIS XV.

Le cardinal était vieux, mais encore vert. A une affabilité onctueuse et persuasive, il joignait une sorte d'éloquence sacerdotale qui, en de certains momens et pour de certaines affaires, donnait à ces communications la solennité dont le manque absolu de génie l'eût privé dans les grandes occasions.

Il avait le regard calme et inquisiteur du prêtre habitué

à chercher plus loin que la pensée, à fouiller la conscience.

Dans ce qu'on lui disait, il n'écoutait guère que ce qu'on ne lui disait pas. Il passait à travers la forme, et rarement manquait de deviner le reste.

Monsieur de Fleury, d'abord abbé, puis évêque de Fréjus, puis cardinal, monsieur de Fleury, homme médiocre et qui cependant occupa longtemps, absolu dans son apparente humilité, la plus haute position de l'Europe, fit sa politique pendant vingt ans avec la mémoire des traditions du dernier règne. Vous eussiez dit, Louis XIV absent, un intérim du père Letellier.

Richelieu introduit, Fleury débuta par des politesses. L'ambassadeur, comme on le pense bien, ne fut pas en reste avec lui. Avec ce tact parfait qu'il possédait, il avait deviné, rien qu'au salut, rien qu'au regard de monsieur de Fréjus, qu'il n'avait qu'à se laisser encourager.

Le cardinal le complimenta en homme de goût sur sa négociation près de l'empereur.

— Monseigneur, répondit Richelieu, la tâche était aisée, j'avais vos idées.

— N'importe, répliqua Fleury, il était difficile à un homme aussi jeune que vous êtes de conduire à bien ces têtes allemandes, lourdes dès le berceau.

Richelieu sourit.

— Monseigneur, répondit-il, vous vous trompez aux apparences. Je ne suis plus jeune.

— On le dit, fit monsieur de Fréjus en souriant à son tour. Est-ce que cela serait vrai, par hasard ?

— Oh ! d'un mot, monseigneur, vous allez comprendre pourquoi je n'ai plus besoin d'être jeune.

— Dites ce mot, monsieur le duc.

— Je suis devenu ambitieux.

— Bon ! cela devait venir un jour ou l'autre au petit-neveu du grand cardinal.

— Eh bien ! monseigneur, cela est venu.

— Ferez-vous la guerre ou la diplomatie ?

— L'une ou l'autre, au choix de Sa Majesté.

Et, en disant ces mots, le duc s'inclina de manière à prouver à Fleury que, tout en mettant une fausse adresse

à la lettre qu'il jetait à la poste, il désirait que cette lettre arrivât à la véritable.

Fleury fit un petit salut amical qui signifiait qu'il avait parfaitement compris.

— Vous êtes bien avec le roi, monsieur le duc? demanda-t-il.

— Je l'espère, monsieur. J'arrive d'avant-hier, et je n'ai gêné personne depuis deux ans.

— Comment avez-vous trouvé le roi

— Charmant.

— N'est-ce pas?

— Et des façons toutes royales, en vérité. Seulement...

— Quoi donc? demanda monsieur de Fréjus.

— Eh bien! le roi s'ennuie.

— Que dites-vous donc là?

— Une nouvelle officielle, monseigneur; car c'est le roi en personne qui m'a chargé de vous la communiquer.

— Le roi s'ennuie?

— A mourir.

— Ce n'est pas possible!

— C'est réel, monseigneur.

— Et il vous l'a dit?

— Hier soir, en propres termes.

— Où cela?

— Au jeu de la reine, où je m'étais rendu, selon mon devoir.

Les sept derniers mots interrompirent sur les lèvres de monsieur de Fréjus une grimace commencée après les cinq premiers.

— Oh! mais c'est du dernier grave, cela! dit le cardinal, heureux d'avoir été jeté, par cette adresse délicate de Richelieu, en plein courant de conversation. Voyons cela, monsieur le duc, si vous avez un moment à me donner.

— Toute la vie, monsieur.

— Eh bien! profitons-en pour causer.

Il sonna.

Barjac entra.

— Barjac, dit monsieur de Fréjus, faites donc retirer tout le monde; je suis fatigué, et ne verrai plus personne aujourd'hui.

Barjac sourit à Richelieu et sortit.

— Je ne reviens pas de ce que vous venez de me dire ! s'écria monsieur de Fréjus; et, en vérité, si ce n'était pas vous...

— Vous savez que je ne mens plus.

— Plus... jamais.

— Plus jamais ! monseigneur.

— Oh ! duc !

— Sur l'honneur !... Excepté à Vienne, avec des Espagnols ; encore fut-ce deux ou trois fois seulement.

— Pour le bien du service ?

— J'en ai eu l'absolution.

— Homme extraordinaire ! vous serez donc toujours le même ?

— Oh ! non, monseigneur ; je vous ai déjà dit que j'étais si fort changé que je ne me reconnaissais plus.

— Je veux dire qu'il faut toujours qu'on s'occupe de vous avant tout le monde.

— Ce n'est pas ma faute, monseigneur.

— Et la faute à qui ?

— C'est la faute des gens qui ont la bonté de m'accorder plus de valeur que je n'en ai.

— Bon ! voilà que je voulais vous parler uniquement du roi, et que je suis conduit à vous parler uniquement de vous.

— Pauvre sujet, monseigneur !

— Ne riez plus. Vous affirmeriez que vous vous faites donner l'absolution, vous !

— Moi, moi qui suis très religieux, oui, monseigneur.

— Oh ! duc, fit le vieillard en branlant la tête, il me semble encore entendre tinter à mes oreilles certains bruits de Vienne qui démentent un peu tous ces miracles de conversion.

— Je sais ce que vous voulez dire, ou je me trompe fort, répliqua Richelieu.

— Oui, certaine scène.

— De magie ?

— Précisément.

— Eh bien ! monseigneur, faites-moi l'honneur de me

dire à moi, pauvre étranger, comment l'on vous a conté la chose ici; ensuite, je vous dirai, moi, la vérité.

— Oh ! c'est court. On a dit que vous étiez allé faire avec l'abbé de Sinzendorf des expériences de magie blanche.

— Où cela, monseigneur?

— Dans un endroit écarté, près de Vienne... des carrières, je crois... et que là, le magicien, vous ayant trop ou trop peu fait voir le diable, vous aviez eu avec lui une querelle à la suite de laquelle le pauvre diable, je parle du magicien, entendons-nous, avait été trouvé mort, disons le mot, assassiné.

— Tout cela est l'exacte vérité, monseigneur ; seulement, de tout ce récit, retranchons un seul mot...

— Le mot assassiné, n'est-ce pas?

— S'il vous plaît.

— Ainsi, ni vous ni monsieur de Sinzendorf...

— Ni moi, ni monsieur de Sinzendorf, n'avons assassiné le magicien.

— Il est mort cependant.

— C'est vrai qu'il nous a fait ce méchant tour; mais voici comment la chose est arrivée.

— Voyons !

— Monsieur de Sinzendorf et moi, nous nous sommes fait tirer notre horoscope.

— Vous l'avouez.

— Oui, monseigneur, et le péché est là.

Monsieur de Fleury approuva en théologien par un signe de tête.

— Le sorcier commença par nous raconter quelques vérités et beaucoup de mensonges. Il nous mit au courant de certains secrets de cour ignorés dans la diplomatie.

— Ah ! ah ! c'était donc un sorcier de bonne maison ?

— Ensuite il nous offrit de nous procurer à chacun ce qui nous plairait le plus.

— Vous lui demandâtes, vous, d'être toujours aimé des femmes?

— Mon Dieu! non, monseigneur, car là précisément était la question. J'avais la fatuité de croire cette demande inutile!

— Voyez-vous !

— Je lui demandai la clef du cœur des princes.

— Ah! ah! je vous vois venir, toujours vos idées d'ambition.

— Elles ont germé vers cette époque, monseigneur.

— Eh bien! vous l'a-t-il donnée, cette clef?

— Monseigneur, l'affaire allait se conclure quand un événement inattendu dérangea nos plans. Monsieur de Sinzendorf, lui, peu jaloux de la clef du cœur des princes, attendu qu'il prétendait la posséder, lui demanda la clef du cœur des femmes.

— Le sorcier pouvait vous satisfaire tous les deux sans vous désobliger ni l'un ni l'autre.

— Voici où est le drame, monseigneur. A peine eut-il lâché ces mots imprudens que le sorcier lui répondit que, pour certaines gens, la clef du cœur des femmes était un meuble inutile, attendu que les femmes n'avaient pas de cœur.

— Oh! fit monsieur de Fleury.

— Il y avait un peu d'exagération : aussi, voilà monsieur de Sinzendorf qui prend la balle au bond et qui déclare calomnieux le propos du sorcier.

— Bah!

— C'est concevable, monseigneur. Monsieur de Sinzendorf avait en ce moment la plus tendre affection pour une dame sur l'amour de laquelle il croyait pouvoir compter.

— *Vanitas vanitatum*, murmura monsieur de Fleury.

— Justement, monseigneur, soit que le sorcier connût cette passion, soit qu'il fût réellement sorcier et la devinât :

« Monsieur, lui répliqua-t-il, madame ***, que vous aimez, est la plus mauvaise preuve que vous puissiez choisir à l'appui de votre opinion sur les femmes. »

— Oh! fit monsieur de Fleury, le trait n'était pas émoussé.

— Aussi piqua-t-il monsieur de Sinzendorf en plein cœur; la colère lui monta aux yeux.

— Ah! drôle! s'écria-t-il, tu mens!

— Monsieur, répondit le sorcier sans se déconcerter, jamais on ne devrait donner de démenti à un homme, encore moins à un sorcier, et surtout on ne devrait ja-

mais injurier celui que l'on est venu déranger pour un besoin quelconque.

— C'était un sorcier bien susceptible.

— C'est justement la réflexion que je me fis, monseigneur. Cette susceptibilité m'étonna. Il me sembla deviner sous cette affaire toute autre chose que ce que monsieur de Sinzendorf croyait y avoir vu lui-même. Le lieu était mal choisi, comme vous l'avez dit, monseigneur. Nous nous trouvions au milieu des carrières, à une lieue de Vienne, la nuit, sans lumière, éclairés seulement par une lune blafarde; ce sorcier avait l'air d'un homme assez familiarisé avec la solitude et tout prêt à en tirer parti. Je fis signe à monsieur de Sinzendorf de se taire, mais il était lancé. Je ne pus l'arrêter. Il mit le sorcier au défi de lui prouver sur madame de *** quelque chose qui lui fût désagréable.

— Et que fit alors le sorcier? demanda monsieur de Fleury.

— Ah! monseigneur, le sorcier était poussé par sa mauvaise étoile. Il parla, il parla près d'une demi-heure, et pendant cette demi-heure il apprit à monsieur de Sinzendorf, qui tantôt se crispait, tantôt rougissait et tantôt pâlissait, il lui apprit des choses qui me firent rire, tressaillir et trembler tout à la fois.

— Quel homme était-ce donc là?

— C'était un malheureux homme, monsieur; il poussa monsieur de Sinzendorf à bout, et celui-ci le voulut châtier; ce que voyant le sorcier maudit, il tira du milieu des pierres une courte mais solide épée, qu'il y avait cachée, et reçut monsieur de Sinzendorf si rudement que la partie menaçait de se changer en catastrophe pour mon compagnon.

— Et quel homme était-ce que l'abbé? demanda monsieur de Fleury.

— L'abbé était un homme bien élevé, bien dressé, mais il avait affaire à forte partie. Il fut chargé par le sorcier avec une telle vigueur que, de simple spectateur que j'étais, je crus qu'il était temps de me faire acteur. Il s'agissait de sauver monsieur de Sinzendorf; un faux pas l'eût

perdu; il était tout hors de mesure. Il glissa en arrière et se renversa; le sorcier fondit sur lui pour l'achever.

— Mais c'était donc le diable que cet homme?

— Le diable en personne, monseigneur; je l'ai toujours pensé, et la preuve...

Monsieur de Richelieu s'arrêta.

— Ah! vous avez une preuve?

— Oui, monseigneur, c'est qu'il reçut de moi un coup d'épée qui entra au-dessous du téton droit et sortit au-dessous de l'épaule gauche, et que ni d'une blessure ni de l'autre il ne suinta même une goutte de sang.

— Eh bien! mais vous voyez qu'il reçut de vous un coup d'épée, duc.

— Oui, monseigneur, et deux de monsieur de Sinzendorf, que le secours que je lui avais porté remit à l'aise. Nous étions en cas de légitime défense, monseigneur, et ma conscience ne me reproche rien.

— Enfin, vous avez tué le diable, voilà ce que je vois de plus clair dans tout cela.

— Monseigneur connaît le proverbe : Mieux vaut tuer le diable que le diable...

— Ne nous tue. Pauvre sorcier! quel dommage qu'il ait eu affaire à deux fous comme vous! Si j'eusse été là, à votre place, le sorcier ne m'eût point offensé, je n'eusse point offensé le sorcier; j'aurais su tout ce que vous savez, et beaucoup d'autres choses encore avec; voilà le fruit de la patience.

— Oh! monseigneur, quoique nous ayons été un peu vifs, j'en conviens, le pauvre diable avait eu le temps de nous apprendre une foule de bonnes choses.

— Je vous crois; mais revenons, je vous prie, à votre conversion.

— Elle date justement de là, monseigneur. Coupable d'avoir presque tué un homme pour des raisons peu justificatives, j'ai rompu avec la curiosité, j'ai rompu avec les femmes, j'ai rompu avec la colère, qui sont les trois grandes pierres d'achoppement dans la vie.

— Enfin, que vous a dit le sorcier?

— Eh bien! monseigneur, il m'a positivement indiqué le moyen de plaire toujours aux rois.

— Et a-t-il exigé de vous le secret?

— Monseigneur, je ne vous apprendrais rien, à vous, que le roi idolâtre ; laissez-moi donc garder un peu pour moi-même les avantages que je récolte chemin faisant.

— Puisque vous êtes si discret, usez seul de vos moyens; mais usez-en vite, monsieur le duc ; le roi s'ennuie, disiez-vous : plaisez-lui en l'amusant.

— C'est précisément ce à quoi je vise, monseigneur ; c'est aussi la raison de ma visite à Issy.

— A Issy, monsieur le duc, s'écria le cardinal, qui crut que Richelieu se livrait trop tôt et qui voulait distiller plus longuement sa diplomatie. Vous dites que vous êtes venu à Issy pour distraire le roi? Eh! monsieur le duc, qu'y trouveriez-vous, sinon des ennuis bien autrement grands que les siens à reporter au roi?

— Mais, monseigneur dit le duc, vous ne m'avez pas compris. Je n'ai jamais prétendu troubler par des idées mondaines la solitude si pieuse dans laquelle vous vivez, à Dieu ne plaise! et puis, ce ne sont point là mes idées.

Le cardinal leva son œil observateur sur le duc, comme pour lui demander quelles sortes d'idées il pouvait avoir, s'il n'avait pas celles qu'on désirait qu'il eût.

Mais le duc s'était fait un rôle.

— Monseigneur, répondit-il, j'ai bien réfléchi depuis que j'ai vu le roi si triste, et je me suis occupé à lui trouver des divertissemens au sujet desquels je viens vous demander conseil.

—Ah! voilà parler! s'écria Fleury. Dites, monsieur le duc, dites, vous êtes un homme de bon conseil, et, en matière de divertissement, je pense que vous devez être de première force : le roi ne s'est pas mal adressé en s'adressant à vous.

Richelieu sourit modestement, comme un prédicateur qu'on loue avant le sermon.

— Monseigneur, dit-il, j'ai une connaissance assez approfondie des sentimens que les rois de l'Europe ont conçus pour notre jeune roi. Ce n'est pas de l'amitié seulement, c'est comme une paternité avec quelque chose de plus tendre. C'est comme qui dirait un amour et une curiosité tout ensemble.

— Où veut-il en venir? se demandait le cardinal accoudé sur la table et dévorant chaque intention de l'orateur.

— Vous aurez appris, continua Richelieu, que Sa Majesté est appelée partout l'*Enfant de l'Europe?*

— On me l'a dit, répliqua Fleury; mais je ne vois pas trop...

— Où je vais; m'y voici, monseigneur. Avec un logicien de votre force, je n'ai pas cru devoir négliger la précaution de l'exorde; j'avais à vous proposer de faire voyager le roi pour le distraire.

— Voyager! s'écria Fleury.

— Force réceptions, force feux de joie, acclamations des peuples, repas, cavalcades, traversées maritimes, seront un divertissement que l'on peut faire durer six mois, si on le veut bien.

— Faire voyager le roi six mois! répéta Fleury tout ébahi; mais vous n'y pensez pas, monsieur le duc! Il n'est pas probable que vous me disiez sérieusement de me séparer six mois du roi!

— Vous ne vous sépareriez pas du roi, monseigneur, puisque vous l'accompagneriez.

— Moi, accompagner le roi! continua Fleury en se démenant sur son fauteuil. Moi, vivre dans ce bruit continuel! Moi, faire mille lieues! Ah! monsieur le duc, est-ce bien sérieusement que vous avez parlé?

— Du plus sérieux de ma raison, monseigneur.

— Pour distraire le roi, le tuer! me tuer aussi!

— Eh! monseigneur, on voyage si commodément aujourd'hui; et puis, quelle arche d'alliance! C'est un pont jeté de la France à tous les royaumes divisés de nous par la guerre.

Le cardinal secoua la tête avec le désespoir que les meilleurs diplomates ne peuvent dissimuler quand leur dupe, au lieu de donner dans le panneau, s'esquive et les force à de nouvelles combinaisons.

Richelieu, désappointé en apparence par le peu de succès de son ouverture, jouissait intérieurement de la cruelle déception du vieillard.

— Votre idée, monsieur le duc, est peut-être excellente, répondit Fleury; mais, par malheur, elle est impraticable.

— Renonçons à distraire le roi, dit Richelieu en composant un énorme soupir.

— Vous n'avez pas trouvé autre chose, vous si inventif, demanda le cardinal.

— Hélas ! non, monseigneur.

— Enfin, permettez-moi de vous dire que quand, à l'âge du roi, monsieur votre père vous força de voyager avec votre précepteur, vous ne trouviez pas la chose trop divertissante, je suppose.

— Oh ! s'écria Richelieu, non certes, monseigneur ; mais entre moi et le roi, quelle différence ! J'étais né avec tous les défauts, j'avais acquis tous les vices. Le roi, au contraire, est d'une piété, d'une solidité de principes, d'une fidélité qui me surprennent.

— C'est vrai, dit Fleury.

— Moi, j'étais perverti, poursuivit Richelieu ; le roi est un saint. Instruire un gentilhomme, c'est l'améliorer ; instruire un roi, c'est le gâter.

— Vrai ! vrai ! et bien dit ! s'écria Fleury entraîné par cette maxime qu'il avait si souvent exposée comme programme ; mais enfin, parce qu'un roi est roi, faut-il qu'il meure d'ennui ?

— Monseigneur, c'est dans les attributions de la royauté, l'ennui.

— Oh ! duc ! duc !

— Alors, monseigneur, que le roi fasse ses affaires lui-même, qu'il écrive avec ses ministres, qu'il veille aux finances, qu'il... qu'il fasse la guerre, il ne s'ennuiera pas.

— Voilà, duc, que vous passez aux extrémités, fit le cardinal épouvanté. Distraire le roi en mettant le feu à l'Europe ! Et vous dites que vous êtes devenu sage ?

— Je ne sais alors, dit béatement Richelieu ; mais je vous avoue qu'après vous avoir proposé le voyage, le travail, la guerre...

— Cherchons encore s'il n'y aurait pas autre chose.

— De grand cœur.

— Voyons maintenant dans les amusemens nobles.

— Il y a la culture des fleurs, dit Richelieu ; mais le roi s'est blasé sur les légumes.

Le cardinal rougit légèrement; le duc parlait de trop bonne foi pour qu'on pût se fâcher.

— Il y a encore le jeu, continua Richelieu.

— Ce n'est pas un amusement de saint homme, duc, et surtout ce n'est pas un amusement de roi. Quand le roi joue et qu'il gagne, les seigneurs perdent; quand le roi joue et qu'il perd, le peuple paie.

— La chasse.

— Oh! le roi chasse trop déjà.

— Savez-vous, monseigneur, que c'est embarrassant: pas de guerre, pas de voyage, pas de travail, pas de jeu. Ah! j'oubliais une chose qui a tant diverti Louis XIV, et qui n'est même pas soupçonnée de son petit-fils.

— Quoi donc?

— Les bâtimens, monseigneur.

— Le roi n'y pense absolument point, duc.

— Sa Majesté, à dix-huit ans, n'est même plus amusable! Comment faire? Ce malheur n'était arrivé à son aïeul qu'à soixante ans.

Et Richelieu se tut.

Fleury, après quelques minutes d'observation, hasarda timidement quelques paroles.

— Je suis, dit-il, le plus mauvais conseiller que ce pauvre prince puisse avoir. Prêtre et vieux, je n'ai pas le droit de lui inspirer l'amour du péché.

— Pas même le péché de l'amour, dit en riant Richelieu avec une hardiesse de génie.

Fleury le regarda fixement et fut tout déconcerté de son aplomb.

— Affreux péché! dit-il à demi-voix.

— Qui n'est pas à craindre pour Louis XV, ajouta Richelieu. L'amour du roi, c'est sa femme.

Fleury se tut à son tour.

— Et au fait, reprit le duc, comment se fait-il que le roi étant amoureux s'ennuie? C'est un problème cela. Le roi est fou de la reine et il s'ennuie! Le roi est un mari infatigable et il s'ennuie! Voilà qui ne se comprend pas! Vous, monseigneur, qui savez tous les secrets du roi...

Le cardinal soupira bruyamment.

— Qu'y a-t-il? demanda Richelieu.

Fleury soupira encore.

— Mon Dieu! monseigneur, vous m'effrayez; est-ce que le roi et la reine...

— Ah! duc!

— Quoi! cet apparent amour! Oh! ce n'est pas possible! Hier encore, le roi regardait sa femme avec des yeux de diamant.

— Duc, je ne sais pas si le sorcier de Vienne vous a dit tous les secrets, mais cela ne paraît pas être.

— Je tombe de mon haut, monseigneur.

— Ecoutez, duc; le roi est excusable jusqu'à un certain point. Il est né avec un tempérament des plus exigeans, une complexion ardente: il est le vrai fils de son grand-père.

— Et la reine est une sévère Allemande, n'est-ce pas?

— Hélas! vous voyez là tout mon désespoir!

— Mon Dieu! monseigneur, mais il faut sauver ce ménage-là. C'est le repos du monde, outre le bonheur de nos maîtres, que nous aurons assuré.

— Oui, duc; oui, il faut absolument sauver ce ménage-là, car si une fois le roi s'ennuie, où peut-il aller pour se distraire? C'est effrayant!

— Vous dites, monseigneur, que le roi est doué d'une complexion énergique et ardente.

— Du feu, monsieur le duc.

— J'ai toujours ouï dire que les tempéramens de cette nature avaient besoin d'être domptés ou affaiblis. Domptés, c'est souvent impossible; affaiblis, c'est plutôt faisable. Est-ce que l'on n'emploie pas certaines pratiques atténuantes, particulièrement dans les ordres religieux?

— *Minuantes*, voulez-vous dire, monsieur le duc; *minuantes*, venu du mot latin diminuer. Nous appelons cela dans les cloîtres des *minutions*, et les Chartreux particulièrement y sont assujétis une fois l'an.

— Eh! monseigneur, on pourrait voir... De violens exercices, la paume, la natation, un régime sévère.

— Monsieur le duc, nous avons dit, ne l'oublions pas, que le roi s'ennuie et que nous voulons le distraire.

— Il y a, monseigneur, nécessité de donner des sujets de distraction au roi.

— Je le sais bien, monsieur le duc.
— C'est vrai, tout cela ne l'amuserait pas. Les minutions sont des remèdes et non des amusemens; laissons là les minutions.
— J'ai un scrupule, monsieur le duc; vous l'allez apprécier en bon gentilhomme : la personne du roi est sacrée, n'est-ce pas?
— Inviolable.
— Il me semble alors que ce serait porter atteinte à cette inviolabilité que de saigner le roi, que de le priver de nourriture. Le moyen est...
— Monacal et chirurgical, c'est vrai; mieux vaudrait un moyen ministériel.
— Vous ne le pratiquerez pas, monsieur le duc.
— J'aimerais mieux, je l'avoue, donner tout mon sang au roi et mourir de faim pour qu'il mangeât selon son appétit et fît selon son tempérament.
— Vous voyez bien, duc, l'embarras recommence.
Richelieu encore une fois se tut.
— Tout à l'heure, dit Fleury, une idée m'était venue à propos de ce scrupule : qui dit scrupule dit aussi cas de conscience. En voici un qui se présente à mon esprit.
— Je suis ici pour vous écouter, monseigneur, et je vous écoute de toutes mes oreilles.
— Admettons que le roi, qui est le maître, car enfin il est le maître; admettons, dis-je, qu'il fasse ce qu'il veut...
— Il faut bien l'admettre.
— Qu'il est de notre devoir, à nous...
— De nous incliner, monseigneur.
— S'il fait mal?
— De le plaindre, alors, et de ne pas l'imiter, dit dévotement Richelieu.
— Parfait, duc. Ecoutez mon cas de conscience. Si vous saviez, par exemple, qu'à la chasse le roi est emporté par son cheval, qui va le précipiter dans un fossé de vingt pieds; si, sur le passage du roi, pour aller au fossé, se trouvait un petit fossé de trois ou quatre pieds au plus...
— Monseigneur, je couperais le jarret au cheval pour qu'il jetât le roi dans le plus petit fossé.
— N'est-il pas vrai? Suivez bien, monsieur le duc, sui-

vez bien, je vous prie, mon raisonnement. Pour peu que les feux de sa nature l'entraînent vers l'abîme du péché, qui sait si, dans ses erreurs, il ne compromettra pas et l'honneur de son nom et le salut de l'État ?

— Parfaitement raisonné, monseigneur.

— Que faire alors ? Ne pourrait-on pas se permettre de choisir pour le roi le fossé dans lequel il glisserait avec moins de risques de son honneur et de celui de l'État ?

Richelieu feignit de s'arrêter sur cette idée, comme s'il ne l'eût pas parfaitement comprise.

— Je m'explique, poursuivit Fleury assez contrarié d'être obligé d'entrer dans des détails qu'il se serait volontiers abstenu de donner, je m'explique le penchant naturel du roi pour certains plaisirs. Le roi s'y précipitera en aveugle : vous connaissez presque aussi bien que moi Sa Majesté, et vous n'élevez pas le moindre doute à ce sujet ; le roi, dis-je, s'y précipitera ; ne devons-nous pas, n'est-ce pas une mission sacrée pour nous, que de diriger ce penchant ?

— Très bien ! très bien ! je commence à comprendre, monseigneur, s'écria Richelieu.

— Comment le faire alors, reprit le ministre, sinon en paraissant l'autoriser ?

A peine le cardinal eut-il lâché cette parole imprudente, que Richelieu, qui l'attendait depuis plus d'une demi-heure, sauta dessus comme l'épervier sur la perdrix qu'il fatigue de ses cercles dans une chasse.

— Autoriser, autoriser les désordres du roi ! s'écria-t-il en bondissant. Oh ! monseigneur, quelle parole venez-vous de prononcer !

— Non, non, je ne parle pas de cela, duc. Mon Dieu ! non, je ne parle pas de cela ! Qui vous parle de désordres, d'abord ?

— Cela m'étonnait, monseigneur ; car, enfin, cette vertu du roi, c'est à vous seul qu'il la doit, puisque son tempérament y est tellement opposé.

— Sans doute, sans doute ; en attendant, il est sur le point de la perdre.

— Vous croyez ?

— Tout le confirme ; il s'éloigne peu à peu de la reine.

— Oh ! non, impossible, monseigneur ! On dit la reine dans une situation...

— Cela ne prouve absolument rien, dit le cardinal un peu moins chastement que n'eût dû faire un évêque de Fréjus, un peu moins lestement que ne l'eût fait le cardinal Dubois, archevêque de Cambrai et successeur de Fénélon. La reine peut donner un dauphin à la France, et pour cela ne pas être la maîtresse de son mari. En un mot, je pense qu'il reste au roi tant d'heures à dépenser qu'il a le temps de se perdre en perdant son ménage, comme nous le disions tous deux si bien tout à l'heure. J'en reviens à mon opinion. Il ne s'agit pas du bien ou du mal, mais du plus ou moins de mal ; il ne s'agit pas de garder le roi vertueux, puisqu'il a la ferme volonté de cesser bientôt de l'être, mais de le garder le moins pécheur que l'on pourra.

Richelieu leva les yeux au ciel.

— Vous figurez-vous, duc, le moment où nous apprendrons que cette pauvre reine est délaissée, le moment où le roi affichera des amours publiques ?

— Impossible ! impossible ! monseigneur, avec les principes qu'il a reçus de Votre Éminence.

— Eh ! duc, le danger est partout ; il nous environne. Il est dans madame de Charolais, qui glisse elle-même des vers dans la poche du roi ; dans madame de Toulouse, qui laisse le roi l'admirer à Rambouillet ; dans toutes les femmes enfin, qui semblent dire au roi quand il passe : « Regardez donc, sire, vos sujettes sont à vous comme vos sujets. »

— Il finira par succomber, hélas ! monseigneur, malgré tout ce que vous aurez fait et malgré tout ce que je suis prêt à faire.

— Quelle affreuse responsabilité pour nous, monsieur le duc, qui avons vu naître ce penchant, qui l'aurons complaisamment souffert, qui n'aurons pas su le modérer, qui serons dévorés par lui.

— Que faire ! que faire !

— Conscience faible ! conscience timorée ! s'écria le cardinal. Oh ! que vous êtes flottans et tièdes pour le bien, vous autres gens d'épée, comme vous savez peu trancher

dans la partie malade pour sauver la partie saine! Nous autres pauvres gens d'église, cotoyant toutes les passions sans oser les regarder, nous tremblons devant l'opinion qui nous veut sains et sanctifians, comme si nous n'etions pas des hommes. Nous n'avons qu'une seule ressource, les conseils; qu'une faculté libre, la vue; et quand nous appelons à l'aide des hommes d'action, ils désertent, en faisant plus de morale subversive que nous n'osons faire de mal réparateur.

— Mais, monsieur le cardinal, s'écria Richelieu, je suis tout prêt à vous aider, je ne suis venu que pour cela. Seulement, vous n'attendiez sans doute pas de moi les lumières, l'expérience d'un génie tel que vous. Il a fallu soixante-dix hivers, monsieur le cardinal, pour mûrir cette patriarcale raison qui fera de vous quelque jour l'arbitre tout-puissant des destins de l'Europe. Je suis un jeune homme, moi; je n'ai que de bonnes intentions, peu d'initiative pour le bien, restant de mes mauvaises habitudes. Je me suis corrigé du mal en le fuyant, et je le vois partout. Je suis un esprit incomplet qui ne sait pas encore voir la guérison du poison dans les poisons eux-mêmes. Instruisez-moi, éclairez-moi, employez-moi, je suis prêt à vous servir fidèlement, voilà tout.

— Convenez donc d'une chose, duc, dit le cardinal d'un ton plus doux, c'est que rien ne modérera les furieux désirs du roi que l'apparence d'une satisfaction.

— C'est vrai; et encore l'apparence, monseigneur.

— Convenez que je ne me sens pas assez mondain, moi, pour arborer ces théories; je vous en charge. Convenez que l'homme marié qui a quelque peccadille à se reprocher n'est que plus empressé à aimer sa femme.

— On le dit, et je le crois, monseigneur. Voilà l'effet que cela me produirait, à moi, si j'avais une femme.

— Comment! si vous aviez une femme. On dirait, en vérité, monsieur le duc, que vous oubliez que vous êtes marié.

— Oh! je le suis si peu, monseigneur.

— Mais ce n'est pas de vous qu'il s'agit.

— Mais il s'agit du roi.

— Eh bien! que le roi ait une maîtresse, et le voilà au mieux avec la reine, d'après votre propre système.
— Exposé par vous, monseigneur.
— Je disais donc : eh bien ! que le roi ait une maîtresse.
— Oui; mais une maîtresse, c'est le scandale! s'écria Richelieu ; et puis vous comptez sans la jalousie, qui abrégerait les jours de cette pauvre princesse de Pologne!
— Croyez-vous donc impossible, duc, que le roi se livre à des passe-temps ignorés du public?
— C'est difficile.
— Duc, la reine elle-même comprendrait, on lui ferait comprendre que c'est le seul moyen de le sauver. Faut-il que je vous dise tout? Eh bien ! je crois que la reine en serait contente.
— Oh ! monseigneur, oh !
— J'ai mes raisons pour le croire. La reine est la créature la plus immatérielle qui soit. Demandez à son médecin, à Maréchal.
— Tout s'arrangerait, alors.
— Et l'on aurait conquis une tranquillité absolue pour quelque temps.
— Réfléchissons-y, monseigneur, cela en vaut la peine.
— Oh! oui, duc, oh! oui.
— Votre Éminence a déjà entrevu un coin de cet avenir?
— Non, je l'avoue.
— Mais enfin le roi ne jetterait pas les yeux sur la première venue?
— Duc, je suis novice en la matière ; si j'avais l'honneur de m'appeler Richelieu, je n'adresserais point de ces questions à un pauvre prêtre.
— Écoutez donc, monseigneur, je recule aussi devant la responsabilité, moi.
— Le meilleur moyen, duc, c'est de préparer les sujets. Chaque fois que, dans vos ambassades, vous avez pris des agens, étiez-vous responsable?
— Mais oui, monseigneur.
— Eh bien! duc, comment faisiez-vous pour n'avoir pas de désagrémens?

— Je choisissais les agens.

— Voilà ! Maintenant je n'ai plus rien à vous dire. Faites-vous l'ami du roi, ou consentez à laisser prendre chez Louis XV cette place qui va m'échapper; prenez garde qu'elle n'aille échoir à quelqu'un de nos ennemis. Figurez-vous ce qui résulterait d'une combinaison ayant à sa tête, soit les légitimés du feu roi, soit des étrangers comme les Espagnols. Méfiez-vous de l'influence du Nord ; le roi Stanislas pousse la reine sa fille à la politique. Je ne vous en dis pas davantage, car, si je ne me trompe, vous n'êtes pas du dernier bien avec la reine.

— Tout ce que dit Votre Éminence est marqué au coin du plus parfait génie, monseigneur. Ainsi, au cas où vous entendriez parler des distractions du roi, vous ne me poursuivriez pas d'un mauvais sentiment.

— Nullement, vous auriez agi pour le bien de l'État.

— Au cas où vous deviendriez premier ministre, soit par le dépit de monsieur le duc, soit par l'influence que prendrait sur le roi une nouvelle idée, je puis être assuré que vous ne me seriez pas disgracieux ?

— Si jamais, ce que je ne crois pas, parce que je ne le désire point, je devenais premier ministre, comme vous dites, monsieur le duc, me trouvant libre envers tout le monde, me trouvant à l'abri de la politique de la reine, je m'empresserais de vous témoigner ma reconnaissance.

— Il faut s'attendre à tout, monseigneur ; le roi est en ce moment sous la pression de monsieur le duc. Cette combinaison, que *nous* avons trouvée, vous et moi, dégage le roi et précipite peut-être monsieur le duc ; de là, pour moi, une puissante inimitié...

— Monsieur le duc, il n'est pas d'inimitié contre un homme tel que vous, quand, à l'appui de ses dignités de naissance, il voit arriver les dignités fondamentales de l'État. « Rendez-moi un service aujourd'hui, dit le proverbe italien, je vous rendrai trois services demain. »

— Dès que je rends service à Votre Éminence, je suis trop payé, se hâta de dire le rusé courtisan.

Le cardinal rougit encore une fois et se leva. Richelieu avait déjà préparé sa sortie.

— Monseigneur, dit-il, les temps sont durs et le roi est

froid pour les bienfaits. Me promettez-vous de lui demander pour moi quand j'aurai envie de quelque chose.

— Vous ferez le marché vous-même, duc.

En même temps le cardinal tendit la main à monsieur de Richelieu.

— Il tombera ou madame de Prie tombera, pensa le duc, c'est leur affaire.

— Un mot encore, fit le cardinal retenant Richelieu : je compte sur votre exquise sensibilité, sur votre goût parfait, pour bien entourer le roi.

— Ne dites pas ce mot, monseigneur; j'ai reçu l'honneur de votre confidence, cela me suffit. A partir de ce moment, étendez la main dans une direction quelconque, vous me verrez marcher dans cette direction.

— Monsieur le duc, vous me comblez, répliqua le prélat en reconduisant Richelieu avec plus d'affectuosité que de cérémonial.

Barjac attendait le duc avec des yeux brillans de joie. Il était certain que, en sa qualité de valet de chambre, il avait su écouter aux portes.

— Eh bien ! dit-il, monseigneur, êtes-vous content ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut faire cette question, Barjac, répliqua le duc; c'est à votre maître.

Et, avec un rire significatif, ces deux diplomates se séparèrent.

— Réellement, dit Richelieu, remonté dans son carrosse, celui-ci me paiera mieux, et j'aurai eu moins de peine.

Puis réfléchissant :

— Il n'y a plus qu'une difficulté, dit-il; la question de fait est admise, restent les personnes. Nous causerons de cela, Bachelier et moi !

LVII

UN SOUS-SEING PRIVÉ.

Et maintenant que nous avons suivi mademoiselle de Charolais et madame de Prie chez monsieur de Richelieu, et monsieur de Richelieu allant au jeu de la reine et chez

monsieur de Fréjus, je crois qu'il serait temps de laisser faire à cet homme moral tous ses petits arrangemens avec maître Bachelier, le valet de chambre du roi. et d'en revenir à madame de Mailly, que nous avons à peine entrevue dans son hôtel, lorsque nous y sommes entrés à la suite de Bannière, et que nous avons quittée à peine entrevue.

Nous avons raconté toute l'histoire de ce mariage, à la suite duquel monsieur de Mailly était allé rejoindre Olympe.

Nous avons essayé de tracer le portrait de madame de Mailly, portrait que nous a laissé dans tous ses détails l'histoire et surtout la chronique scandaleuse du temps.

Nous l'avons vue brune de cheveux et blanche de peau, avec des dents éblouissantes et des yeux ombragés d'épais sourcils noirs. Nous avons dit les grâces incomparables de toute sa personne; mais nous avons oublié de parler de sa jambe, la plus jolie de la cour; de son goût de toilette, si supérieur au goût des autres femmes que pendant dix ans toute l'Europe se modela sur elle..

Et, au risque de nous répéter, nous dirons qu'elle était spirituelle, désintéressée, bonne, de très grand monde, sachant la cour et connaissant le cœur humain.

Cela veut dire que mademoiselle de Nesle appréciait l'homme qu'elle épousait, qualités et défauts.

Elle savait parfaitement n'être aimée de lui que par amour-propre et raison; mais elle espérait, confiante dans son mérite et connaissant sa valeur, changer cet amour de raison en une raison d'amour.

Certaines femmes ont de la patience et font bien: elles savent que leur bonheur est une question de temps, et qu'un jour ou l'autre elles rencontreront leur appréciateur..

Malheureusement pour madame de Mailly, le comte vivait à une époque où un homme de cœur avait besoin d'une maîtresse de mérite et non d'une femme de valeur. La sienne lui parut mélancolique, rêveuse et susceptible D'ailleurs, elle était concentrée, stricte dans le cérémonial, et avait peu de biens.

Il n'y avait donc rien à ménager dans la famille et peu de chose à ménager dans la femme.

Une fois marié, il s'aperçut d'une chose dont il n'avait pas même le soupçon : c'est qu'il lui fallait adorer au lieu de se laisser tranquillement adorer. Beaucoup d'hommes sont aux pieds de leurs maîtresses, qui veulent voir leurs femmes agenouillées devant eux. Mailly se prit à s'ennuyer d'avoir chez lui une cour à faire comme à Versailles.

Il regretta les inégalités, les prodigalités, les mystères de la vie de garçon ; il usa vite tout ce que sa femme lui montra de son cœur ou de son esprit. Il froissa les feuillets, et crut avoir lu le livre.

Le livre lui était resté complètement fermé ; à peine en connaissait-il la préface.

Arrivé là, l'ennui le prit. Quand l'ennui prend un nouveau marié, il ne le lâche point facilement. L'ennui se cramponna au comte : il s'absenta peu à peu pour se désennuyer ; peu à peu encore ses absences devinrent plus longues. Enfin, un matin, il prit, comme nous l'avons dit, un grand parti.

Il monta dans une chaise de poste et partit pour aller chercher Olympe, qu'il aimait éperdument depuis qu'il ne l'avait plus.

On sait le reste.

Mais ce qu'on ne sait pas, et ce que nous allons dire, c'est la douleur silencieuse de la comtesse ; ce qu'on ne sait pas, c'est le profond mépris avec lequel elle envisagea la vie comme la lui faisait ce mariage ; ce qu'on ne sait pas, c'est, quand ce mépris lui fut venu, la parfaite indifférence qu'elle mit dans le culte de cette divinité à laquelle les moins dévotes sont peut-être celles qui sacrifient le plus, et que l'on appelle l'opinion publique.

Madame de Mailly était jeune, sans l'être trop; elle était plus séduisante que belle ; elle avait assez d'esprit pour ne pas s'ennuyer quand elle voudrait réellement se distraire; assez de forces pour vivre indépendante; assez d'ordre pour n'avoir jamais besoin, grâce à cette fortune si médiocre qu'elle pût paraître à une autre, de recourir à sa famille ou à son mari. Mailly était parti sans lui dire

adieu ; il était revenu sans lui donner avis de son retour ; il avait été un grand mois sans rentrer à l'hôtel.

Il y avait de quoi éveiller, sinon la jalousie, du moins la curiosité d'une jeune mariée.

Madame de Mailly voulut savoir ce que faisait son mari, et elle le sut.

Son mépris, son indifférence et son désir de liberté s'en augmentèrent.

C'est sur ces entrefaites qu'eut lieu cette fameuse visite de Bannière, qui eût tout appris à madame de Mailly si madame de Mailly n'avait pas tout su.

Or, le soir, le lendemain et le surlendemain de cette visite, madame de Mailly, qui avait déjà profondément réfléchi, réfléchit plus profondément encore.

Le résultat de ses réflexions fut la résolution bien positivement prise de sortir d'une situation que beaucoup de femmes d'esprit eussent acceptée, ambitionnée même.

Mais madame de Mailly avait mieux que de l'esprit, ou plutôt elle avait de l'esprit et autre chose encore.

Elle avait du cœur.

Or, avec du cœur, il était difficile d'accepter plus longtemps une pareille position.

Elle pensa qu'un jour ou l'autre monsieur de Mailly rentrerait à l'hôtel, et guetta sa rentrée.

Monsieur de Mailly rentra en effet : il venait voir un beau cheval qui, depuis trois jours, attendait sa visite dans les écuries.

Le comte entra et alla droit aux écuries : il en fit sortir le cheval, l'examina, le fit courir, en fut satisfait et l'acheta.

Puis, cette acquisition faite, il s'avança vers la porte de l'hôtel, dans l'intention bien visible d'en sortir.

Il n'avait pas même songé à demander des nouvelles de sa femme.

Il franchissait déjà le seuil de sa porte, lorsqu'il entendit des petits pas qui se pressaient derrière lui et qui semblaient lâchés à sa poursuite.

Il se retourna.

Ces petits pas, c'étaient ceux de la femme de chambre que nous avons vue si accorte avec le dragon.

Elle venait de la part de la comtesse prier monsieur de Mailly de ne pas quitter l'hôtel sans monter chez elle.

Quoiqu'une semblable invitation parût étrange au comte, il ne fit aucune difficulté de s'y rendre à l'instant même; c'était un homme qui savait vivre, et, comme monsieur de Grammont, à qui Hamilton tout essoufflé venait dire: « Monsieur le comte, je crois que vous avez oublié quelque chose à Londres. C'est vrai, monsieur, j'ai oublié d'épouser mademoiselle votre sœur, et j'y vais retourner exprès pour cela, » monsieur de Mailly répondit à la soubrette:

— Dites à madame la comtesse que j'allais lui demander la faveur qu'elle veut bien m'accorder.

Et il la suivit.

A peine avait-elle transmis cette réponse à sa maîtresse, que monsieur de Mailly, qui avait monté derrière elle, apparut sur le seuil.

— Bonjour, madame, dit-il en s'avançant vers la comtesse et en lui baisant la main de l'air le plus dégagé.

— Bonjour, monsieur, répondit la comtesse avec une gravité que le comte prit pour de la bouderie.

Puis se retournant, et s'apercevant que sur un signe de sa maîtresse la soubrette les avait laissés seuls.

— Vous m'avez mandé, madame? dit-il.

— Oui, monsieur; je vous ai prié de vouloir bien me faire la grâce de monter chez moi.

— Je me rends à vos ordres, madame!

— Oh! soyez tranquille, monsieur, je n'abuserai pas de vos momens.

— Bon! fit Mailly; elle a de l'argent à me demander.

Et comme c'était la chose qui lui coûtait le moins à donner, le comte prit son air gracieux.

La comtesse ne déridait pas.

— Monsieur, dit-elle après une légère pause et en fixant son regard résolu sur le comte, voilà un peu plus d'un mois que je ne vous ai vu.

— Bah! vous croyez, madame? fit Mailly, comme un homme étonné.

— J'en suis sûr, monsieur.

— Hé! madame, mille millions de pardons pour cette

absence ; mais, en vérité, vous ne pouvez vous imaginer à quel point toutes ces inspections de province occupent un officier.

— Je le sais et ne vous adresse aucun reproche. Dieu m'en garde!

Le comte s'inclina en homme satisfait.

— Seulement, continua madame de Mailly, vous êtes, comme je vous le disais, resté un peu plus d'un mois dehors.

— Et moi, j'ai eu l'honneur de vous répondre, fit Mailly, que les inspections...

— Occupent beaucoup les officiers ; oui, monsieur, j'ai parfaitement entendu ; mais raison de plus, vous comprenez, pour que je m'informe combien vous comptez demeurer encore de temps hors de l'hôtel.

Tout cela fut dit avec cette tranquillité de bon goût qui n'appartient qu'à un certain monde, et quoique Mailly appartînt certainement à ce monde-là, il fut légèrement embarrassé pour répondre à la question.

— Mais, dit-il, madame, cela dépend : si je repars, je crois bien que je pourrai demeurer quelque temps là-bas, à moins toutefois que je ne reste ici. Enfin pourquoi me demandez-vous cela, je vous prie ?

— Mais parce que je ne vous ai pas épousé pour demeurer seule ; et que je m'ennuie seule, répondit nettement la jeune comtesse.

— Ah ! madame, si c'est sur ce point que la discussion va s'engager, permettez-moi de vous dire, répliqua de Mailly, que je ne saurais à la fois vous divertir et faire le service du roi.

La discussion devenait grave, et le comte, comme on le voit, s'apprêtait à répondre par des mots durs à la dureté qui commençait à éclater dans les regards de la jeune femme.

— Il me semblait, monsieur, répondit la comtesse, qu'il n'était point porté dans notre contrat de mariage que vous m'alliez épouser pour faire le service du roi.

— Je vous ai épousée, madame, répondit de Mailly, pour tenir et grandir encore le poste que j'occupe à la cour ;

s'il y a profit, comme nous sommes de moitié, vous récolterez votre moitié des profits.

— Je ne sais s'il y aura pour moi profit dans l'avenir, monsieur, mais ce que je sais, c'est qu'il y a ennui dans le passé ; je ne sais s'il y a avancement pour vous dans le présent, mais, à coup sûr, il y a distraction.

— Distraction ! comment cela, et que voulez-vous dire, madame ? demanda le comte, surpris de ce ton calme et résolu qui prenait comme un de ces feux allemands peu nourris mais éternels.

— Vous étiez à la Comédie avant-hier, répliqua la comtesse ; vous vous amusiez, ou du moins vous paraissiez vous amuser fort.

— A la Comédie, madame, c'est possible ; à la Comédie, vous savez, on a de ces semblans-là.

— Je veux bien croire, monsieur, que vous faisiez là votre service, mais enfin vous n'étiez pas avec moi.

— En vérité, madame, on croirait que vous me faites l'honneur de me chercher querelle !

— Mais on ne se tromperait pas, monsieur le comte ! Je vous cherche querelle, en effet, dit la jeune femme du ton le plus placide et le mieux soutenu.

— Oh ! j'espère, comtesse, que vous ne nous donnerez pas à l'un et à l'autre ce ridicule d'être jalouse.

— Ce n'est pas un ridicule, comte, et voici ma logique: Vous m'avez épousée, je suis à vous ; vous devez donc, par réciprocité, être à moi. Je ne vous ai pas, et vous m'avez ; récapitulons : dommage pour moi, gain pour vous.

— Expliquez-vous, madame.

— C'est facile. Vous avez une maîtresse ! je n'ai pas d'amant ; vous vous divertissez, je m'ennuie. Total : plaisir pour monsieur le comte, abandon pour madame la comtesse.

— Moi, j'ai une maîtresse ! s'écria Mailly avec cette colère que les hommes prennent toujours quand ils ont tort; moi ! une maîtresse ! moi ! La preuve, voyons, madame, la preuve !

— Oh ! rien de plus facile à vous donner, monsieur. Un homme est venu avant-hier pleurer ici, et me demander sa maîtresse que vous lui avez prise.

— Un homme ! Et quel homme ?

— Que sais-je, moi ! Un soldat de votre régiment.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, comtesse, reprit Mailly en rougissant ; je n'ai pas l'habitude de prendre les vivandières.

— Ce n'est point une vivandière, monsieur, répondit tranquillement la comtesse, c'est une actrice.

— Quelque cabotine de province !

— Ce n'est point une cabotine de province, c'est au contraire une fille fort belle et fort distinguée, qui a débuté avant-hier à la Comédie-Française, et qui était annoncée sur l'affiche sous le nom de mademoiselle Olympe.

— En voilà bien d'une autre ! s'écria le comte ; les dragons de Mailly ont des demoiselles de la Comédie-Française pour maîtresses ! Folies ! inventions !

— Dame ! vous comprenez, monsieur le comte, que je ne me suis pas fatiguée à prendre des renseignemens ; le fait est constaté pour moi, et comme il n'a besoin d'être constaté que vis-à-vis de moi, cela me suffit.

— Constaté ! s'écria le comte. Il est constaté que j'ai une maîtresse ?

— Mais soyez donc naturel ! répondit madame de Mailly; avouez donc, monsieur ! Vous vous donnez un mal à nier, un mal véritablement inutile.

Mailly, blessé dans son amour-propre, se redressa.

— Et quand j'aurais une maîtresse, madame, quand j'aurais une actrice, serait-ce une raison pour qu'une femme d'esprit comme vous me fît une scène de jalousie?

— Et d'abord, monsieur, répliqua la comtesse avec la plus parfaite placidité, je ne vous fais pas de scène, moi ; je n'ai pas de jalousie, moi ; je vous perds... que voulez-vous? je me plains, et...

— Et...

— Et je m'arrange.

— Ah ! vous vous arrangez ? dit ironiquement Mailly. Voyons, de quelle façon vous arrangez-vous, si cela peut se dire ?

— Il faut avouer, dit la jeune femme comme se parlant à elle-même, que les hommes sont d'un égoïsme qui at-

teint la férocité. Voilà que vous me rudoyez, que vous me raillez. Et pourquoi? parce que j'ai vu juste.

— Ce n'est point parce que vous avez vu juste ou non, répondit Mailly.

— Et pourquoi est-ce donc, alors?

— C'est parce qu'il n'est pas de bonne compagnie d'aller épier les démarches de son mari.

— Je n'épie absolument rien, monsieur, et me flatte d'une chose, surtout depuis le commencement de notre conversation.

— Et de laquelle?

— C'est de savoir la bonne compagnie aussi bien que vous. Et puisque vous prétendez me donner une leçon, monsieur le comte, c'est moi qui vais vous prier d'en accepter une.

— Une leçon, à moi?

— Oui, monsieur, pourquoi pas?

— J'écoute la leçon, madame.

— Je suis jeune, j'ai mon mérite; vous ne le voyez pas, tant pis pour vous et pour moi, mais je vous laisserai être dupe tout seul: reprenez-moi très sérieusement et très complétement, ou rendez-moi ma liberté.

— Est-ce sérieux, ce que vous dites là? s'écria Mailly exaspéré par le sang-froid et le raisonnement inflexible de la comtesse.

— Vous n'en pouvez douter, monsieur, à la façon dont je vous parle.

— Comment! vous me proposez une rupture?

— Franche.

— A moi! à votre mari!

— Sans doute. Je ne la proposerais pas à mon mari, si mon mari était mon amant.

— Mais pardonnez, madame; vous êtes jeune et sans expérience, quoique votre caractère s'annonce avec une décision singulière; je ne puis donc, moi qui connais la vie, vous laisser faire un marché si désavantageux.

— Je ne vous comprends pas, monsieur. En quoi y aurait-il désavantage pour moi?

— L'homme libre, madame, jouit par cette liberté même de tous les biens de la vie.

— Mais la femme aussi, monsieur.

— Et c'est pour cela que vous désirez être libre?

— Parfaitement.

— Je vous admire.

— Acceptez-vous?

— Mais...

— Mais quoi?

— Vous avez donc préparé quelque chose?

— Pourquoi faire?

— Pour remplacer votre mari.

Vous ne me rendez pas de comptes, monsieur; permettez que j'en fasse autant.

— Cependant, madame...

— Au reste, monsieur, je ne vois pas pourquoi nous appesantirions la discussion là-dessus. Vous désirez que je m'explique?

— Cela me fera plaisir, je l'avoue.

— Eh bien! vous saurez, monsieur, que jusqu'à présent je n'ai absolument rien pour vous remplacer. Si j'avais quelque chose, vous comprenez, je ne demanderais que la séparation, ou plutôt je ne demanderais rien du tout, tandis que je demande avec la même ardeur ou la séparation ou la réunion.

Mailly se prit à réfléchir.

La comtesse fixa sur lui son regard interrogateur.

— En vérité, voilà bien les hommes! dit-elle; reculant toujours devant le certain, ils accusent les femmes de caprices, et sont plus capricieux que les femmes, que les nuages, que l'eau!

— Écoutez donc, madame, c'est grave.

— Qu'est-ce qui est grave?

— Ce que vous me proposez là.

— En quoi, je vous le demande? Ne sommes-nous point déjà parfaitement séparés? Ne voilà-t-il pas un mois et quelques jours même, si je comptais bien, que je ne vous ai vu? Mettons qu'il n'y ait qu'un mois. C'est un mois sur douze de mariage. Voyons, que perdez-vous à être séparé tout à fait? Rien. Eh bien! moi, j'y gagnerai beaucoup. Faites cela pour moi, monsieur, et ce sera un bon procédé dont je vous tiendrai compte.

— Je serais curieux de savoir, madame, ce que vous gagnerez à cette séparation ; dites-le-moi, je vous prie, pour être aimable.

— J'y gagnerai, monsieur, de ne pas toujours attendre, comme je le fais depuis un an, le jour, la nuit. J'y gagnerai de ne point me fatiguer à faire des toilettes pour un mari qui ne les voit même pas. J'y gagnerai d'être estimée par vous comme tout objet dont la possession est contestée. Je reprendrai enfin mon prix, prix que le seigneur et maître ne connaît pas, aveuglé qu'il est par l'abus de la propriété.

— Et que d'autres connaissent, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, pas encore.

— Mais connaîtront, au moins?

— Oh! cela, c'est possible.

— Madame!

— Mais je vous demande un peu, reprit fièrement la comtesse, quand cela serait, de quel droit, je vous prie, me le reprocheriez-vous?

— Madame, je ne dis point cela et ne vous reproche rien, Dieu m'en garde! je vous répète seulement que votre fermeté, après un an de mariage, me pénètre d'admiration; je ne vous connaissais pas, en effet, et maintenant que je vous connais...

— Eh bien?

— Eh bien! j'avoue que vous me faites peur.

— Très bien! dit la comtesse; j'aime mieux cela que de vous faire pitié; raison de plus, si je vous fais peur, pour que vous acceptiez, alors.

— Veuillez formuler votre proposition, comtesse, dit monsieur de Mailly, poussé à bout par cette persistance désobligeante.

— La voici, monsieur.

— J'écoute, dit le comte, décidé à effrayer à son tour madame de Mailly par un semblant de résolution.

— C'est bien simple, monsieur : nous nous séparerons amicalement, sans bruit, sans rupture apparente; vous aurez toute liberté d'agir comme il vous plaira, et je jouirai des mêmes prérogatives. Est-ce clair, cela?

— Parfaitement, madame, mais où cela mène-t-il?

— Cela mène, vous, à n'entendre plus ce que vous entendez aujourd'hui, car je ne vous le dirai plus jamais si vous consentez à ce que je vous demande. C'est déjà quelque chose, il me semble. Ne vous semble-t-il pas à vous?

— Et quel est le notaire qui dressera le contrat? fit ironiquement le comte.

— Il est tout dressé, monsieur, et nous n'avons pas besoin de notaire pour cela, répliqua tranquillement la comtesse en tirant de son corsage un papier plié. J'ai moi-même préparé, rédigé, minuté, comme on dit, le petit acte de notre bonheur mutuel.

—Sous quelle garantie? demanda ironiquement le comte de Mailly.

— Mais sous la garantie de votre parole de gentilhomme, monsieur, et sous ma garantie de fille de qualité.

— Lisez, notaire, dit gaiement le comte.

Madame de Mailly lut :

« Entre les soussignés :

« Louis-Alexandre, comte de Mailly, et Louise-Julie de Nesle, comtesse de Mailly,

« A été convenu ce qui suit : »

— Et vous avez rédigé cela toute seule, madame, fit le comte.

— Toute seule, monsieur.

— C'est merveilleux!

— Je continue, dit la comtesse.

Et elle continua :

« A été convenu ce qui suit :

« Le comte prend, avec l'agrément de la comtesse, sa pleine et entière liberté, confisquée par le mariage.

« La comtesse reprend également, avec l'agrément de son mari, sa liberté pleine et entière.

« En vertu de quoi, tous deux s'engagent sur l'honneur à n'apporter ni trouble ni gêne d'aucune sorte dans l'exécution du présent contrat, placé de part et d'autre sous la sauvegarde de leur parole.

« Fait double à Paris, hôtel de Nesle, ce... »

— Vous avez laissé la date en blanc, madame? demanda le comte.

— Dame! vous comprenez, monsieur, ignorant quand j'aurais le plaisir de vous voir.

— Et il n'est pas besoin d'antidater le contrat, comtesse?

— De votre part peut-être, monsieur, mais non de la mienne.

— Alors nous signerons...

— A la date d'aujourd'hui, si vous voulez.

— Soit.

— Vous signerez donc?

— Madame, dit le comte, je réfléchis qu'avec un caractère comme le vôtre, vous me rendriez en effet très-malheureux. Je ne suis pas homme à lutter dans mon ménage; vous me vaincriez. J'aime mieux capituler avec les honneurs de la guerre.

— J'ai donc bien fait les choses, comte?

— Parfaitement, madame, et si je signe...

— Si vous signez...

— Ce sera par égoïsme.

— Comme dans l'amour : égoïsme à deux, fit tranquillement la comtesse de Mailly.

Le trait s'enfonça dans l'amour-propre du comte et lui fit une profonde blessure.

Il saisit la plume que la comtesse lui tendait, et appuya au bas de l'acte une signature énergique.

— A votre tour, madame, dit-il.

La comtesse lui montra qu'elle avait signé d'avance.

Il rougit.

L'acte était fait en double.

La comtesse lui tendit l'un des actes et garda l'autre. Puis elle lui offrit la main.

Un moment le comte fut pris de la tentation de refuser cette main et de faire une sortie violente.

Mais, cette fois encore, l'orgueil lui vint en aide : il s'arrêta, prit la main de la comtesse, et y déposa un baiser des plus gracieux.

— Eh bien! madame, dit-il, vous voilà satisfaite, je l'espère, du moins.

— Autant que vous le serez demain, monsieur le comte.

— N'abusez pas, je vous prie.

— Comte, pas de conditions en dehors du marché conclu : liberté pleine et entière.

— Liberté pleine et entière, soit.

Le comte s'inclina, reçut la révérence de sa femme, et partit sans se retourner.

La comtesse serra précieusement la feuille qui lui donnait sa liberté.

Puis elle sonna sa femme de chambre et se fit habiller.

Elle soupait ce soir-là à Rambouillet, chez monsieur le comte de Toulouse, qui donnait comédie au roi.

LVIII

RAMBOUILLET.

Rambouillet, demeure magnifique et embellie par tous les secours de l'art et de la richesse, appartenait à monsieur le comte de Toulouse, un des fils légitimés du feu roi Louis XIV et de madame de Montespan.

Nulle cour n'était plus galante et plus brillante à la fois.

La comtesse de Toulouse y tenait le sceptre avec cette majesté gracieuse dont la tradition commençait déjà à s'évanouir après dix ans de ce dernier règne de l'urbanité, de l'esprit et de la vraie dignité française.

Le jeune roi Louis XV venait là respirer le bon air et la liberté, car on l'y traitait en enfant gâté. Là encore, il respirait les nobles parfums de la royauté, qui, à Rambouillet, s'étaient perpétués comme les restes de vins généreux dont parle Horace, et dont l'amphore, même vide, conserve encore l'enivrante odeur.

La comtesse de Toulouse avait été aimée de Louis XV. Belle et coquette sans mystère, car elle aimait son mari, elle avait inspiré de l'amour au roi. Elle y avait réussi. C'est là que le jeune prince avait étudié et appris la politesse, qu'il sut garder extérieurement, du moins à sa cour, jusqu'aux derniers momens d'une vie usée par les orgies vulgaires, mais qui, gangrénée au fond, resta toujours élégante à sa surface.

La bonne éducation, l'élégance de formes et de manières que donnent les femmes, est un second lait dont l'influence s'exerce éternellement sur l'esprit et sur les mœurs. Les maladies qui traversent une constitution ainsi fortifiée peuvent sans doute altérer le tempérament, mais elles ne le détruisent jamais.

Louis XV, bien que jeune et toujours soumis à l'influence du cardinal de Fleury, comprit que ses amours avec la comtesse de Toulouse ne seraient qu'un scandale et ja mais un plaisir. Il renonça donc bien vite à cette poétique maîtresse. Il garda pour la gracieuse et charmante femme le respect et l'estime, avec un sentiment plus doux que celui de l'amitié, et qui n'était plus de l'amour.

Il est vrai que l'amour, malgré son bandeau, s'était envolé lentement et la tête tournée en arrière, et qu'au premier signe il était tout prêt à revenir.

Nous avons dit que le roi Louis XV venait souvent dans ce beau château de Rambouillet. Il y chassait, faisait des promenades et se divertissait avec les dames.

La société qu'il y trouvait ne sentait plus la régence.

Retirés chez eux avec moins de rage que madame la duchesse du Maine à Sceaux, le grand amiral de France et madame la comtesse de Toulouse ne s'occupaient que du roi, sacrifiant les anciennes chimères de la légitimation à la réalité toujours si vivace du grand principe de l'hérédité légitime.

Aussi, la politique était-elle à jamais bannie de tous les entretiens. A Rambouillet, on causait littérature, on y sacrifiait aux arts, comme on disait à cette époque. On aimait et on célébrait la beauté, l'esprit, l'intelligence et les exploits guerriers. C'était la cour du vrai fils de Louis XIV. On pouvait placer au fronton du château la devise du grand roi : *Nec pluribus impar*. Il ne manquait, et c'était heureux, que les jésuites, et l'ambition qui noircit le cœur.

Aussi le jeune roi sentait-il, en entrant à Rambouillet, que toute préoccupation nuisible avait été éloignée à son égard, que les fleurs prenaient là pour lui un parfum plus doux, qu'il était là dans sa véritable famille, et qu'à côté de l'affection de la parenté se glissait le respect qu'a tou-

jours, quoi qu'elle fasse ou dise, l'illégitimité pour le prince incontestable.

Louis XV apportait donc à Rambouillet toute la folie de son jeune âge, toute l'ardeur de son sang, tout son cœur, si toutefois le roi Louis XV avait un cœur.

Ce jour-là, Sa Majesté, invitée à l'avance, était attendue à Rambouillet. Le comte de Toulouse avait convié la meilleure compagnie pour faire cortége aux fleurs de lis.

On devait essayer de divertir le roi, qui, depuis plusieurs jours, paraissait atteint d'une mélancolie incompréhensible, et que les esprits quinteux et mal obligeans de la cour s'évertuaient à déclarer impossible à divertir.

Les uns rejetaient cette tristesse sur la maladie récente du roi, d'autres cherchaient à cette mélancolie profonde des causes inconnues. Les grands courtisans connaissaient seuls les motifs réels de cet ennui, sans connaître les moyens de le faire cesser.

La route de Rambouillet fut couverte toute la journée de carrosses armoriés, bien fermés à cause du froid qui commençait à se faire vif; de cavaliers portant les ordres ou les entremets rares et hors de saison achetés à Paris, le pays des primeurs; ou de musiciens en chariots de louage, qui, gaîment, en artistes, faisaient le voyage, espérant se dédommager, avec l'hospitalité royale du château de Rambouillet, des maigres repas et des ennuis de la route.

Le programme portait que le roi, pendant cette journée, chasserait dans la forêt, qu'il viendrait à six heures souper chez le comte de Toulouse, qu'il y aurait ensuite spectacle, court spectacle, afin que les dames pussent jouer ou causer avant de regagner leurs appartemens.

Comme on le voit, le programme remplissait toutes les conditions de plaisir et de convenance.

Le roi vint, en effet, à onze heures du matin. Il avait voulu régler lui-même l'heure du départ. Les princes, deux ambassadeurs et ses intimes assistaient au débotté.

Louis XV, au dire de Sergens, chassa toute la journée avec distraction. Il déjeuna à peine à sa halte, et avait laissé prendre le cerf sans vouloir assister à l'hallali.

A cinq heures précises, le roi rentra au château de Rambouillet.

Les bruits de la journée s'étaient déjà répandus parmi les courtisans. On savait les distractions de Louis, et ces préoccupations royales avaient jeté une sorte de tristesse jusque dans les appartemens de la comtesse de Toulouse.

Chacun composa donc son visage sur le visage du jeune maître. Les courtisans et les familiers d'Alexandre le Grand portaient tous la tête penchée sur l'épaule à l'exemple du conquérant.

Quand le roi traversa la galerie pour se rendre au salon, on remarqua qu'il arrêtait ses yeux si clairs et si beaux sur les hommes plutôt que sur les femmes.

Il paraissait chercher quelqu'un qui n'était pas là.

En dînant, il soupira plusieurs fois.

La comtesse de Toulouse était placée à table auprès du roi. Elle avait avec lui des priviléges de sœur aînée.

Cette tristesse du roi, cette mélancolie constante que n'avaient pu vaincre ni le voyage, ni la chasse, ni les plaisirs qu'on avait cherché à réunir pour divertir le monarque, cette peine intérieure inquiéta la comtesse.

Usant de son privilége de femme, de parente et de femme aimée, madame de Toulouse se pencha vers son royal convive.

— Sire, lui dit-elle.

Louis XV sembla sortir d'une longue rêverie à la parole de madame de Toulouse. Il la regarda.

— Sire, dit-elle, Votre Majesté s'ennuie à Rambouillet?

— Madame, je m'ennuie un peu partout, excepté ici, je vous l'assure.

— Sa Majesté a mal chassé?

— Je ne sais même pas si j'ai chassé, dit le roi.

Ce mot fut entendu, il provoqua chez les assistans une vive terreur. Le roi, pour être si pâle, pour manger si peu, pour avoir des distractions semblables, le roi était donc toujours malade.

A quoi attribuer sa maladie, maintenant que le régent était mort? Du temps que le régent vivait, on avait la calomnie, et c'était toujours une consolation.

On ne questionne pas le roi; madame de Toulouse était sur les épines.

Elle attendait que le roi parlât le premier.

Le roi ne parla point.

Après le repas, le roi passa dans la salle de spectacle, où ces messieurs lui exécutèrent un petit opéra.

Comme il prenait place dans son fauteuil, monsieur de Richelieu parut.

A l'instant même le front du roi s'éclaircit, son regard se fixa, il fit au duc un petit signe presque amical, et ce signe l'appelait près de lui.

On juge avec quelle rapidité le signe fut obéi par le noble courtisan, qui, il faut l'avouer, s'attendait bien un peu à ce signe.

L'opéra commença.

Rien n'était plus magique que cette salle ainsi garnie.

Dans le charmant costume de cette époque, cent femmes, d'une beauté, d'une jeunesse et d'un rang illustres; cent hommes chamarrés d'ordres et de broderies; la guerre, la politique, la finance, à partir du ministère jusqu'à la surintendance; cardinaux, archevêques et évêques: voilà ce qu'on admirait dans la salle.

Richelieu s'extasia; le roi se mit à écouter la musique.

— Voyons, se dit le duc, parmi les cent femmes que je tiens sous ma main, voyons celle que le roi regardera.

Et il regarda alternativement le roi et les femmes.

Tout à coup le roi se pencha vers Pecquigny.

— Duc, lui dit-il, quand on joue de certains rôles, peut-on en jouer certains autres?

— Oui, certes, sire, répliqua le capitaine des gardes, sans savoir où voulait en venir le roi; certains autres, et d'autres encore.

Il était indispensable de toujours répondre au roi quand il questionnait, dût-on lui répondre une énormité ou un mensonge. Louis XV, dès sa jeunesse, avait pris l'habitude de faire des questions sans jamais attendre de réponse.

Peu importait donc quelle était cette réponse, pourvu que l'on répondît.

Cette fois, contre son habitude, il attendit.

Pecquigny fut tout étonné, et craignit d'avoir dit une bêtise.

— Ah! fit le roi, et alors, quand on parle, on peut aussi chanter?

— Oui, sire, répondit Pecquigny.

Cette fois la réponse était commandée par l'intonation de la demande.

Monsieur de Richelieu écoutait demandes et réponses.

— Pourquoi diantre a-t-il demandé cela à Pecquigny? se dit Richelieu intrigué.

On se rappelle qu'arrivé le soir même du début d'Olympe à la Comédie-Française, il n'avait pu assister à ce début, et, par conséquent, connaître les conséquences de ce début auquel le roi faisait allusion ; et, après les deux questions qu'il venait d'adresser à Pecquigny, de son côté Pecquigny ne savait pas non plus ce que voulait dire le roi.

— Attendons encore qu'il se découvre, pensa le capitaine des gardes.

Un morceau, puis deux se passèrent.

— Qui chante dans cet opéra? demanda Louis XV.

On lui cita les noms des chanteurs.

— Quoi! dit-il, c'est tout? pas d'autres acteurs, pas d'autres actrices?

Un éclair traversa le cerveau du capitaine des gardes.

— Ah! ah! dit-il, bon! je comprends.

— Votre Majesté eût désiré autre chose? dit Richelieu.

Le roi garda le silence.

Pecquigny le rompit.

— Gageons, dit-il, que Votre Majesté attend d'autres visages sur cette scène?

— Moi? et à quel propos me dites-vous cela, duc? fit Louis XV.

— Parce que Votre Majesté ne paraît pas prendre un grand plaisir à l'opéra.

— Je déteste la musique, répondit le roi.

Puis, après un moment de silence.

— Cette fille de l'autre jour chante-t-elle? demanda le roi en rougissant.

Il était visible que le roi avait fait un effort pour en arriver là.

— Quelle fille? demanda aussitôt Richelieu, saisissant l'interrogation au vol.

— Mademoiselle Olympe, répliqua Pecquigny, une comédienne. Non, sire.

— Qu'est-ce que cette Olympe? dirent les yeux du duc à Pecquigny.

— Une merveille, mon cher, répondit le capitaine des gardes.

— Une fille que j'ai vue jouer l'autre soir dans *Britannicus*. Bonne comédienne, ajouta le roi.

— Ah! il a distingué quelqu'un! pensa Richelieu; il est bon d'être prévenu.

— Décidément, il est amoureux, se dit Pecquigny; il a bien fait de se livrer, on bâtira là-dessus.

Le roi ne prit plus le moindre intérêt au spectacle; il causa jusqu'à la fin avec madame de Toulouse, et l'opéra se termina sans qu'il eût applaudi.

— Il s'ennuie bien, réfléchit Richelieu. Quel dommage de n'avoir pas là, sous la main, le remède qu'il demande!

Et tirant ses tablettes, il écrivit à tout hasard et sans que personne se doutât de ce qu'il faisait.

« Mademoiselle Olympe, de la Comédie-Française. »

Puis, parcourant lentement le cercle éblouissant de belles femmes sur lesquelles, malgré le luxe de leurs toilettes et de leurs charmes, le roi n'avait pas un moment arrêté ses regards.

— Est-ce étrange! dit-il : à son âge, j'eusse aimé toutes ces femmes-là.

Comme il en était là, quelque chose de lumineux, de violemment attractif, appela son œil vers la gauche du roi. Il aperçut au bout de la rangée des dames une tête pâle malgré le rouge de cour, des cheveux éblouissans, de grands yeux noirs dilatés par une attention fiévreuse.

Cette figure avait les yeux toujours invariablement, fanatiquement attachés de son côté. Richelieu était beau, recherché, désiré même; il avait bien des fois, soit à découvert, soit derrière l'éventail, surpris de ces déclarations muettes mais expressives qui l'appelaient à l'amour.

Richelieu ne douta donc point que ces regards ne fussent pour lui.

Alors il examina la femme avec plus d'attention.

Ce visage, d'une étrange beauté, grâce à son expression,

frappa Richelieu, et lui donna à l'instant même le désir de mieux connaître la femme dont il avait eu la fortune d'attirer ainsi les yeux.

Seulement cette femme était inconnue pour lui : absent de la cour depuis trois ans bientôt, le chasseur avait perdu beaucoup de traces.

Il se rapprocha donc de Pecquigny, et, tandis que le roi essayait de persuader à madame de Toulouse, désespérée, qu'il se divertissait fort;

— Duc ? dit-il.

— Hein ? fit Pecquigny sortant en sursaut de sa rêverie.

Richelieu le regarda avec étonnement : il n'était pas dans les habitudes de Pecquigny de rêver.

— Duc, reprit-il, quelle est donc cette femme brune ?

— Où cela ? nous avons beaucoup de brunes ici ; le roi n'aime pas les brunes.

Pecquigny répondait à sa pensée et non à Richelieu.

Richelieu sourit.

— Il ne s'agit pas du roi, dit-il ; je te demande quelle est cette femme brune là-bas à gauche, tout au bout de la galerie, l'avant-dernière près du théâtre, avec une robe gris clair et argent, des diamans à peine, de l'éclat beaucoup ?

— Ah ! fit le capitaine des gardes, ce n'est rien.

— Comment ! ce n'est rien ?

— Non, c'est la femme de de Mailly.

— Bah ! une de Nesle ?

— Oui, mon cher, il y en a quatre comme celle-là. En connais-tu le placement ?

— Remarques-tu comme elle me regarde ?

— Toi ?

— Vois plutôt.

— Tiens, c'est vrai ! Et Pecquigny se pencha en avant. Tu es fou ?

— J'ai toujours aimé les femmes dont tout le monde veut et qui veulent tout le monde.

— Tu les aimes toutes, alors ?

— C'est un peu vrai.

— Prends garde, le roi t'écoute.

En effet, tout en donnant une oreille à la comtesse de Toulouse, le jeune roi ouvrait l'autre à la conversation des deux gentilshommes, et notre respect pour la vérité nous force de dire que l'oreille la plus ouverte n'était pas celle consacrée à écouter madame de Toulouse.

La conversation était légère. Aussi, comme nous l'avons dit, le roi, fort novice en amour, était-il tout à cette conversation.

Les ducs s'interrompirent.

— Eh bien ! que dites-vous, monsieur de Richelieu ? demanda le roi.

— Moi, sire ?

— Oui, à propos des femmes dont tout le monde veut ou qui veulent tout le monde ?

— Sa Majesté a l'ouïe fine.

— Ce n'est pas répondre, duc.

— Sire, Pecquigny, qui est un pendard, me disait du mal des femmes.

— Et vous ?

— Et moi, ma foi ! je le laissais dire.

Le spectacle était fini ; le roi se leva et offrit le bras à la comtesse de Toulouse.

Il eût mieux aimé rester assis et continuer la conversation.

Il passa dans la salle de danse et dansa un menuet avec madame de Toulouse.

Richelieu profita de ce mouvement pour se rapprocher de madame de Mailly et voir ce que deviendraient les yeux si obstinément fixés sur lui.

Sa surprise fut grande quand, ayant changé de place, il vit que les yeux de la comtesse suivaient toujours la même direction.

Seulement, au lieu de se fixer sur lui, ils se fixèrent sur le roi.

C'était le roi que regardait ainsi la jeune femme.

Richelieu, qui vit dans cette découverte une foule d'observations curieuses, se garda bien de l'interrompre. Il aimait presque autant que madame de Mailly regardât le roi que si elle l'eût lui-même regardé.

Il alla se mettre derrière un grand fauteuil, et ne cessa à son tour de regarder la belle attentive.

Alors il la vit boire à longs traits cet amoureux poison qui va des yeux au cœur. Il la vit tourner la tête autant de fois que Louis XV la tourna lui-même, froncer ses sourcils noirs autant de fois que sourit madame de Toulouse à ce que lui disait le roi.

Non-seulement madame de Mailly était amoureuse, mais elle était jalouse.

Seule, perdue dans la foule, nullement observée parce qu'elle tenait plutôt à voir qu'à être vue, elle ne soupçonnait pas qu'à dix pas d'elle un œil scrutateur lisait chacune de ses pensées au fond de son âme.

Et elle pensait avec chaque muscle de son visage, la pauvre femme! comme elle éprouvait avec chaque fibre de son cœur.

Et maintenant, quelles pouvaient être les pensées de la comtesse ? Est-ce difficile de le dire et de le prouver ?

Non. Puisque monsieur de Richelieu lisait sur ce visage, nous y lirons bien aussi, nous. Libre, respirant avec délices, ne se sentant plus rivée à aucune chaîne terrestre, elle savourait le bonheur d'emplir tout son être de sucs nouveaux, elle absorbait avidement les impressions avec un esprit que rien jusqu'alors n'avait pu assouvir.

Pour la première fois depuis son enfance, elle vivait à sa fantaisie. Emancipée par le mari, elle avait le bonheur suprême, inconnu à tous les gens pusillanimes ou aux gens grossiers, de se refuser un bonheur dans le moment même où elle se l'accordait. Elle avait plongé son regard dans l'assemblée pour y choisir à l'aise un idéal qu'elle pût aimer, puisque son âme débordait d'amour et que nul au monde ne lui en témoignait même un semblant.

Ainsi, se disait-elle en imagination, tous les hommes qui sont ici sont à moi. Insolens princes! indomptables Alcibiades qui ne jetterez pas même un œil dédaigneux sur la pauvre délaissée! vous êtes à moi, et je puis vous aimer si je le veux. Je puis vous façonner dans mon âme à l'image de mes désirs. Je puis vous poursuivre seulement de mes vœux et de mes espérances. Jamais possession

n'aura moins coûté à mon orgueil, et ne m'aura plus rapporté de plaisirs solides.

Que dis-je, les seigneurs renommés ? que dis-je, les princes ? Je puis aimer le roi, si cela me plaît. Le roi est le plus beau, le plus fier, le plus adorable des seigneurs de la cour ; eh bien ! rien ne m'empêche de le prendre à partie avec mon imagination, de le détailler, de me l'approprier.

Rien ne m'empêche de lui dire comme je me le dis à moi-même : que ses yeux ont l'éclat du diamant, la langueur de l'amour, la naïveté du désir ; que ses traits sont nobles, que sa taille est charmante ; qu'il ne peut faire un pas, un geste, un signe, sans qu'autour de lui s'exhale la volupté.

Qui donc peut m'empêcher d'aimer le roi ?

J'en ai le droit, signé, dans mon tiroir.

J'ai acheté ce droit plus cher qu'il ne me rapportera.

Richelieu, malgré son habitude de lire dans le visage des femmes, Richelieu n'eût pas deviné cette pensée ; il n'eût pas deviné surtout, malgré sa science qu'il croyait complète, il n'eût pas deviné combien la comtesse de Mailly, bercée par les plus satisfaisantes illusions, comptait mal, surtout en ce moment, et combien surtout elle avait placé sa rupture avec monsieur de Mailly à gros intérêts.

LIX

FAUT-IL ?

Après le menuet que Louis XV dansa, le sourire sur les lèvres, c'est vrai, mais visiblement sans penser le moins du monde ni à la danse ni à la danseuse, il revint à Pecquigny.

Pecquigny se promenait, assez perplexe, aussi perplexe que Richelieu depuis sa découverte.

Pecquigny, voyant venir à lui le roi, s'arrêta.

— Pecquigny ! fit le roi.

— Sire ! répondit le capitaine des gardes.

Tous deux demeurèrent en face l'un de l'autre : le roi regardant Pecquigny, Pecquigny regardant le roi.

Il y eut un instant de silence.

Le roi eût désiré évidemment que Pecquigny devinât ce qu'il avait à lui dire ; mais il ne devinait pas.

Force fut au roi de se décider.

— Pecquigny, demanda-t-il enfin, comment s'appelait donc cette fille qui a joué Junie ?

— Double brute que je suis, murmura Pecquigny se parlant à lui-même.

Puis tout haut, et avec son plus charmant sourire :

— Olympe, sire.

— Ah ! c'est vrai ! ce diable de nom, je ne puis m'y faire.

— Décidément, pensa Pecquigny, le roi est amoureux à lier.

Et il attendit une autre question.

Mais Louis XV ne questionna plus.

Pecquigny, voyant que le roi ne lui parlait pas, reprit avec lui-même la conversation où il l'avait laissée, seulement il y mit plus de respect et employa la forme dubitative.

— Pecquigny, mon ami, dit-il, si tu n'es pas un sot, avant trois jours tu auras rendu un grand service à ton maître.

Et voyant que le roi, ne voulant plus ou n'osant plus rien lui dire, s'éloignait de lui soucieux, il recommença sa promenade.

— Oui, dit-il en continuant son monologue, mais Olympe, c'est l'adoration de Mailly ; si je marche contre cette forteresse, il y a le canon de Mailly. Comment faire ? envoyer un hérault à Mailly pour lui déclarer la guerre ? Quel meilleur hérault choisirais-je que moi-même ! Puisque le roi est amoureux, véritablement amoureux, il n'y a pas à en douter, décidons Mailly à ce sacrifice. Allons.

Il leva la tête et rencontra le regard de Richelieu qui guettait aussi.

— Bon ! le duc se doute de quelque chose, pensa-t-il ; il est rusé comme un démon ; il allait me gagner de vitesse.

Il s'approcha à son tour du jeune roi.

Louis attendit avec intérêt. Sans doute croyait-il que Pecquigny allait lui parler d'Olympe.

Le roi se trompait.

— Sire, dit Pecquigny, les ordres de Votre Majesté pour cette nuit ?

— Les ordres! Quels ordres?

— Mais pour la garde, sire.

— Renvoyez mes chevau-légers, et ne conservez que les Suisses.

C'était l'habitude du roi à Rambouillet. Pecquigny le savait bien.

— Ah! les Suisses, dit-il. Votre Majesté garde les Suisses?

— Pourquoi cette demande ?

— Sire, c'est que je suis un peu souffrant.

— Vous?

— Oui, sire.

— En effet, vous êtes rouge.

Pecquigny s'inclina.

— Un instant, duc; ce ne serait pas la petite vérole que vous auriez?

Et le roi, qui tremblait devant la petite vérole, commença à tout hasard par reculer d'un pas.

— Non, sire, répondit Pecquigny, je l'ai eue.

Le roi se rapprocha.

— Et vous dites donc?

— Je dis, sire, que si Votre Majesté n'eût pas gardé la maison, j'eusse supplié Votre Majesté de me donner congé et de se contenter du lieutenant des Suisses pour cette nuit.

— Très-bien, duc, dit le roi en souriant : allez.

— Que de bontés, sire; merci. Le roi me trouvera, j'en suis sûr, meilleur serviteur demain que ce soir.

— Oh! je m'en rapporte à vous pour cela, dit le roi. Allez, mon cher duc, allez.

Pecquigny s'inclina.

— Soignez-vous, duc, lui cria le roi; je désire que vous ne tombiez pas malade.

— Oh! le roi est trop bon, dit Pecquigny radieux.

Et il courut à ses gens, se jeta dans son carrosse, et ordonna de toucher à Paris.

Le roi le suivit des yeux jusqu'à la porte comme on suit un espoir.

Puis, lorsque Pecquigny eut disparu, il reprit sa promenade dans le salon.

Il faisait un assez grand froid au dehors : ce froid imprimait sur les vitres mille millions de dessins d'argent ouvrés par la gelée qui les perlait en lignes lumineuses.

Madame de Toulouse, en bonne hôtesse, ne perdait pas de vue le roi ; elle vit l'embarras et l'ennui du jeune prince.

Elle vint à lui.

— Sire, dit-elle, j'ai une idée.

— Ah ! vraiment, comtesse, s'écria le roi ; ce doit être une bonne idée alors, puisqu'elle vient de vous.

— Je la crois telle. Écoutez, sire.

— J'écoute de toutes mes oreilles.

— Prenez ma main d'abord.

— Oh ! cela, volontiers.

— Et tâchons qu'on ne puisse nous entendre.

— Oh ! comtesse, comme votre idée commence bien !

— C'est un mystère.

— Un mystère avec vous, comtesse ; oh ! tant qu'il vous plaira. Voyons, qu'allez-vous me dire ?

— Une chose que je vous ai déjà dite, sire.

— Vous ne sauriez trop vous répéter, comtesse, surtout pour moi qui ne saurais trop vous entendre.

— Sire, vous vous ennuyez.

— Hélas ! comtesse, dit le roi en regardant la comtesse comme Chérubin devait, soixante ans plus tard, regarder la femme d'Almaviva, à qui la faute ?

Regard de reproche, regard presque douloureux, regard qui, parti des yeux de Louis XIV, eût fait damner La Vallière.

Madame de Toulouse se contenta de sourire ; elle connaissait de longue main ces regards-là.

— Divertir ses hôtes, dit-elle gaîment, c'est un devoir ; divertir son roi, c'est un honneur.

— Eh bien ! dit Louis XV, je me livre à vous, comtesse ; par grâce, divertissez-moi.

— Pour cela, il faut que vous fassiez...

— Quoi ?

— Ce que je vous dirai.

— Aveuglément.

— Eh bien ! allez vous coucher, sire.

Le roi la regarda.

— Que voyez-vous de si divertissant là-dedans, comtesse? demanda Louis XV.

— Eh bien ! alors, feignez d'aller vous coucher.

— Bon, après?

— Après, tout le monde partira ou vous imitera.

— Eh bien !

— Eh bien ! ensuite, nous irons chez vous un certain nombre bien choisi, et nous tâcherons de nous y divertir.

— Oh ! fit le roi, c'est cela ; nous éteindrons les lumières.

— Pourquoi cela? demanda madame de Toulouse.

— Mais, répondit naïvement le roi, pour que personne ne sache que nous sommes là tout éveillés.

— Ah ! si c'est pour cela, dit la comtesse, voilà qui est convenu.

Le roi, tout joyeux, lui serra la main.

— Un moment, dit-elle ; nous n'avons pas tout fini.

— Que nous reste-t-il donc à faire? dit le roi.

— Mais la liste des heureux qui ne dormiront pas.

— Oh ! comtesse, comment faire une liste ici, devant tout le monde?

— Oui, on nous devinerait. Le roi a raison.

— Comment donc faire?

— Oh ! une autre idée...

— Dites.

— Nous allons nous promener au milieu des groupes, Votre Majesté me tiendra la main.

— Toujours, comtesse, toujours!

— J'arrêterai Votre Majesté devant tous ceux que je croirai divertissans, et si Votre Majesté consent à ce que ceux-là restent, elle me dira seulement : Oui.

— Bon, très-bien ; commençons.

— Commençons.

— Mais, comtesse, vous n'aurez jamais assez de mémoire !

— Pas de mémoire, moi, sire ! répondit malignement

madame de Toulouse. On voit bien que Votre Majesté en manque elle-même pour me dire cela.

Le roi lui pressa tendrement la main.

— Et puis, ajouta-t-elle pour détourner aussitôt la conversation, je serais bien malheureuse, vous en conviendrez, sire, si je n'avais pas assez de mémoire pour retenir sept à huit noms.

— Pas davantage ? s'écria le roi.

— Eh ! sire, si vous invitez plus de monde, prenez-garde, nous ne nous amuserons plus.

— Vous avez toujours raison, comtesse.

Et, comme un enfant impatient, il entraîna madame de Toulouse dans les groupes.

La première personne qu'ils rencontrèrent fut mademoiselle de Charolais.

La princesse riait du meilleur de son cœur, car c'était une grande rieuse que la princesse. Le rire faisait bondir ses belles épaules blanches, et découvrait ses dents, plus blanches encore du contraste de ses lèvres voluptueuses, rouges et humides comme le corail sortant de la mer.

Madame de Toulouse regarda le roi en souriant.

— Si cette personne-là n'est pas divertissante, dit-elle, elle est au moins fort divertie.

— Oui, fit le roi.

— Inscrite, répliqua la comtesse.

Ils passèrent et rencontrèrent monsieur de Toulouse, qui ne se doutait pas le moins du monde du danger qu'il courait.

La comtesse arrêta le roi bien en face de son mari avec un sourire plein d'expression.

Mais le roi ne soufla pas le mot.

La comtesse insista.

— Bon, fit le roi ; il ne fallait pas me dire de choisir, comtesse, puisque c'est vous qui choisissez.

— Sire, si je choisis en cette circonstance, ne vous en prenez qu'à vous.

— Et pourquoi cela ?

— C'est bien votre faute.

— Comment ?

— Oui ; vous avez prononcé tout à l'heure une parole qui

est la cause du bonheur qu'aura monsieur de Toulouse.

— Oh! quelle parole ai-je donc dite, comtesse? et comme j'en fais amende honorable!

— Vous avez dit qu'on éteindrait les lumières.

— Certainement que j'ai dit cela.

— Dans l'obscurité, je ne puis me passer de mon mari.

— Alors, comtesse, vous me reprochez de n'avoir pas ici la reine. J'en suis fâché, continua-t-il en secouant la tête, nous eussions fait une partie conjugale... chose amusante.

C'était la première fois que le roi plaisantait sur cette matière.

Madame de Toulouse le regarda avec étonnement et secoua la tête à son tour.

— Non, voyez-vous, comtesse, continua le roi, nous avons mal organisé cela. Les gens que je choisirai ne vous agréeront pas; ceux que vous choisirez ne seront pas assez de mon goût. Mieux vaut...

— Parlez, sire.

— Mieux vaut que le hasard décide.

— Nous ne pouvons cependant faire tirer cette faveur au sort, sire; trop de gens se révolteraient contre la destinée, trop peu seraient satisfaits.

— Vous avez eu une idée, comtesse; à mon tour d'en avoir une.

— Oh! je ne doute pas que l'idée du roi ne vaille mieux que la mienne.

— Bonne ou mauvaise, je vais vous la donner. Vous me présenterez les hommes et les femmes que nous choisirons à nous deux; je leur adresserai une question, et selon leur réponse ils seront refusés ou admis.

— Très bien! sire.

— Alors, convenons de nos faits.

— Je m'approcherai de chaque personne en la regardant et en lui disant : FAUT-IL?

— Ce n'est pas compromettant.

— Vous verrez, comtesse, combien de gens répondront *non*... vous verrez.

— Et que faudra-t-il répondre pour être admis?

— *Oui.*

— Et l'on sera admis en répondant *oui?*

— On sera admis.

— Prenez garde, sire, vous vous exposez beaucoup.

— Pourquoi, comtesse?

— Pourquoi? parce que personne n'osera répondre *non* à Votre Majesté.

— Vous croyez cela?

— J'en suis sûre.

— Eh bien! vous allez voir; j'ai un moyen.

— Ah! sire, expliquez-moi votre moyen, je vous prie.

— Ceux à qui je veux faire dire *non*, je leur adresserai la question d'un air rébarbatif.

— Bon.

— Ceux à qui je voudrai faire dire *oui*, au contraire, je leur dirai *faut-il* avec un petit air engageant qui les englucra. Enfin, les indifférens...

— Sire, je commence par vous dire que ce sera pour Votre Majesté comme s'il n'y en avait pas ici.

— Pourquoi cela.

— Parce que je n'arrêterai pas Votre Majesté devant les indifférens.

Louis XV sourit.

— Avant tout, dit la comtesse, deux parts sans le sort, une pour moi.

— Accordé de grand cœur.

— Et l'autre...

— Et l'autre?

— Pour monsieur de Toulouse.

— Signé Louis, comtesse.

— Mais cette pauvre mademoiselle de Charolais qui avait déjà gagné, elle!

— Le sort, comtesse, le sort.

— Voyons.

Et le roi et la comtesse se dirigèrent vers mademoiselle de Charolais.

LX

LES COURANS MAGNÉTIQUES.

La princesse causait avec sa mère et monsieur le duc de Bourbon, et en causant continuait de rire.

Le roi s'arrêta devant elle.

C'était la seconde fois depuis dix minutes.

Elle regarda Louis XV d'un air interrogateur.

— *Faut-il ?* lui demanda le roi avec un air étrangement mystérieux.

— *Non*, répondit sans hésiter la contrariante princesse, qui crut voir dans cette question une menace du roi.

Le roi se mit à rire cruellement : la comtesse elle-même ne put se retenir.

— Eh ! que m'arrive-t-il donc ? demanda la princesse surprise ; est-ce une gageure ?

— Silence ! lui dit le roi, en posant un doigt sur ses lèvres.

Et il passa, la laissant tout intriguée.

— Ai-je gagné au moins ? cria mademoiselle de Charolais en courant après Louis XV qui était déjà loin.

— C'est selon, répondit le roi.

La princesse s'arrêta ; on s'était retourné de son côté ; elle se mit à raconter son aventure à toute l'assemblée. En un moment, chacun fut au courant, et chacun crut, à voir les signaux du roi, que mademoiselle de Charolais avait gagné un pari.

Alors, comme mademoiselle de Charolais était sœur du ministre, qu'elle était puissante, qu'elle était belle, chacun, prenant exemple sur elle, crut faire merveille en répondant *Non* au *Faut-il ?* du roi.

Le roi éclatait de rire. et tout le monde riait. Il entraînait la comtesse dans sa course et dans son hilarité. Cette fureur des *Non* gagnant de proche en proche, il ne se présenta plus que des négations pour répondre à Sa Majesté.

Le roi vint à Richelieu.

Celui-ci, courtisan des plus retors, comprenant qu'il y avait là-dessous quelque chose, s'enfuit par plaisanterie devant le roi et la comtesse, et s'alla cacher derrière le fauteuil sur lequel était assise madame de Mailly.

Louis XV, lancé dans sa course, le poursuivit; mais force lui fut de s'arrêter devant madame de Mailly, qui, à l'approche du roi, s'était levée toute troublée.

La main de madame de Toulouse arrêta Louis XV en face de la comtesse.

Le premier mouvement du roi fut une sorte de surprise ou plutôt de saisissement.

Il venait, sans le savoir, de se jeter en plein courant de l'électricité qui toute la soirée avait convergé vers lui, émanant de ces yeux noirs, la principale beauté de madame de Mailly.

Il voulait dire FAUT-IL? avec rudesse, car la sensation qu'il éprouvait en face de madame de Mailly n'était pas agréable.

Il y a souffrance dans tout ce qui est trop vif, fût-ce le plaisir.

Mais fasciné, mais dompté par cette flamme jaillissant du visage de la comtesse, il adoucit involontairement son geste et sa voix. Son regard, d'ardent devint timide; sa voix prit une expression tendre, presque suppliante.

— *Faut-il?* demanda le roi du ton qu'il eût demandé : M'aimez-vous?

La comtesse de Mailly, frappée à son tour par le flot de brûlante sympathie qui venait de jaillir de toute la personne du roi, pâlit, appuya une main sur son cœur et répondit :

— Oui.

Et il lui sembla avoir répondu :

— Aimez-moi.

Tout cela dura moins que l'éclair.

Après madame de Mailly, le seul duc de Richelieu restait sans avoir été interrogé par le roi.

Abrité, mais non caché derrière le fauteuil, il se leva au choc du court et brûlant dialogue.

Il avait tout compris à l'expression si tendre de ces

deux voix, à cette double pantomime aux touchantes significations.

— *Oui*, dit-il au roi avant même que Louis XV ne l'interrogeât. Oui, sire, oui, oui, oui !

Le courtisan avait compris que, pour faire sa cour, il ne fallait pas dire autrement qu'avait dit madame de Mailly.

— Ainsi, dit le roi, en ramenant madame de Toulouse à sa place, vous voyez, comtesse, que sur cent personnes, par un effet du hasard le plus contrariant, nous sommes réduits à cinq, dont trois n'ont pas même eu à choisir. Que pouvons-nous faire à cinq personnes, je vous le demande ? Rien.

— A cinq, dit madame de Toulouse, nous pouvons jouer aux quatre coins ou au colin-maillard.

— Encore, dit le roi, serait-on sûr, à ce dernier jeu, de ne jamais se tromper. On se connaîtrait trop.

— Alors vous renoncez, sire ?

— Ma foi...

Le roi allait dire oui, quand soudain, se retournant comme s'il eût été tiré en arrière par une chaîne invisible, il aperçut fixé sur lui le regard patient, tenace, infatigable, de madame de Mailly.

— Ma foi ! non, je ne renonce pas ; l'imprévu est ce qu'il y a de plus amusant au monde.

— Soit; seulement, il faudra recommander à monsieur de Richelieu et à madame de Mailly d'être bien divertissans ; autrement Votre Majesté risque fort de s'ennuyer dans ses appartemens encore plus qu'à l'Opéra.

— M'ennuyer ! m'ennuyer ! répéta-t-il. Eh bien ! je ne crois pas, moi, que je m'ennuierai.

Et il regardait toujours du côté où l'attirait le regard fascinateur.

Puis, après un instant :

— Prévenez monsieur de Toulouse, comtesse; prévenez aussi cette dame. Moi...

— Vous, sire...

— Moi, je vais dire un mot à monsieur de Richelieu.

Richelieu ne quittait pas plus le roi du regard que ne le quittait madame de Mailly; il accourut au premier geste du roi.

— J'ai gagné, n'est-ce pas, sire? dit-il.

— Ma foi! oui, répondit le roi.

— Puis-je, ajouta Richelieu s'inclinant, demander au roi à quel jeu?

— Duc, nous nous divertissons tantôt sans témoins.

— Où cela, sire?

— Chez moi. Grattez à ma porte quand tout le monde sera couché.

Richelieu faillit rougir de joie.

Quant à madame de Mailly, elle pâlit et faillit s'évanouir quand la comtesse de Toulouse lui annonça cette bonne nouvelle.

— Je crois, dit Richelieu en prenant congé comme les autres, mais sans être, comme les autres, dupe de cette prétendue retraite, je crois que la nuit dans laquelle nous entrons va fort avancer la solution de mon problème.

Et, au lieu de gagner son carrosse, il se tapit dans un petit cabinet où la comtesse de Toulouse avait déjà caché madame de Mailly.

Richelieu n'avait de sa vie adressé la parole à mademoiselle de Nesle, et il n'avait distingué cette femme que pendant la soirée dont nous venons d'esquisser les principales aventures.

— Si j'étais vraiment Richelieu, se dit le duc, cette femme demanderait pour moi au roi dès demain.

Puis s'interrompant :

— Sot que je suis! dit-il, c'est déjà trop tard me mettre sur les rangs, et je n'ai plus qu'une ressource!

Alors, tout aussitôt et sans préambule, s'approchant de madame de Mailly :

— Madame, lui dit-il, jamais plus peut-être je n'aurai l'occasion de vous dire ce que vous allez avoir la douleur d'entendre.

— Et quoi donc, monsieur le duc? demanda la comtesse avec une certaine inquiétude.

— Madame, voilà deux heures que je vous regarde.

— Eh bien! monsieur?

— Eh bien! voilà une heure que je...

Richelieu allait dire : que je vous aime. Un éclair illumina son esprit. Se reprenant tout à coup :

— Voilà une heure, dit-il, que je m'aperçois que vous êtes amoureuse.

— Moi ! s'écria la comtesse.

— Eperdument, madame.

— Et de qui donc, mon Dieu ! s'écria la comtesse, essayant de cacher son trouble sous un éclat de rire.

— Oh ! madame, c'est un bonheur que je veux vous laisser quand vous le lui direz à lui-même.

Madame de Mailly, moitié atterée, moitié furieuse, allait demander au duc une explication, quand soudain la comtesse de Toulouse, rentrant avec son mari, vint annoncer que le roi demandait à voir ses compagnons.

Force fut donc à madame de Mailly de rester avec son trouble.

Tout s'était éteint dans le château. Les carrosses emmenaient à Paris ceux des convives qui n'avaient pas de logement marqué au palais. Les privilégiés habitaient déjà leurs chambres. On n'entendait sous les portiques et dans l'air glacial des cours que le bruit des derniers valets fermant les portes, et les Suisses marchant d'un pas cadencé sous les vestibules et sous les perrons.

Madame de Toulouse montra le chemin à ses hôtes; un escalier dérobé conduisit les quatre complices de Sa Majesté dans les vestibules de son appartement.

Un silence profond commençait à régner dans le château. Au fond des cours seulement, enfermés dans les chenils, hurlaient quelques chiens ou quelques lices, répondant aux hurlemens des chiens perdus dans la forêt après les traces. Avec ces hurlemens, le souffle vigoureux des chevaux enrhumés par la gelée, le bruit des fusils tombant sur les dalles, un vent froid qui coupait les branches des arbres en les entrechoquant.

Voilà tout ce que l'on entendait.

En ce moment craquèrent sur les tapis les petits pieds de la comtesse de Toulouse et de madame de Mailly, que le roi, tout joyeux de l'escapade, vint recevoir à la porte de son salon.

Monsieur le comte de Toulouse et monsieur le duc de Richelieu suivaient les deux femmes.

Le roi leur montra en riant qu'il avait fait venir deux

violons, et commandé une collation qui attendait dans des plats de vermeil recouverts d'un magnifique linge damassé à fleurs de Hollande.

Le roi fit aussitôt entrer les quatre élus, et ordonna que toutes les portes fussent fermées, ordre que l'on exécuta à l'instant même.

— Et maintenant que nous sommes ici pour nous divertir, dit le roi, divertissons-nous.

LXI

LE COLIN-MAILLARD.

Des cinq personnes ainsi rassemblées par le caprice du hasard, une seule comprenait tout le prix de la comtesse.

Monsieur le duc de Richelieu se trouvait dans l'intimité du roi, près d'assister à une scène de laquelle son esprit, tendu vers un but secret, saurait véritablement tirer toutes les utiles conséquences.

Le comte et la comtesse de Toulouse souffraient impatiemment le caprice du roi, qui les associait pour une partie de plaisir clandestine à une personne ignorée, d'une noblesse ordinaire, inconnue, sans relief à la cour.

Madame de Mailly, tout effarée, toute stupéfaite, en proie au double tourment de sa pensée et des révélations que cette pensée venait de lui faire; madame de Mailly, encore froissée de sa rupture avec son mari, se voyait changée d'air et de sol, comme une plante expatriée qui se trouve entre la vie et la mort.

Le roi ne savait rien, sinon qu'il allait fuir l'étiquette du coucher, folâtrer pendant quelques heures, et contrarier une foule de gens qui apprendraient le lendemain cette bizarre aventure.

Richelieu remarqua bien que, à l'arrivée des dames, il prit galamment la main de madame la comtesse de Toulouse et ne fit presque aucune attention à la désolée madame de Mailly.

A côté de Sa Majesté se tenait droit et ferme un homme vigoureux, d'une physionomie ouverte et fine dans sa

vulgarité. Il était vêtu de velours vert, et il tenait le milieu, comme recherche et comme modestie tout à la fois, entre les gens très élevés et les serviteurs les plus humbles de la cour.

C'était le valet de chambre particulier du roi de France, c'était Bachelier, ainsi que le nommait Louis XV; c'était monsieur de Bachelier, ainsi qu'on l'appelait à la cour; Bachelier, personnage influent au parlement, mais peu soucieux et peu inquiet de la politique extérieure; Bachelier, l'heureux mortel qui tenait le roi sous sa dépendance depuis le lever jusqu'au coucher inclusivement, et qui jouissait du privilége si envié par tous, et qu'il n'eût voulu céder ni n'aurait pas cédé, privilége de dormir dans la chambre royale.

Tandis que le comte de Toulouse causait avec le roi, tandis que les deux femmes s'entretenaient ensemble, Richelieu, toujours habile, Richelieu s'entretint avec ce ministre tout-puissant, ce ministre de l'alcôve, qui, jamais, ne fit d'avances à personne, et autour duquel tout le monde gravitait, devant lequel tout le monde s'inclinait.

— Nous voilà donc en partie de plaisir? dit le duc avec un gracieux sourire au valet, qui saluait l'héritier du grand cardinal avec un de ces sourires aussi complaisans que superbes.

— Il paraît, monsieur le duc, que nous passerons la nuit. Tant pis pour le roi! car, sans aucun doute, Sa Majesté sera malade demain.

— En vérité! Sa Majesté n'a donc pas une santé robuste, monsieur Bachelier?

— Bien au contraire, monsieur le duc; mais le roi aura été surexcité cette nuit; Sa Majesté dormira mal et avec des souvenirs, et notre journée de demain s'en ressentira.

Monsieur Bachelier disait : notre journée, car monsieur Bachelier prenait, avec raison, la journée de Sa Majesté pour la sienne.

Richelieu sourit. Richelieu connaissait monsieur Bachelier.

— Vous croyez donc, mon cher Bachelier, que Sa Majesté gardera ses souvenirs?

— Assurément.

— Madame la comtesse de Toulouse occupe donc toujours le roi ?

— Oh ! non, c'est fini, reprit Bachelier.

— Ce serait donc madame de Mailly ? continua Richelieu avec vivacité.

— Pas encore, monsieur le duc ; mais il est bien difficile que cela ne se fasse pas.

— Et pourquoi, sans vous commander ?

— Regardez donc, examinez donc bien cette femme-là... Mais pardon, monsieur le duc, je ne vous touche en rien, je l'espère ?

— En rien, mon cher Bachelier : monsieur de Mailly n'est nullement de mes parens ni de mes amis, vous pouvez donc parler librement. Je vous y invite même, il y va de nos intérêts communs.

Monsieur Bachelier fut singulièrement flatté de la phrase du duc, qui s'unissait ainsi au premier valet de chambre de Sa Majesté.

—Regardez donc quelle femme, monsieur le duc ! voyez les mains et les épaules ! voyez le col, les cheveux, les yeux, comme tout cela est beau ! Et la belle race dans cette cambrure de taille ! et les charmantes dents !

— Elle est un peu maigre, dit Richelieu.

— Trop de passion, monsieur le duc, trop de passion, et vous pouvez m'en croire. Je ne connais presque pas cette femme-là, monseigneur, ajouta Bachelier du ton qu'il eût pris pour dire : je ne connais pas cette cavale. Tout ce soir je l'ai regardée. Du feu, monsieur, du feu grégeois !

— Mais le roi ne regarde pas les femmes.

— Il les voit en dedans, répliqua Bachelier.

— Il est timide.

— Oui, jamais Sa Majesté ne dira un seul mot d'amour à aucune.

— Alors, qui donc commencera ou plutôt le fera commencer ? Le respect les empêchera toutes de dire ce mot les premières.

— Voilà des yeux qui, si le cœur en avait envie, ne seraient pas longs à s'exprimer, dit Bachelier en souriant ;

ces yeux-là parleraient bien, et certes se feraient encore mieux comprendre.

Et Bachelier soupira.

— Bachelier, dit Richelieu, quand pourrais-je vous dire quatre mots en particulier ?

Le valet de chambre regarda le duc.

Ni l'un ni l'autre en ce moment ne cherchait à déguiser sa pensée.

Ils se comprirent.

— Quand vous voudrez, monseigneur.

— Quand êtes-vous libre ?

— Le roi retourne demain à Paris dans le jour.

— En carrosse ?

— Oui, monsieur le duc.

— Et vous ?

— Moi, à cheval avec la Maison.

— Je serai à cheval aussi. Restons à l'écart pendant que la Maison courra, nous causerons.

— Monsieur le duc, à vos ordres.

— Bachelier ! cria le roi.

Le roi lui ordonnait d'ouvrir une table de jeu.

Mais, au bout de quelque temps, le jeu parut un divertissement insipide à ces personnages, qui le pratiquaient tous les jours trop publiquement.

On se mit à souper cette fois avec plus de gaîté.

C'était une plaisanterie que savouraient les convives de prendre garde au bruit, de veiller à ce que les bouteilles ne fissent point explosion, et de chercher à perdre le murmure de leurs voix dans les plaintes du vent qui gémissait au fond du parc.

Quand le repas fut terminé, le duc de Richelieu, qui avait pris l'empire du festin en sa qualité d'homme expérimenté, proposa les jeux bruyans.

On était fatigué de silence.

On commença donc une partie de colin-maillard, jeu favorable aux surprises et aux folies.

Dans la vaste chambre occupée par le roi, l'aveugle fut lancé au milieu des rieurs. Monsieur le comte de Toulouse étrenna la mauvaise chance.

Le sort avait décidé, monsieur le grand amiral n'avait pas été heureux.

Le roi s'animait; il frôlait en passant et en repassant, de ses mains tièdes, ces jupes au tour voluptueux. Il s'enivrait des petits cris des femmes, ces petits cris si gracieux qui peignent plus l'émotion que la crainte. Il s'amusait surtout des petits avertissemens que le rusé Bachelier donnait à chaque minute :

— Sire, on entendra du château.

Enfin monsieur le comte de Toulouse prit et devina le roi, qui se laissa prendre.

C'était un curieux spectacle.

Monsieur de Richelieu, sentant parfaitement le ridicule qu'il y aurait à lui de se laisser prendre et deviner par le roi, l'évitait avec la plus scrupuleuse attention.

Il était combattu par la crainte de laisser trop longtemps souffrir son prince.

Les dames intéressées au jeu couraient, s'entre-croisaient, s'abritant derrière les fauteuils et les tables.

Louis XV, l'oreille au guet, les bras étendus, peu attentif au traditionnel *casse-cou!* courait sur les traces parfumées, suivant le bruit soyeux des robes, et le son des mules de satin sur les tapis.

Un cri joyeux l'avertissait, un autre le détournait; un bruit de meuble heurté le poussait dans une direction, un battement de mains l'entraînait vers un autre côté.

Sa Majesté s'acheminait surtout après les femmes, dont il entendait les pas précipités, la respiration haute, les articulations délicates qui craquaient à chaque pas.

La comtesse de Toulouse, petite, ronde, et cependant légère, sautillait de rempart en rempart; sa poitrine, fraîche et blanche, haletait sous les nœuds de velours de son corsage.

Madame de Mailly, plus grande, fine de formes, svelte et élancée comme Diane, allongeait de beaux bras en faisant étinceler de joie et de désirs ses yeux tour à tour noyés de langueur et chargés de flammes.

Le roi courait après madame de Toulouse; la comtesse de Mailly, qui s'aperçut que la princesse allait être at-

teinte, crut qu'elle aurait le temps de traverser le salon derrière le roi.

Mais, au milieu de sa course, elle fut entendue par Louis XV ; elle fut trahie par le frôlement de sa robe lamée d'argent. Le roi se précipita vers elle en pivotant sur ses hauts talons, et n'eut qu'à étendre les bras pour y enfermer comme dans un piége la belle comtesse toute palpitante.

Les mains de Louis s'arrêtèrent sur ses épaules, d'un contour moins riche que celles de madame de Toulouse : les doigts sensuels du jeune homme frôlèrent le satin de la robe, qui, contrairement à l'usage de la cour, montait jusqu'au col, au lieu de s'arrêter au milieu de la poitrine.

La comtesse avait cette pudeur ou cette coquetterie : pudeur, disaient ses partisans; coquetterie, disaient ses ennemis.

Le roi, rencontrant l'étoffe là où chez madame de Toulouse il eût rencontré la pure beauté naturelle, s'écria :

— Ce n'est pas madame la comtesse de Toulouse !

Ce cri lui échappa.

Ce cri constatait à la fois la supériorité physique de l'épouse du grand amiral, et la différence que l'esprit du roi avait reconnue avec l'autre.

Certes, Louis XV, au lieu de s'écrier : Ce n'est point madame la comtesse de Toulouse ! eût pu s'écrier : C'est madame la comtesse de Mailly !

Mais s'expliquer d'une manière aussi formelle, c'était dire qu'il reconnaissait madame de Mailly à la pudeur ou à la coquetterie de cette robe aussi montante.

Pour cette pauvre femme, ce cri du roi eut tant de signification qu'il lui arracha un grand soupir, presque un cri, presque des larmes, et qu'elle répliqua comme emportée par un mouvement instinctif :

— Hélas ! non, sire, ce n'est point madame la comtesse de Toulouse !

Louis XV aimait l'esprit, il le comprenait, il en avait lui-même.

Il sentit toute l'importance du coup qu'il avait porté : ses mains, appuyées aux épaules, glissèrent de la robe

montante aux mains de madame la comtesse de Mailly, qu'il trouva humides, froides et tremblantes.

Ce fut un éclair d'intelligence entre ces deux natures.

Richelieu l'observa.

— Voilà un affront, se dit le duc à lui-même, dont madame de Mailly saura, si elle le veut, tirer un bien grand avantage.

Et il ne s'y trompait pas.

Madame de Mailly tira le bandeau des yeux du roi, et l'appuya tout chaud, tout imprégné de vapeurs juvéniles, sur son front glacé. Tout le sang de madame de Mailly avait reflué vers son cœur.

Le jeu recommença.

Le roi, qui voulait réparer son tort, se jetait en désespéré au-devant de la comtesse, afin de se faire prendre.

Elle le saisit dans ses deux bras, le serra si fort qu'elle en pâlit et qu'elle faillit s'évanouir de plaisir.

— Oh ! murmura-t-elle, c'est bien le roi !

Puis elle ajouta tout bas:

— Qui serait-ce donc, si ce n'était pas lui ?

Richelieu et Bachelier échangèrent un rapide coup d'œil.

Le roi était rouge et haletant.

Une flamme avait brillé dans ses yeux.

— Assez ! dit-il tout palpitant.

— Oh ! oui, assez ! balbutia madame de Mailly mourante.

LXII

DUC ET VALET DE CHAMBRE.

C'est le propre des fortes émotions d'amener nécessairement le repos après elles. La surexcitation, comme disait Bachelier, est la sœur aînée de la prostration.

La disposition rêveuse de nos deux personnages mis en rapport par la sympathie, coupa court au médianoche.

Aucun autre jeu ne fut proposé.

Après quelques essais de conversation, dans lesquels Richelieu fut préoccupé, le roi somnolent, le comte et la

comtesse de Toulouse tièdes, Louise de Noailles nerveuse, le roi fit un signe à Bachelier, qui parut aux portes du cabinet le bougeoir à la main.

Il vint apporter ce bougeoir à monsieur le comte de Toulouse, qui le reçut, en s'inclinant, de la main du roi, et ce prompt retour aux choses sérieuses, c'est-à-dire à l'étiquette de cour, acheva de ramener l'assistance au respect, ennemi de toute rêverie.

Le roi demeura seul bien avant l'heure qu'il s'était marquée lui-même pour la cessation des plaisirs de la nuit.

Richelieu n'avait garde, le lendemain, d'oublier son rendez-vous avec Bachelier.

Aussi, tandis que le roi gagnait Paris en carrosse avec son capitaine des Suisses et la comtesse de Toulouse; tandis que madame de Mailly, partie en même temps, n'avait pu surprendre un seul regard significatif du roi, pas même un mot d'adieu banal, et qu'elle s'ensevelissait seule dans le grand carrosse qui la ramenait à Paris, Richelieu trouvait le seigneur Bachelier à cheval sur un bon genêt, environ deux cents pas derrière le cortége.

Il y avait encore mémoire, en ce temps, des voyages que le feu roi faisait à Fontainebleau avec sa maison entière, alors que trente carrosses, formant une file d'une demi-lieue, serpentaient dans les plaines, sous les bouquets de bois, rehaussée par une bordure de mousquetaires ou de chevau-légers, souriant, tambourinant et chuchotant de manière à faire fuir tous les geais et toutes les pies du canton.

Alors, quand le magnifique spectacle des chevaux piaffant, des armes étincelant, des équipages retentissant, venait frapper l'écho de quelques villages, apparaissaient sur le seuil des portes, au pauvre petit carreau de vitre d'une chaumière, les paysans effarés, qui admiraient et riaient tout à la fois de voir tant de splendides seigneurs.

Puis, si quelque valet de chiens, si quelque piqueur, si quelque garçon des écuries, resté en arrière, avait soif ou faim; s'il s'était arrêté pour rajuster une sangle ou trouer une courroie, tout le village, rassuré de n'en voir qu'un seul à la fois, fondait sur le retardataire comme les fourmis sur la proie abandonnée.

Alors force questions, que suivaient les offres de laitage, de piquette ou de pain bis.

— Comment va le roi ?

— Quel est le roi ?

— Quelle est la dame qui accompagnait le roi ?

— Quel est le cordon bleu qui galopait aux portières de Sa Majesté ?

Le valet, tout fier de son importance, daignait s'entretenir avec les paysans, leur racontait les aventures du jour, disait : nous ! et s'enfuyait au galop de son lourd cheval, laissant émerveillés ses auditeurs, qui le perdaient de vue dans la poussière.

Dans sa jeunesse, alors qu'il fut adoré de ses sujets, Louis XV souleva bien d'autres sympathies : c'était de l'idolâtrie, non de la curiosité.

Partout où passait le roi, il ne voyait que bras étendus, femmes agenouillées; il ne voyait que des hommes priant les yeux trempés de larmes.

Ceux-ci rêvaient d'embrasser la botte du roi ; celles-là eussent donné leur vie pour lui baiser la main; beaucoup, comme les idolâtres de Jagrenat, eussent sollicité la jouissance de se faire écraser sous ses roues dorées.

Restés en arrière, Richelieu et Bachelier commencèrent l'entretien en gens qui savent le prix du temps et d'une nette intelligence.

— Eh bien ! dit Richelieu, avez-vous vu hier, avez-vous vu comme vous aviez raison ?

Bachelier réfléchit. Il ne voulait pas avoir eu trop raison avec un aussi grand seigneur que l'était, sinon de nom, du moins de position, monsieur de Richelieu.

— Raison en quoi, monsieur le duc? demanda-t-il avec humilité.

— Mais raison dans ce que vous aviez prévu.

— J'avais donc prévu quelque chose ?

— Ne vous rappelez-vous point ce que vous m'avez dit?

— A quel propos?

— A propos du roi et de madame de Mailly.

— Eh bien?

— Le roi a pris la taille de madame de Mailly.

— Et madame de Mailly a pris la taille du roi.

Bachelier se mit à rire.

Richelieu rit comme Bachelier.

Pour le moment, c'était le duc qui faisait la cour au valet de chambre.

— Qu'arrivera-t-il de tout cela, dites, mon cher Bachelier ?

— De tout cela ?

— Oui, de ce qui s'est passé hier, enfin.

— Rien, monsieur le duc.

— Comment, rien ?

— Non.

— Allons donc! vous dites le roi inflammable, vous prétendez que Louise de Mailly est du feu dont sont faites les femmes de Nesle, c'est à dire du feu grégeois, et vous prétendez que ces deux flammes rapprochées l'une de l'autre ne se réuniront pas pour flamber ensemble.

— C'est vrai, monsieur le duc, mais le roi flotte.

— Il flotte ?

— Oui.

— Entre qui ? sur quoi ?

—Le roi pense à la reine; il a des remords; depuis qu'il a quitté Versailles, il s'est rappelé Versailles. Depuis que la reine le quitte, il regrette la reine ; l'image de la reine le préoccupe. Sachez donc, monsieur le duc, que j'ai vu le roi tressaillir et frissonner quelquefois dès sept heures du soir, lorsqu'il songeait qu'à dix heures il allait passer dans l'appartement de la reine, et à ce moment-là, moi qui vous parle, j'ai dix fois, en portant l'épée du roi dans la ruelle du lit de sa femme, j'ai entendu distinctement battre le cœur de Sa Majesté sous la dentelle de son jabot.

— C'était de l'amour.

— Physique, si vous voulez, monsieur le duc, mais des plus violens. Ces sortes de passions ont une mémoire infinie. Je jurerais que la reine, toute froide qu'elle est pour son charmant époux, je jurerais, dis-je, que la reine, rude à ce beau jeune homme, prendra, quand elle le voudra, le pas sur toutes ces capricieuses images qui voltigent autour du roi.

Bachelier, comme on le voit, se lançait dans la poésie.

Richelieu ne fit pas attention à cet écart et continua :

— Le voudra-t-elle, Bachelier?
— Jamais.
— Vous en êtes sûr?
— Moralement et physiquement sûr, monsieur le duc.
Et Bachelier appuya sur les deux adverbes, en homme qui sait la valeur de chaque lettre de l'alphabet.
— Eh bien dit Richelieu, répétant les paroles de Bachelier, puisque vous êtes moralement et physiquement sûr de l'indifférence de la reine, partons de ce point, mon ami. Vous disiez que le roi flotte?
— Oui; il est amoureux d'un brouillard.
— Que vous nommez?
— Ah! monseigneur, ici mon embarras commence. L'autre soir le brouillard s'appelait Olympe: c'était une belle comédienne qu'il a vue jouer, une fille qui inspire à la fois l'amour du cœur et celui des sens.
— Bah! une comédienne! et je ne connais pas cela, moi?
— Ce n'est pas étonnant.
— Comment cela?
— Oui. Elle arrive de province, et vous de Vienne.
— C'est juste. Revenons à Olympe, mon cher monsieur Bachelier. Voyons, qu'est-ce qu'Olympe?
— Une fille qui a la cheville fine comme celle d'un chevreuil, la jambe ronde comme les femmes de Rubens, de grands yeux fermés et ouverts à la fois, ce qui les rend meurtriers et langoureux; des mains d'enfant, un bras de Cléopâtre, le col de l'Anne de Boleyn d'Holbein, et, à ce qu'il paraît, la poitrine de mademoiselle de Charolais.
— Ah çà! mais cette fille, mon cher Bachelier, c'est la déesse Vénus en personne. Et vous dites que le roi?
— Le roi en a rêvé, monseigneur. Elle est à je ne sais qui.
— Elle est au roi, pardieu! si le roi la veut.
— On dit que non.
— Elle est donc bien gardée?
— Mieux que cela, elle se garde.
— Bah! bah! Voyons, Bachelier, êtes-vous certain que le roi soit épris?
— Si j'en étais certain, monsieur le duc, j'aurais déjà

essayé de guérir les chagrins du roi, mais j'ai peur de faire buisson creux. Vous qui avez chassé avec le roi, monsieur le duc, continua Bachelier en riant, vous savez comme cela met le roi de mauvaise humeur.

— Très bien, Bachelier; continuez; vous êtes un grand philosophe, mon ami.

Bachelier s'inclina. Il était évident que Bachelier pensait de lui ce que disait Richelieu.

— J'ai dit, continua-t-il, que l'autre soir je croyais cette Olympe entièrement dans la tête, sinon dans le cœur du roi; aussi je ne l'ai pas perdu de vue pendant qu'il était éveillé, pour savoir s'il en parlerait; je l'ai écouté pendant son sommeil, pour savoir s'il en rêverait. Il n'a rien dit ni en dormant ni en veillant; au contraire, je l'ai vu demander à partir pour Rambouillet; il avait reçu une rebuffade de la reine. Chaque fois qu'il se met une idée en tête, il va l'expier auprès de Sa Majesté; il ne demande qu'à être un époux de la rue Saint-Martin. Pauvre roi! C'est la reine qui en fera un mari de Versailles.

— Vous avez beaucoup d'esprit, Bachelier, et je ne désespère plus du roi.

— Monsieur le duc est trop bon.

— Continuez.

— Eh bien! comme, ce matin, il a demandé trois fois si la reine n'avait rien envoyé, c'est que le roi a beaucoup pensé cette nuit à quelqu'un. Or, est-ce à Olympe? Est-ce à madame de Toulouse? Est-ce à Louise de Mailly?

Ce digne Bachelier supprimait le mademoiselle ou le madame avec une familiarité qui témoignait de sa puissance.

— Eh bien?

— Je me réponds à moi-même, ajouta-t-il en voyant la perplexité de Richelieu: ce n'est pas à Olympe, il ne l'a pas revue. Ce n'est pas à madame de Toulouse, il n'espère rien.

— C'est donc à madame de Mailly, Bachelier?

— Oui et non, monsieur le duc.

— Attendez, dit le duc, je vais vous faire part d'un détail qui vous fixera peut-être.

Et Richelieu lui raconta la remarque qu'il avait faite sur la scène du colin-maillard.

— Je crois, dit-il, que la communication amoureuse s'est un moment établie entre eux.

— Madame de Mailly, monseigneur, a des momens de faiblesse, comme toute bonne Française en face de son roi; mais au fond, elle a des principes et un mari...

— Un mari, mon cher Bachelier; un mari qui la néglige.

— Ah!

— Qui la délaisse, et elle est fière.

— Mais il faut, je crois vous l'avoir dit, qu'elle ne soit pas fière, si elle veut que le roi... Il faut même qu'elle soit...

— Voilà le difficile. Cependant, je vous l'avouerai, je n'ai pas trouvé que ce fussent là toutes les difficultés.

— Parlez, monseigneur.

— J'admets le roi amoureux, très amoureux même de Louise de Mailly, ou je l'admets amoureux d'Olympe.

Bachelier sourit.

— Voilà, dit Richelieu, en regardant avec complaisance Bachelier qui semblait se mirer dans les yeux du duc, voilà un sourire que je comprends. Il signifie, si je ne me trompe, que le roi sera seulement amoureux de qui vous voudrez.

— Monseigneur, je ne vous dis pas cela.

— Mais vous le faites, mon cher Bachelier, et cela vaut encore mieux.

— Monseigneur, il est de la plus impérieuse nécessité qu'il en soit ainsi; autrement, et vous le savez vous-même, les plus grands désordres en résulteraient.

— Vous faites donc aussi de la politique?

— Pour nous, oui, monseigneur; Lebel et moi avons fait alliance. Le roi est à nous, qui l'avons soigné, élevé, instruit. Il est à nous plus qu'à tout le monde.

— C'est ce que dit aussi monsieur de Fréjus.

— Monsieur de Fréjus a le roi habillé en roi. Nous, nous avons le roi dans sa chambre, dans son lit, dans son bain. Voilà pourquoi nous croyons l'avoir plus que toute personne au monde. Nous avons le jeune homme, nous.

— Et vous avez raison. Je dis donc, Bachelier, que le roi, qui est à vous, vous ne le partagerez qu'avec ceux que vous jugerez bons et dignes de ce partage.

— Oui, monseigneur.

— Voulez-vous d'Olympe?

— J'ai envie de vous parler franc, monseigneur.

— Parlez, d'autant plus que je vais être franc moi-même. S'il y a gain à partager le roi avec vous, je veux qu'il y ait gain pour vous à le partager avec moi.

— Ah! très bien!

— Je sais que vous avez tout, que votre ambition n'est pas démesurée, que les dignités vous en faites peu de cas, mais que vous aimez les bonnes terres et les bons écus.

— C'est naturel, monseigneur, je ne suis pas assez bon gentilhomme pour éviter qu'on ne se moque de moi, si je voulais devenir cordon bleu ou pair de France. Mais si j'ai de l'argent, des terres, ainsi que vous le dites, mon fils et ma fille achèteront avec cela tout ce que leur ambition leur conseillera de se donner un jour.

— Bachelier, je me résume. Vous connaissez une terre de Fronsac substituée, la petite?

— Celle qui vaut seize mille livres de rente, monseigneur, et qui est arrosée par deux rivières?

— Oui, Bachelier; l'aimez-vous?

— J'aurais pour elle une passion, n'était qu'elle est duché-pairie.

— Substituée, elle perd son privilége; elle demeure un bien à affermer, d'autant plus avantageux qu'il perd ses frais et bailliages de justice et de voiries pour devenir seigneurie de rapport.

— Je comprends.

— C'est l'apanage le plus convenable pour un bon serviteur du roi qui a obtenu des lettres de noblesse, et entrevoit à la troisième génération la possibilité de voir l'écusson, sinon ducal, au moins baronial, sur les grilles du château.

— Bien, monseigneur.

— Bachelier, si je mets près du roi une maîtresse de mon choix, vous achèterez Fronsac, et je vous donnerai quittance contre une poignée de main.

— Monseigneur, c'est faire les choses en grand seigneur que vous êtes.

— Vous acceptez ?

— Objection. Pour donner une maîtresse au roi, je ne veux pas que la maîtresse soit femme à faire de la politique.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends, et vous allez l'entendre comme moi, que, si nous mettons le roi en tutelle, la tutrice nous régentera.

— C'est une difficulté.

— Connaissez-vous bien madame de Mailly ; car, je le vois, c'est elle que vous voudriez donner à Sa Majesté.

— Elle ou une autre ; je n'y tiens pas précisément. Je dois, d'après ce que vous me dites, prendre de sérieuses informations.

— Comprenez bien, monsieur le duc ; le cardinal va vouloir conduire l'Etat ; le roi de Pologne va vouloir conduire la reine ; la reine voudra bien à son tour conduire le roi. Le roi n'aimerait pas trop, peut-être, être conduit par sa maîtresse. De ce conflit que résulterait-il ? Une guerre absolument inévitable, une guerre dont tous les traits pleuvront sur le roi, c'est-à-dire sur nous. Or, j'ai vieilli ; j'ai commencé à engraisser. Cet embonpoint me sied, dit-on, je ne veux point le perdre. C'est pourquoi je veux, à tout prix, la tranquillité dans la maison.

— Ah oui ! dit Richelieu ; mais c'est chose trop juste, mon cher Bachelier !

— Si la reine devient jalouse et que la maîtresse se pose en seconde reine, guerre, renvoi de la maîtresse, car la reine aura un Dauphin qui fera poids contre les bâtards. Si la maîtresse est la plus forte, humiliation de la reine, que l'on aime ici ; de là haine des Parisiens, pierres dans mes vitres et dans les glaces de vos carrosses, exils, Bastille, qui sait ? le domaine de Fronsac, monseigneur, ne produirait plus ses bons vins, ni pour vous ni pour moi. Parons à ces inconvéniens graves, donnons au roi une maîtresse dont nous soyons maîtres.

— Ah ! Bachelier ! Bachelier ! quel sage vous êtes ! En vérité, le roi Salomon ne serait pas digne d'être votre valet de chambre.

— L'intérêt, monseigneur, est un traité de philosophie qui tarife tous les sentimens et toise toutes les fautes. J'avais déjà jeté mon dévolu sur cette comédienne, qui eût amusé le roi, comme jadis amusait Monsieur la Raisin, cette belle fille sans conséquence.

— Oui ; mais prenez garde qu'une comédienne ne prendra pas d'empire sur le roi ; c'est impossible.

— A de certaines heures, si fait, monseigneur.

— Bachelier, ce n'est pas assez ; il faut que cela dure toujours. Autrement, et vous n'y avez pas réfléchi, le roi aura sa maîtresse d'aventure, sa maîtresse de curiosité, sa maîtresse de rencontre et sa maîtresse de représentation. Bachelier, il lui faudra alors autant de Bacheliers qu'il y aura de maîtresses.

— Ah ! monseigneur, c'est de la vraie diplomatie, cela. On voit bien que vous êtes ambassadeur, et que je ne suis que valet de chambre. Décidément, il faut que chacun reste à son poste, et je reste au mien.

— Une seule maîtresse, un seul Bachelier ; voilà mon avis.

— Mais une maîtresse bien sûre alors.

— Trouvons-la amoureuse du roi ; nous serons sûrs d'elle.

— Amoureuse du roi, monsieur le duc ! comme vous y allez ! Hélas ! on ne fait pas tous les jours des La Vallière !

— Bah ! il s'agit de la prendre brune au lieu de blonde ; voilà tout. Cela dure plus longtemps. Donc, vous n'avez rien contre madame de Mailly ?

— Rien absolument, quand vous m'aurez prouvé qu'elle ne fera jamais de politique.

— Je le prouverai.... si elle le permet.

— Je vous préviens que je serai difficile, monseigneur ; je joue trop gros jeu.

— En quoi ? Je m'y mets de moitié.

— Non, monseigneur, vous avez un intérêt opposé au mien. A vous, c'est l'intrigue qu'il faut ; l'intrigue, c'est-à-dire la guerre. A chaque bataille, vous gagnez une charge ou un cordon : vous avez de l'une des maîtresses, ceci ; de l'autre, cela ; moi, je n'ai que du mal.

— Bachelier, je vous prouverai que je cours le même lièvre que vous.

— Alors, monseigneur, je vous dirai : Tope !

— Mais là, sur l'honneur, rien n'est engagé encore autre part ?

— Sérieusement, non.

— Mais légèrement ?

— Ah ! c'est autre chose !

— Voyons, franchise ! Bachelier, franchise !

Bachelier arrêta un moment son cheval.

Richelieu en fit autant.

Bachelier regarda autour de lui.

Les regards de Richelieu interrogèrent tous les points de l'horizon.

— Monseigneur, dit le valet de chambre, quelqu'un m'a parlé hier au soir.

— Quand donc ? je ne vous ai pas quitté, fit Richelieu avec une vivacité qui indiquait l'importance de la révélation.

— Hier au soir, avant que vous ne m'eussiez joint.

— Oui, mon Dieu ! Franchise, Bachelier, franchise !

— Franchise; monseigneur, franchise avec vous.

— Qui donc, mon cher Bachelier ?

— Monsieur de Pecquigny.

— Pour Olympe ?

— Oui, monseigneur.

— Et vous avez dit ?

— Que je réfléchirais, monseigneur.

Le duc fronça le sourcil.

— Enfin, dit-il, mon cher Bachelier, vous voyez que je raisonne juste, et qu'une comédienne....

— Monseigneur, une comédienne ne fera pas de politique : j'en reviens toujours là. moi ; c'est mon *Delenda Carthago.*

Richelieu sentit la tenace volonté du valet de chambre. Cet étau fermé ne se desserrait pas.

— Mais, ajouta-t-il, elle durera un mois, votre Olympe !

— Soit, monseigneur ; après ce mois on en trouvera une qui durera un autre mois.

Richelieu s'arrêta encore.

— Vous voyez bien, monseigneur, que vous avez l'intention de trouver au roi une maîtresse politique. Pourquoi avoir rusé avec moi quand je jouais franc jeu avec vous et que j'allais droit devant moi ? Pourquoi jouer au fin avec celui qui n'a qu'à dire oui ou non pour jeter bas votre château de cartes si laborieusement et si frêlement construit ? Je vous le répète, le roi n'aura jamais, de mon fait, et je ne lui supporterai jamais une maîtresse qui pourra parler affaires avec lui. Lorsque cela arrivera, monseigneur, vous pourrez être persuadé que je ne serai plus ; et, croyez-le bien, monsieur le duc, j'ai le pied bon, l'œil sec, l'ongle dur, et je me suis promis de vivre tant, qu'il faudra que l'on m'assomme.

— Bachelier, dit enfin le duc après avoir pris tout son temps pour réfléchir, je vous donne ma parole de gentilhomme que je ne ferai rien sans vous.

— Inutile de me faire un serment, monseigneur, mais je suis à vous défier de rien faire sans moi.

— Vous ne me comprenez pas, répondit Richelieu, piqué de l'arrogance du valet de chambre, mais rongeant son frein ; je vous assure, je vous promets que je vous mettrai au courant de toutes mes démarches.

— Et moi, monseigneur, repartit Bachelier radouci, je vous promets de vous dire tout ce qui se tramera. D'ailleurs, vous n'aurez pas fait cent pas sans moi que vous reconnaîtrez toute la justesse de mes paroles. Toute femme que vous donnerez au roi pour lui gouverner son État, vous gouvernera plus que le roi encore. Méfiez-vous donc.... Amoureuse, elle subira le joug, il est doux. Sèche et concentrée, elle vous utilisera ou vous brisera. Prenez garde ! Simple, vivant au jour le jour, vous trouvant et me trouvant indispensable, elle ne se souciera ni de monsieur de Fleury, ni du duc de Bourbon, ni des jansénistes, ni des Autrichiens : elle fera pour le roi ce que la reine d'Espagne fit pour son mari Philippe. C'est bien assez, mon Dieu ! l'Europe a dit que c'était trop.

— Bachelier, vous avez plus d'esprit dans votre portemanteau que je n'en ai, moi, dans mes palais d'ambassade.

— Depuis une heure, monseigneur, j'ai craint de le supposer ; mais, voyez, on commence à regarder en arrière...

On nous a vus causer, on s'étonne. Vous et moi, aux deux échelons du haut et du bas, nous sommes les premiers de la cour. Tenez, quittons-nous, cela est sage.

— Avec promesse.

— Sous condition.

— Bachelier, j'accepte la condition.

— Tenu la promesse, monseigneur.

Sur quoi Bachelier et le duc se quittèrent.

LXIII

L'AMOUR DE L'OMBRE.

On se rappelle que, sous prétexte de mauvaise santé, Pecquigny avait demandé à Sa Majesté Louis XV, au moment où l'on passait de la salle de spectacle au salon, la permission de quitter Rambouillet.

On se rappelle encore que cette permission, le roi la lui avait gracieusement accordée.

Pecquigny était donc revenu à Paris sans perdre un instant ; il avait quitté le roi à dix heures ; à minuit un quart il était à l'hôtel de Nesle.

On comprend qu'après ce qui s'était passé le matin, ce n'était point à l'hôtel de Nesle qu'il fallait s'adresser pour trouver Mailly.

Mailly n'était donc pas à l'hôtel de Nesle.

Pecquigny insista tellement près d'un valet de chambre, que celui-ci, qui connaissait le duc pour un des amis de son maître, lui dit tout bas :

— Monsieur le duc tient à voir monsieur le comte sans retard ?

— J'y tiens tellement, dit Pecquigny, que je donnerais vingt-cinq louis à celui qui me dira où je puis le trouver.

— Monsieur le duc m'ôte le mérite de lui rendre service gratis, dit le valet.

— Tu allais donc me dire où il était ? demanda Pecquigny.

— Sans doute.

— Eh bien ! dis, mon ami, et suppose que je te donne ces vingt-cinq louis-là pour autre chose.

— C'est supposé. Monsieur le comte est à sa petite maison de la Grange-Batelière.

— Bon !

— Vous la connaissez ?

— Oui. C'est bon, mon ami, voilà tout ce que je voulais savoir.

Et Pecquigny fit le grand tour par le pont Neuf, les guichets du Louvre fermant à minuit.

Mailly, en effet, comme l'avait dit son valet de chambre, était à sa petite maison de la Grange-Batelière.

D'abord tout étourdi de sa scène avec la comtesse, il s'était fait seller le cheval qu'il avait essayé une heure avant et qu'on avait rentré à l'écurie.

Puis, sautant légèrement dessus, il était allé faire une promenade au Cours-la-Reine.

D'abord, il s'était senti tout étourdi du coup que venait de lui porter la comtesse.

Mais la jeunesse, l'habitude des femmes, l'espoir d'un heureux avenir, consolent vite les hommes d'un échec arrivé à leur orgueil.

Néanmoins, le comte avait été surpris un instant.

C'est qu'un instant il s'était trouvé dans des dispositions jusqu'alors inconnues.

En effet, cette révélation du caractère de sa femme, révélation on ne peut plus inattendue, lui avait causé un certain chagrin dont il ne pouvait pas trop se rendre compte.

Bientôt, cependant, il s'aperçut d'une chose : c'est que s'il laissait les idées tristes de l'hôtel de Nesle prendre le dessus dans son esprit, elles finiraient par prendre le dessus sur les idées gaies de la petite maison de la Grange-Batelière.

En somme, il résolut, puisqu'il avait l'arme sous la main, de combattre Louise de Mailly par Olympe de Clèves.

Il redevint donc le vrai gentilhomme de 1726, c'est-à-dire l'homme de la régence, écarta ses soupçons, secoua l'oreille, comme on dit, et, vers huit heures du soir, courut

chez Olympe, dont il était bien décidé à faire sa seule félicité sur la terre.

Les hommes sont étrangement construits : ils citent toujours l'exemple aux autres et l'exemple ne les atteint pas.

C'est que chacun se croit pétri d'une argile différente et supérieure aux autres, que perfectionnent, quant à soi, les exemples de toutes les misères d'autrui.

Ainsi, avoir une femme légère, avoir une maîtresse impérieuse, c'est un double malheur. Mailly n'était pas un sot, il s'en fallait même du tout au tout. Il ne s'en figura pas moins que si sa femme avait mauvais caractère, c'était parce qu'il la laissait trop libre, tandis que si Olympe avait un mauvais caractère, c'est qu'il la tenait trop resserrée.

Il avait quitté Paris pour l'aller chercher. Le hasard avait fait qu'il l'avait trouvée au moment où, folle de désespoir, elle se fût donnée au premier venu. Olympe n'avait pas eu besoin de se donner, elle s'était rendue. Mailly l'avait reprise : il la possédait. Que pouvait désirer de plus Mailly ?

Ce qu'on possède ne vaut-il pas mieux pour certains hommes que ce qu'en dehors d'eux possède le monde entier ?

Heureux, cent fois heureux l'homme qui tient en lui assez d'orgueil, c'est-à-dire assez de ce rayon d'or pour enrichir sa vie et centupler la valeur de ce qu'il possède ! A cet homme-là rien ne manque : ses enfans sont beaux comme ceux du hibou de la fable, beaux parce qu'ils sont à lui ; sa vaisselle de cuivre est d'argent, son argent de l'or, son or du diamant.

Quand cet homme se regarde dans un miroir, tout ce qu'il a de laid se fait beau, tout ce qu'il a de beau devient splendide.

Mailly, par bonheur pour lui, était ainsi fait : il lui fallait la manifestation du malheur pour opérer la contre-épreuve de toutes les joies de son imagination.

Il se rendit donc, avons-nous dit, chez Olympe, qui, soigneusement enfermée plus encore de sa propre volonté que de la volonté du comte, n'était sortie de la petite maison de la Grange-Batelière que pour faire son second dé-

but, qui avait eu autant de succès que le premier. Olympe commençait à songer sérieusement en elle-même à secouer l'ennui féroce qui la dévorait.

Hélas ! on n'a pas impunément respiré l'air libre, on n'a pas impunément changé d'amour comme le voyageur change d'hémisphère, on n'a pas comparé sans réfléchir. La comparaison tue l'unité.

Quand Mailly arriva près d'Olympe, il la trouva rêveuse : elle était ennuyée.

Le comte, qui avait dans l'esprit la scène conjugale de la matinée, avait en même temps devant les yeux son visage dédaigneux et froncé par cette colère intérieure, d'autant plus impitoyable au dedans que rien ne la trahit au dehors. Ces pâleurs de la contrainte défigurent toujours un peu une femme ; ils ôtent à ses yeux le brillant qu'ils doivent avoir, pour leur donner un feu qu'il est inutile d'y trouver.

La comtesse avait les mains tremblantes, la voix altérée : c'était moins une femme qu'une ennemie.

Mais quand il aperçut sa maîtresse calme, reposée, brillante de beauté, presque de douceur :

— A la bonne heure ! se dit-il, je gagne au change.

Aussi s'avança-t-il vers elle, et lui prenant la main :

— Comme vous voilà belle, chère Olympe ! dit-il.

Olympe se leva, se regarda dans une glace, et se rasseyant :

— C'est que l'ennui embellit, dit-elle.

— Vous vous êtes ennuyée, Olympe ? dit de Mailly, qui espérait qu'Olympe s'était ennuyée parce qu'il l'avait laissée seule.

— Je m'ennuie toujours, dit celle-ci.

— Eh bien ! moi, dit Mailly, je viens vous apporter des nouvelles qui vous distrairont, ou vous serez bien difficile.

— Voyons ces nouvelles, dit Olympe.

— Eh bien ! je vous annonce, ma chère, que vos débuts ont fait grand bruit à la ville et même à la cour.

— Vraiment ? dit Olympe ; vous êtes bien bon.

— Il paraît même que le roi a été on ne peut plus satisfait.

Olympe haussa les épaules.

— Je sais bien, poursuivit de Mailly que l'opinion du roi vous importe peu.

Olympe sourit.

— Une femme de votre mérite vaut une reine; cependant, en qualité de comédienne, il est flatteur pour le talent...

— Je n'ai pas de talent, dit Olympe.

— Vous n'avez pas de talent?

— Je me trompe, je n'en ai plus.

— Que la beauté, alors.

— La beauté est un baume qui n'a de parfum que si on le répand.

— Oh! oh! dit de Mailly avec un rire forcé. Permettez-moi de vous dire, chère Olympe, que voilà des maximes qui me gênent.

— Pourquoi?

— Parce que, très chère, je suis, moi, pareil à un avare qui garde son trésor.

— Trésor qui dort.

— Oui, mais qui dort pour son propriétaire, ma chère Olympe.

— Un homme n'est pas le propriétaire d'une femme, dit Olympe en secouant la tête.

— Oh!...

— A moins qu'elle ne soit Géorgienne, comme mademoiselle Aïssé, à moins que le propriétaire ne soit monsieur de Féréoiles.

— Olympe!...

— A moins encore qu'au lieu de s'appeler propriétaire il ne s'appelle geôlier.

Mailly sentit un frisson courir par ses veines.

— Quoi! dit-il, est-ce bien à moi que vous parlez, ma chère?

— Mais il me semble, répondit Olympe.

— Que vous ai-je donc fait?

— Vous, rien.

— Voyons, Olympe, ne m'avez-vous pas aimé?

— Autrefois, beaucoup, oui.

— Ne me recevez-vous pas avec plaisir?

— Je ne dis pas cela.

— Je vous ai priée, dit-il, enhardi par cette apparente soumission, de venir habiter ma petite maison parce qu'il n'était point décent pour une femme de votre sorte de loger en ville comme une comédienne.

— Ne suis-je pas une comédienne?

— Vous êtes une fille de qualité.

— Je suis une fille de théâtre.

— Ne vous appelez-vous pas mademoiselle Olympe de Clèves

— Si vous étiez libre, monsieur de Mailly, épouseriez-vous mademoiselle Olympe de Clèves?

Le comte demeura ébahi.

— En vérité, dit-il, vous me feriez croire que vous me cherchez une querelle, Olympe.

— A quel propos, monsieur le comte?

— Vous récriminez, vous soupirez, vous haussez les épaules.

— C'est vrai.

— Et quand je vous demande pourquoi tous ces signes de détresse, vous me répondez : Je m'ennuie.

— C'est encore vrai.

— Vous voulez donc la liberté?

— Est-ce que je demande quelque chose?

— Vous ne vous contentez donc plus de mon amour?

— Comte, ne m'interrogez plus, je vous prie.

— Et pourquoi cela?

— Parce que les questions me fatiguent.

— Mais enfin, madame, ce n'est cependant point par violence que vous avez consenti à me suivre.

— Ici?

— Non, là-bas, à Lyon. Quand j'ai été vous y chercher, vous ne m'avez rien dit qui pût me faire soupçonner tout ce qu'aujourd'hui vous accusez de souffrance; vous ne m'avez fait, pour me suivre, aucune condition.

— Aucune, c'est vrai.

— Je vous ai promis des débuts, vous les avez.

— Est-ce que je me plains?

— Non, mais vous supportez impatiemment le séjour de cette maison.

— Vous ai-je caché ma répugnance à y venir.

— Qui vous y gêne?

— Tenez, monsieur le comte, dit Olympe, nous ne nous comprendrons jamais.

— Enfin, vous m'aimez?

— J'ai pour vous beaucoup d'affection; vous êtes un très brave gentilhomme.

Et Olympe soupira profondément.

Mailly écouta ce soupir en fronçant le sourcil, et paraissant prendre son parti.

— Il est d'autant plus fâcheux pour moi d'être traité par vous si disgracieusement, Olympe, que je viens de me donner liberté entière.

Olympe le regarda.

— N'étiez-vous pas libre? dit-elle.

— Pas tout à fait.

Olympe le regarda encore.

— J'etais marié.

— Votre femme est morte? s'écria Olympe effrayée.

— Mieux que cela : elle m'a fait signer une séparation.

— Et pourquoi?

— Je la rendais trop malheureuse.

— Si vous dites de pareilles choses, monsieur le comte, dites-les donc de manière à ce que je ne puisse les entendre au moins.

— Vous?

— Quoi ! votre femme vous quitte parce qu'elle est trop malheureuse.

— Trop malheureuse à cause de l'amour que j'ai pour vous, Olympe.

— Oh ! ne me vantez pas ce sacrifice.

— Je ne vous vante rien, je vous dis ce qui est.

— Pauvre femme !

— Vous plaignez la comtesse?

— Sans doute ; mieux vaut que vous me quittiez, croyez-moi, et que vous rendiez la paix à madame de Mailly.

— Êtes-vous folle, Olympe, de me demander de vous quitter?

— Vous avez bien quitté votre femme ! pourquoi ne quitteriez-vous pas votre maîtresse?

— Impossible ! Olympe, je vous aime plus que je n'ai jamais aimé. J'en trouve certainement la raison dans votre esprit, dans la bonté que vous avez pour moi. Mais c'est un motif de plus pour que je ne consente pas à me dessaisir d'un si précieux bien. Non, à aucun prix, je ne vous laisserai passer à d'autres amours.

— Prenez garde ! une fois déjà vous m'avez quittée.

— Je croyais déjà vous avoir expliqué le motif de cette séparation. On m'a voulu marier, et l'on m'a marié en effet ; on a voulu perpétuer le nom de ma famille, et l'on n'a pas réussi. Ah ! si, au lieu de vous trouver au théâtre, je vous eusse rencontrée dans le monde, pour lequel vous étiez née.

— Allons, allons, comte, réfléchissez, ou je crois que je vais vous faire dire des lâchetés.

— Je ne vous comprends pas, Olympe.

— Vous m'avez quittée, comte, parce que vous aviez assez de moi ; vous m'avez reprise, parce que vous aviez trop de votre femme.

— Je le veux bien ; mais l'amour est comme les édifices neufs, qui tassent pour trouver leur assiette ; l'assiette trouvée, c'est fini, l'édifice est éternel.

— Eh bien ! comte, c'est un malheur.

— Quoi ?

— Mon amour n'a pas encore trouvé son assiette.

— De sorte que...

— De sorte que je m'ennuie.

— Encore ?

— Toujours.

— Mais enfin, une raison de cet ennui ?

— Quand il n'y aurait que l'ignorance de la situation où je me trouve.

— Comment cela ?

— Sans doute. Suis-je libre ou prisonnière ? Puis-je sortir ou dois-je rester ?

— Olympe, vous êtes libre ! vous le savez bien. Seulement...

— Seulement...

— Seulement, il me serait douloureux de vous voir vous dissiper, de voir autour de vous des hommes qui se fe-

raient écouter. Olympe ! la jalousie ne m'est point familière.

— Vous vous vantez de n'être pas jaloux ?

— On se vante de cela tant qu'on ne l'est pas.

— Et quand on l'est ?

— On ne voit pas la vie possible sans la surveillance.

— Alors, vous me surveillez ?

— Dieu m'en garde !

— Et vous êtes jaloux, néanmoins ?

— Oui.

— Très jaloux ?

— Follement.

— C'est inutile, comte.

— Pourquoi cela ?

— Eh ! mon Dieu ! parce que le jour où je serai amoureuse de quelqu'un, ce jour-là, je vous le dirai sans tarder d'une heure, d'une minute, d'une seconde.

— Oui, vous me l'avez déjà dit.

— Eh bien?

— Eh bien! je ne trouve pas cette promesse plus rassurante à la seconde fois qu'à la première.

— Voilà pourquoi je m'étonne que vous me renfermiez, comte. Vous savez bien une chose.

— Laquelle ?

— C'est que quand je voudrai sortir, je sortirai.

— Hélas ! ce n'est que trop vrai, dit le comte avec un horrible serrement de cœur.

— Voilà pourquoi, continua Olympe, je puis parler à qui que ce soit sans que vous en conceviez d'inquiétude.

— Mais vous ne comprenez donc pas ma situation ?

— Non ; expliquez-la.

— Eh ! mon Dieu ! je vous connais, Olympe, et je sais que vous ne manquerez pas de me prévenir quand votre cœur sera pris. Vous me direz : J'aime celui-ci. Hélas ! si vous dites cela, mon amour, c'est que je vous aurai offert, comme un sot, l'occasion, offert la faculté. Qui aimerez-vous ? un de mes amis probablement, un homme que j'aurai introduit près de vous, que je vous aurai présenté ; et quand vous me direz cela, mon Dieu ! il sera déjà trop tard pour que j'y apporte remède ; j'aurai à subir un mal-

heur que j'eusse pu, que j'eusse dû m'épargner ; je serai bien avancé quand vous me direz avec franchise : Je ne vous aime plus !

— Oh ! le raisonnement est logique, et rien n'y manque.

— Vous voyez bien.

— Cependant, vous oubliez...

— Quoi ?

— Un point.

— Lequel ?

— Vous oubliez le cas où je deviendrais amoureuse sans objet.

— Oh ! Olympe, de pareilles amours ne se voient que dans les romans, et ne sont bien placés que là.

— Comte, comte, dit Olympe en secouant la tête, croyez-moi, il n'est pire roman que l'imagination de la femme.

— Vous, amoureuse sans objet ?

— Je vous dis que c'est possible.

— Alors, je ne serai point jaloux. Que me fait le fantôme ? Qu'est-ce que le baiser de l'ombre ?

Olympe saisit la main du comte de Mailly et le regarda profondément.

Puis, avec un accent qui lui figea le sang dans le cœur :

— Malheureux ! dit-elle, vous ne connaissez pas ce que vous méprisez. Cet amour dont vous promettez de ne pas être jaloux, c'est le plus cruel, c'est le plus dangereux de tous les amours. Celle qui aime le fantôme, celle qui aime l'ombre, celle qui écoute la brise, celle qui regarde le soleil qui meurt, celle qui salue l'étoile qui se lève, celle qui se fait caresser par le rayon de la lune, celle-là est perdue sans ressource pour le corps qui lui sert d'amant... Si elle aime rien, c'est qu'elle n'aime plus quelque chose.

Et comme elle vit l'effroi qui se peignait sur le visage du comte à ces paroles cruellement articulées :

— Oh ! continua-t-elle, ne souhaitez pas, c'est moi qui vous le dis, que votre maîtresse vous rende jaloux d'une ombre. Jaloux de l'univers, jaloux de Dieu, est celui qui ne peut être jaloux d'un homme quelconque. On tue son ennemi, on poignarde son rival ; mais l'ombre que votre

maîtresse aime, c'est un ennemi invisible, c'est un rival impalpable, c'est une douleur incessante, impitoyable, inouïe, qui mord, qui ronge, qui tue ! Comte, ne supportez pas que je m'ennuie ; comte, ne permettez pas que je rêve ; comte, à aucun prix ne souffrez que le vide se fasse dans mon cœur ! L'ombre y entrerait, comte, et vous savez à présent ce que c'est que l'amour de l'ombre.

Et en disant ces mots, Olympe, dévorée par tout ce qu'elle n'avait pas dit, poussa un gémissement étouffé, se leva pour gagner sa chambre, mais à moitié chemin ferma les yeux, pâlit, et tomba sans connaissance sur le tapis.

Le comte la regarda avec plus d'épouvante que d'inquiétude, avec plus d'angoisse que d'amour.

Puis, s'assombrissant de plus en plus :

— Sur mon âme ! murmura-t-il, j'ai du malheur aujourd'hui. Est-ce moi qui aime trop, ou est-ce elle qui n'aime plus assez ?

Puis, s'avançant vers Olympe, il la prit tout évanouie entre ses bras et l'emporta dans sa chambre à coucher.

Il venait de la déposer sur son lit, lorsque Claire, cette camériste que nous connaissons, se précipita dans la chambre en criant au comte qu'un de ses amis venait de forcer la porte de la rue et s'apprêtait, si on ne la lui ouvrait pas, à enfoncer celle de l'antichambre.

— Et cet ami, dit le comte en fronçant le sourcil, a-t-il dit son nom, au moins ?

— C'est monsieur de Pecquigny, qui arrive de Rambouillet, et qui veut absolument vous parler, dit la femme de chambre,

— Le capitaine des gardes ! s'écria Mailly, c'est pour le service du roi. Claire, veillez sur votre maîtresse ; je vais recevoir monsieur de Pecquigny.

Et il s'élança hors de la chambre à coucher, qu'il referma avec soin.

LXIV

SERVICE DU ROI.

Le danger n'était pas si urgent que l'avait fait la femme de chambre.

Pecquigny avait forcé la première porte, il est vrai, mais il n'avait pas encore pénétré dans les antichambres.

Il se tenait dans la cour sur un cheval tout ruisselant de sueur. Un laquais était à quatre pas de lui sur un autre cheval.

Ces deux hommes, maître et laquais, étaient sous le rayon d'une grosse lanterne qui éclairait la cour, et à la lueur de laquelle on voyait les deux chevaux souffler de l'écume et de la fumée.

Mailly parut sur le seuil de la porte.

— C'est toi, duc, demanda-t-il.

— C'est toi, comte ? répondit le duc, troquant une question contre une question.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Mailly en s'approchant vivement du cavalier.

— Ah ! bien des choses, Mailly, bien des choses. Mais sais-tu que tes gens me refusent ta porte ?

— Il ne faut pas leur en vouloir d'exécuter mes ordres à la lettre, duc ; tu sais que je suis ici dans ma petite maison.

— Oui, et tu la fermes de ton mieux.

— Justement.

— Je l'avais deviné ; mais si tu la fermes cette maison...

— Eh bien ?

— Eh bien ! où veux-tu que je cause avec toi ?

— Tu as donc quelque chose d'important à me dire ?

— Pardieu ! crois-tu donc que sans cela je viendrais te relancer à minuit ?

— Duc, je ne veux pas que tu me prennes pour un maraud qui chasse son monde ; descends de cheval, entre, et tâche de te contenter de peu.

— Soupe-t-on ?

— Comment ! tu n'as pas soupé?

— Non! pardieu!

— D'où viens-tu donc?

— De Rambouillet en droite ligne, et j'ai faim.

— Tant mieux!

— Voilà une bonne parole; explique-la.

— C'est facile. Il paraît que les nouvelles ne sont pas si terribles que je l'avais cru d'abord. Entre, entre, mon cher Pecquigny, et si tu as faim, eh bien! tu souperas.

Il fit entrer le duc : on logea les deux chevaux à l'écurie. Le valet de chambre eut mission d'héberger le laquais de Pecquigny.

Mailly conduisit le nocturne visiteur dans la salle du rez-de-chaussée, après avoir glissé quelques mots dans l'oreille de son valet de chambre.

— Grand feu et petite chère, dit Mailly; mais que veux-tu, on n'attendait point un hôte si illustre. Voyons, installe-toi.

Et, en effet, sans se le faire dire une seconde fois, Pecquigny s'installa dans un vaste fauteuil.

— Ainsi, tu viens de Rambouillet? demanda Mailly.

— J'en suis arrivé il y a dix minutes.

— Comment va le roi?

— Trop bien, comte. Tu as renvoyé tes gens, n'est-ce pas?

— Je n'ai qu'un valet de chambre ici, celui que tu as vu; il est occupé, je crois, à faire les honneurs de l'office au tien.

— Portes closes, n'est-ce pas?

— Assurément. Tu as donc quelque chose à me dire?

— Et de la plus haute importance.

— Parle, alors.

— Voici ce que c'est. A propos, comment va ta femme?

— Très bien.

— Que diable me disait-on à Rambouillet?

— Comment, à Rambouillet il était question de ma femme?

— On ne parlait que d'elle.

— Et de quelle façon, je te prie?

— Tu te vantes de l'avoir quittée, à ce que l'on assure.

— Je ne sais pas trop si c'est moi qui la quitte ou si c'est elle qui me congédie. Enfin il existe un acte de séparation.

— En date?

— De ce matin.

— Et signé?

— Et signé.

— Cela se trouve à merveille. L'acte n'a pas encore eu le temps de recevoir son exécution.

— A quel propos me dis-tu cela?

— Tu reprendras ta femme?

— Moi?

— Oui; mais nous causerons de tout cela plus tard.

— Comment! que me dis-tu là, Pecquigny?

— C'est un détail. Je me suis trompé; j'aurais dû le laisser à sa place. En déplaçant les détails, mon cher comte, on jette de l'obscurité sur l'ensemble.

— Voyons, voyons, parlons raison, si toutefois cela t'est possible.

— Oh! je suis très sérieux. Seulement, tu comprends, dans la situation...

— Quelle situation?

— Dans celle où nous nous trouvons. Cette nouvelle que tu as quitté la comtesse...

— Ah!

— Ne vas pas te figurer rien de désobligeant, non pardieu! Mais, cher, la comtesse...

— Eh bien! la comtesse?

— Est la vertu même.

— J'en suis certain, Pecquigny.

— Alors, pourquoi la quitter?

— Elle a un mauvais caractère.

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Tiens! mais cela me fait, et beaucoup; c'est pour moi très insupportable.

— Puisque tu ne le supportais pas.

— C'est odieux!

— Eh! mon cher, n'en dis point tant de mal!

— Moi?

— C'est prudent.

— Comment, c'est prudent de ne pas dire du mal de ma femme ?
— Oui ; cela t'embarrasserait le jour où tu seras forcé d'y revenir.
— Je ne te comprends pas.
— Cela est pourtant bien clair. Je te recommande la réserve ; si tu ne suivais pas mon conseil, cela te gênerait vis à vis de moi, plus tard. Mais d'abord, sommes-nous bien assurés qu'il n'y a pas de femme ici qui puisse entendre ce que nous disons ?
— Oui, mille fois oui, tu peux en être certain. Va donc, parle, j'écoute. Allons ! Eh bien ?
— C'est que ce n'est pas aisé à dire, ce que je veux dire.
— Tu m'inquiètes. Le roi sait-il quelque chose ?
— Quelque chose de ta femme ?
— De ma femme ou de ma maîtresse.
— Dis-moi, ta maîtresse, tu l'aimes ?
— Certainement.
— Beaucoup ?
— Avec passion.
— Diable ! voilà qui est fâcheux.
— Comment ! voilà qui est fâcheux. Il est fâcheux que j'aime ma maîtresse ?
— Sans doute, et ce serait plus moral d'aimer ta femme
— Justement, voilà ; c'est parce que j'aime ma maîtresse que je n'aime pas ma femme.
— Est-ce que cette maîtresse que tu aimes avec tant de passion serait...
— Olympe de Clèves, oui.
— Olympe de Clèves ! Pauvre garçon ! Tu l'aimes passionnément, dis-tu ?
— Éperdûment.
— Ah ! ah !
Pecquigny se gratta l'oreille.
— Eh bien ! tant mieux ! s'écria-t-il tout d'un coup, le sacrifice n'en sera que plus méritoire.
— Le sacrifice de qui ?
— Le sacrifice de ta maîtresse Olympe.
— A ma femme ?
— Eh ! qui te parle de ta femme ?

— A qui veux-tu que je sacrifie Olympe, alors, si ce n'est pas à ma femme?

— Voyons, dit Pecquigny, voyons, comte, il faut arriver au but.

— Certainement, qu'il le faut.

— Eh bien! mon cher, tu n'es pas certainement sans savoir que mademoiselle Olympe de Clèves a joué Junie, l'autre soir.

— Pardieu! je le sais bien; c'est moi qui l'ai ramenée de Lyon et qui l'ai fait débuter.

— Oh! je t'y ai bien aidé un peu.

— A quoi?

— A ses débuts.

— Oui. Mais va donc. Je grille...

— Eh bien! Olympe a joué si agréablement, et elle est si belle, que quelqu'un en est devenu amoureux, et même très amoureux.

— Quelqu'un?

— Oui.

— Que m'importe! A moins que... Le comte regarda Pecquigny. A moins que ce ne soit toi, par hasard?

— Oh! oh!

— Écoute, Pecquigny, je me hâte de te dire cela, parce tu es un de mes meilleurs amis, et qu'à ce titre, je ne voudrais pas te faire la moindre peine. J'aime Olympe, ce mot doit te suffire. Les adverbes que j'accumulerais au bout de ce mot n'ajouteraient rien à l'expression de cet amour; ils la diminueraient peut-être, et comme je l'aime, je ne te la céderai point.

— Mon ami, s'il ne s'agissait que de moi, la chose serait bientôt faite, mais...

— De qui donc s'agit-il? reprit Mailly en s'inquiétant du sérieux de Pecquigny.

— De quelqu'un, mon bien bon ami, de quelqu'un à qui l'on n'a pas l'habitude de résister dans ce beau royaume de France. Il s'agit, mon cher, il s'agit du roi Très Chrétien.

— De Louis XV?

— De Sa Majesté en personne.

— Oh!

Monsieur de Mailly devint tout pâle.

—Le roi est amoureux d'Olympe! reprit-il en relevant la tête et en regardant Pecquigny comme fait un homme qui sort d'un rêve.

— Il paraîtrait que notre illustre maître en perd le boire et le manger. Un roi qui ne boit ni ne mange, mon ami, c'est un homme bientôt mort. Je ne suppose pas que tu pousses l'amour pour ta maîtresse jusqu'au régicide.

— Écoute, Pecquigny, dit le comte, si tu as fait une plaisanterie comme on les aime à la cour; si tu es envoyé pour me tourmenter; si monsieur de Maurepas, qui fait la police, te paie; si les jésuites t'obsèdent, eh bien! je te pardonne; mais si tu supposes que je doive abandonner Olympe, même au roi, mon cher, tu te trompes, et je ne te pardonne pas.

— Tout beau! tout beau! Il ne s'agit pas de charger tes yeux comme des pistolets, pour nous entretuer à coups de regards. Du calme! c'est grave.

— Non, c'est simple. Le roi, dis-tu, aime Olympe? Eh bien! le roi n'aura pas Olympe. C'est moi qui ai Olympe, c'est moi qui la garderai.

— Bah!

— D'ailleurs, ce n'est pas vrai.

— Comment, ce n'est pas vrai?

— Le roi n'est pas amoureux de ma maîtresse.

— Mais, quand je te le dis.

— Lui! un dévot! un prince confit en sainteté! un mari modèle! mais c'est impossible!

— Bon! voilà que tu médis du roi. Lèse-majesté! Prends garde!

— Il ferait beau voir qu'après m'être donné la peine de déterrer une charmante créature, un modèle..:

— Ah! c'est une charmante créature! ah! c'est un modèle! Mon ami, tu vois bien...

— Que vois-je?

— Qu'on n'a pas trompé le roi. Et véritablement Olympe est aussi charmante que tu le dis?

— Plus charmante encore.

— Tu me combles de joie!

— Es-tu fou?

— Quand tu me comprendras, tu verras si je suis moins

sage qu'un des sept de la Grèce. Ainsi, tu dis donc, mon cher de Mailly, que...

— La petite est un modèle.

— D'honneur, tu me ravis. Alors l'affaire est faite.

— Quelle affaire?

— Laisse-moi te dérouler mon plan.

— Tu peux te flatter de me dérouler des choses bien désagréables.

— Cher comte, il est de ces désagrémens qui ne peuvent fuir un bon gentilhomme et qu'un bon gentilhomme ne peut fuir; ainsi Lugeac, qui a eu le nez coupé, désagrément; ainsi Chardin déshérité par son beau-père le fermier-général, ainsi ta femme qui avait le bonheur d'être débarrassée de toi et qui va être obligée de te reprendre, désagrémens.

— Çà, veux-tu que je rie ou que je me fâche? Plaisantes-tu ou railles-tu?

— L'un et l'autre, mais l'un après l'autre. Ris donc d'abord, tu te fâcheras ensuite.

— Assez, Pecquigny, brisons là!

— Non pas, je ne suis pas le maître de briser où tu voudrais, ni même où je voudrais moi-même. J'ai commencé, il faut que j'aille jusqu'au bout.

— Va donc, mais va vite!

— Je continue l'exposition de mon plan. Suppose, d'abord, que tu sois ambitieux.

— Pas du tout!

— Laisse-nous donc en repos! Toi qui vas toujours au feu comme un Basque, est-ce que tu n'aimes pas les cordons et les duchés?

— Quoi de commun entre Olympe et un duché, et en quoi Olympe peut-elle me rapporter un cordon?

— J'arrive! j'arrive! Le roi étant amoureux de cette Olympe, et la trouvant un modèle, un vrai modèle, comme tu l'affirmes... Ne nous trompe pas au moins! car vois la position où tu me mettrais!

— Ah çà! Pecquigny, sais-tu qu'il m'est venu une idée pendant que tu m'entortilles ton plan au lieu de le dérouler?

— Une idée, aussi, à toi! deux idées! alors, ça va être

superbe! Parle, mon cher Mailly, parle, tu vas voir comme je t'écouterai, moi!

— L'idée, la voici; je ne tournerai pas comme toi autour de la vérité. Pecquigny, tu m'es envoyé par ma femme.

— Moi! par ta femme?

— Pecquigny, tu es l'amant de ma femme!

— Moi! moi!

— Pecquigny, tu m'expliques, sans t'en douter, la querelle que ma femme m'a cherchée. Tu me montres le besoin qu'on a de me faire revenir. Pecquigny, mon traité avec Louise n'est signé que de ce matin. Pecquigny, tout compte pour l'avenir, mais, mordieu! pas d'arriéré!

— Tu es fou! les yeux te sortent de la tête, mon cher!

— Je ne plaisante pas avec mon nom, duc, entends-tu cela?

— Eh! malheureux, qui te parle de ton nom? qui pense à ta femme et à tout l'arriéré qui se trouve dans vos comptes mutuels? Ta femme, je ne la connais pas; votre séparation, je m'en moque et l'ai apprise d'aujourd'hui seulement.

— Je crois bien, elle date de deux heures de l'après-midi.

— Mailly, sur l'honneur! il n'est question que secondairement de la comtesse.

— Mais tu me demandais une réconciliation avec elle, tout à l'heure.

— Pour ton bien, mon cher, afin que tu ne restasses pas seul, ayant rompu avec la pauvre Olympe. La solitude! c'est mortel aux imaginations comme la tienne, et, dans ce cas-là, mieux vaut encore sa femme que rien du tout.

— Ne te figure pas, duc, que je te laisserai dire un mot de plus sans une parole de toi.

— Quelle parole, comte?

— Duc, je ne te menace pas; nous sommes tous deux trop bons gentilshommes et trop loyalement amis pour procéder ainsi l'un vis-à-vis de l'autre; cependant tu vas me jurer, foi de duc...

— Quoi donc jurer?

— Que tu ne connais pas ma femme, comme tu dis.

— Mon cher Mailly, foi de duc! je te jure, sur le plus pur honneur de ma maison, de mon sang et de ma race, que je n'ai jamais vu ta femme que trois fois . le jour de votre mariage, puisque j'étais ton témoin, le jour de sa présentation à la cour, et tantôt, à Rambouillet.

— Ah! Louise était à Rambouillet?

— Oui, je l'ai aperçue, et je ne lui ai même pas parlé. Cela me rappelle de plus une particularité.

— Dis-la.

— Sur ta femme?

— Dis.

— Qu'est-ce que cela peut te faire?

— C'est selon la particularité.

— Mais enfin, si c'était une particularité *particulière?*

— Cela ne peut rien me faire, puisque nous sommes séparés, ainsi que tu le disais. Cependant il est convenable qu'un mari...

— Oui, au fait, c'est assez convenable. Eh bien! tiens-tu à ce que ce mari...

— Ma femme est libre.

— Oui, mais libre jusqu'à telle ou telle chose, inclusivement ou exclusivement.

— J'aimerais mieux exclusivement.

— Libre jusqu'à un duc et pair exclusivement, fût-il deux fois duc et deux fois pair, par exemple?

— Pecquigny!

— Eh bien! mon cher, s'il te déplaît que ta femme regarde trop quelqu'un, et que ce quelqu'un regarde trop ta femme, il est temps.

— Il est temps de quoi?

— De te mettre entre ta femme et la personne qu'elle regarde.

Le comte passa une main sur son visage.

— Allons, dit-il, mauvaise tentation. J'ai une maîtresse; je connais Louise, elle fera bien par-ci par-là quelques œillades, mais voilà tout.

— Ainsi tu crois dans ta femme?

— Je crois.

— Bon! Mon ami, la foi sauve.

Puis tout bas,

— Si Olympe est un modèle, se dit Pecquigny, Mailly aussi est un modèle. Quel couple! et comme c'est malheureux de les désunir!

— Ainsi, continua Mailly, j'ai ta parole, et je suis sûr que tu viens de toi-même ici pour Olympe?

— Tu peux y compter, je rentre dans mon plan.

— Cher ami, ne me l'explique pas, ce serait peine perdue.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il ne servira de rien.

— Oh! par exemple! j'aurais fait un plan inutile!

— Parfaitement! J'ai perdu l'amour de ma femme, ou du moins c'est un amour endormi qui s'éveillera quand il plaira à Dieu.

— Ou au diable.

— Oui, duc; mais quant à Olympe, je te le répète, j'y tiens; elle est mienne, rien ne me l'ôtera.

— Voilà des mots : *Verba volant!* comme disait le père Porée.

— Tu sais, mon cher duc, qu'il y a des paroles qu'on appelle paroles d'Evangile ou paroles d'honneur.

— Ne t'enflamme pas et ne prodigue pas surtout les paroles d'Evangile. C'est du bien perdu.

— En quoi! Ne suis-je pas le maître de ma maîtresse, par hasard?

— Eh! non.

— Voilà qui est curieux.

— Curieux ou non, c'est tout comme.

— A qui donc est-elle, ma maîtresse?

— Pardieu! au roi, comme Paris. Quand le roi veut lever impôt sur sa ville, je ne pense pas qu'il vienne te consulter, ni même qu'il la consulte.

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de *mais*. Mademoiselle Olympe est comédienne, elle appartient à la Comédie; la Comédie est au roi, puisque les comédiens sont ceux du roi.

— Ah! tu plaisantes.

— Moi! j'en suis à mille lieues, parole d'honneur!

— Eh bien! dis au roi de venir me prendre Olympe, et nous verrons!

Pecquigny haussa les épaules.

— Il se gênera, le roi, n'est-ce pas?

— Pecquigny, tu es un ami précieux. Je comprends toute ta délicatesse : tu vois le danger qui me menace et tu veux m'en tirer.

— Comment?

— Tu sais que l'on aura conspiré contre ma pauvre Olympe, et sans avoir l'air de rien, tu me donnes avis.

— Moi!

— C'est bien, ne te défends pas, c'est superbe, merci! Dès cette nuit, je pars avec elle pour ma petite terre de Normandie. Tu sais, celle qui est voisine de Courbe-Épine, qui appartient à madame de Prie.

— C'est moi qui te remercie de me prévenir. Tu peux être sûr que mademoiselle Olympe n'ira pas en Normandie.

— Bah! fit Mailly stupéfait. Pourquoi donc n'irait-elle pas?

— Parce que je l'en empêcherai.

— Toi?

— Moi-même. Tu comprends, mon cher comte, que je n'ai pas envie de faire mourir le roi de chagrin, pour aller prendre ma place auprès de Jacques Clément et de Ravaillac!

— Par exemple, voilà qui est fort!

— Si c'était ta femme, mon bon Mailly, je ne dis pas, je t'autoriserais, je te recommanderais de la bien cacher; car ce serait un vol fait par Sa Majesté, quoiqu'il y ait des antécédens qui datent de Louis XIV et de monsieur de Montespan... Mais une maîtresse...

— Duc!

— Ah! bien oui!

— Toi! mon ami!

— Hors du service; mais ici, mon cher, service du roi.

— Conspirer à m'enlever la femme que j'aime!

— Une fille de comédie!

— Mais, puisque le roi la veut, pourquoi ne la voudrais-je pas aussi, moi?

— Le roi, mon cher, c'est le roi.

— Veux-tu me porter au désespoir?

— Si je te voyais désespéré pour cela, tu me ferais rire.

— En voilà trop, duc, et je pense que nous allons en finir.

Pecquigny se leva.

— Je te croyais de l'esprit, dit-il.

— Oui, mais pas de cœur.

— Bon, depuis une heure, je prends des tours et des détours, j'entasse, je mens, je ruse, je fais des mines...

— Pour en venir à quoi ?

— Eh ! tu le sais.

— A enlever Olympe, oui.

— Dame ! si le roi me le commande, c'est moins difficile qu'un bastion.

— Pecquigny, dans les bastions que tu as pris, tu trouvais des Espagnols ou des Allemands.

— Et près d'Olympe, je te trouverai, veux-tu dire ?

— Oui.

— Mon cher, ce sera un chagrin; mais j'avalerai le chagrin, et, le chagrin avalé, j'enlèverai le bastion. Tu sais ma théorie des désagrémens.

— Écoute, Pecquigny, un dernier mot.

— Va.

— Si Olympe m'aime !...

— Tu ne dis que des folies, tu es moindre depuis notre conversation. Ce que j'ai entendu de toi, c'est un composé d'affreuses platitudes. Si Olympe t'aime, dis-tu ? Eh pardieu ! oui, elle t'aime. Que prouve cela ?

— Comment, ce que cela prouve ?

— Sans doute; j'en reviens à ma comparaison. Les gabelles aiment-elles le roi ? Pourtant elles sont au roi. Si mademoiselle Olympe n'aime pas le roi, dira-t-elle à Sa Majesté qu'elle le hait ?

— Oui, elle le lui dira.

— Eh bien ! mon cher, ce sera une sotte grossière, et je l'en crois incapable. Jamais elle ne le dira au roi, parce qu'elle a du goût, et que le roi mérite d'être aimé. Il est charmant, le roi ! Si tu l'avais vu ce soir ! Il est bien plus beau que toi. Il est bien plus jeune que toi, et puis il est roi, ce qui est quelque chose. Une femme qui n'aimerait pas le roi, fi donc ! Une femme ! Tiens, mon cher, tu raisonnes en dépit du bon sens ! cet amour du roi pour une

comédienne ne sera pas éternel. Mordieux ! si tu veux cette Olympe, après tu la retrouveras.

— Oh ! c'est odieux ce que tu dis là !

— Tu as cent mille fois fait pis que je ne te dis là. Résumons-nous.

— C'est résumé. Je refuse.

— Bien. Alors laisse-moi passer, je vais aller parler à la dame.

Mailly se jeta devant le duc pour lui barrer le passage.

— Toi, parler de ces infamies à Olympe ! s'écria-t-il. Jamais, duc ! jamais !

— Si je ne lui parle pas aujourd'hui, je lui parlerai demain, voilà tout.

— Chez moi, jamais !

— Si ce n'est pas chez toi, ce sera ailleurs, ce sera à la comédie.

— Je te tuerai plutôt.

— Si tu me tues, Mailly, je laisserai en héritage à quelque ami mon plan que tu ne veux pas adopter. Mon ami profitera du plan, et tu seras encore obligé de le tuer pour l'empêcher de parler à ton Olympe.

— C'est elle que je tuerai, alors !

— Bon ! Après les folies, voilà les bêtises ! Tu es comme le Romain Virginius, un monsieur qui tua sa fille. Très bien ; mais Virginius tuait sa fille et non pas sa maîtresse; mais Appius était un décemvir affreux, un tyran atroce; tandis que Louis XV est un roi charmant.

— Que m'importe !

— Si fait, il t'importe, et tu vas voir comment. Le roi te croira fou après tant de massacres, il te fera enfermer à la Bastille, et là tu pourriras en écrivant des sonnets sur les murailles à la louange de ta maîtresse. Tiens, veuille te renfermer en toi-même. J'ai nettement dessiné la situation. Écoute.

— Mon Dieu ! je ne t'ai que trop écouté déjà.

— Le roi aime une femme. Qu'en dis-tu ?

— Rien, cela m'est égal.

— Cette femme est celle de ton prochain. Qu'en dis-tu ?

— Mais...

— Rien, n'est-ce pas? Il y a mieux, si c'est la femme de ton ami Pecquigny, par exemple, tu en ris comme un tas de mouches au soleil. Avoue, mon Dieu! avoue donc ces deux points.

— Oui; mais la femme que le roi aime, c'est ma maîtresse et non ma femme.

— Eh bien! empêcheras-tu les autres d'en rire?

— Non; mais je n'en rirai pas, moi.

— Qu'importe! les autres prêteront main-forte au roi, comme il est naturel, étant bon Français, de faire. Le roi a ses charmes naturels, et, à défaut de charmes, qui sont irrésistibles, il y a Bastille : Bastille pour Olympe si elle est dure au roi; Bastille pour Mailly s'il se rebelle à Sa Majesté; Bastille à droite, Bastille à gauche, Bastille partout. Mon bon ami, j'ai trop parlé; la gorge me brûle. On ne m'a pas même, durant ce long entretien, offert de rafraîchissement, si ce n'est celui d'un coup d'épée.

— Oh! pardon, mon cher duc.

— Oui, je comprends, c'est dur, mais même pour la satisfaction du coup d'épée, nous avons la Connétablie et la Bastille. Toujours la Bastille! Quelle diable de perspective. Tiens! on disait que les Pyramides sont le plus haut monument du monde. Eh bien! je te jure que c'est faux, car on ne voit pas les Pyramides à dix lieues. Et cette Bastille enragée, on la voit de partout. C'est elle qui est le plus haut monument du monde.

Mailly tomba dans une torpeur profonde.

— Oh! tous mes rêves, dit-il, tous évanouis, perdus!

— Bah! n'as-tu pas remarqué une chose? c'est qu'après avoir fini un rêve, quand on est bon dormeur, on en recommence presque toujours un autre. Voyons, es-tu décidé?

— A quitter Olympe? jamais!

— A me laisser la préparer.

— Jamais! jamais!

— Mon ami, c'est bien. Nous voilà ennemis, toujours avec cette loyauté pourtant qui est inséparable des guerres françaises. Toutefois, je dois te dire une chose...

— Dis, dis et redis, tu ne feras plus vibrer en moi un seul ressort; tout est détendu, sinon brisé.

— Oui, je le vois, aussi je n'ajouterai qu'une chose.

— Laquelle?

— C'est que, comme il s'agit d'une affaire de femme, la ruse est indispensable, et que je suis trop ton ami pour ne pas employer tout ce qui est indispensable. Au lieu de brutaliser, je subtiliserai. Méfie-toi, les portes, les fenêtres, les trappes, j'emploierai tout, et si tu ne veux pas tomber dans la farce italienne, si tu ne veux pas jouer les Cassandre avec Olympe, tandis que je lui ferai jouer les Isabelle, prends-y garde! encore une fois, mon cher comte de Mailly, prends-y garde! C'est moi, Pecquigny, ton ami, ton véritable ami et ton ennemi tout à la fois, qui te préviens.

A ces mots, le capitaine sortit sans avoir effleuré de ses lèvres le verre qu'avait rempli monsieur le comte de Mailly quand Pecquigny lui fit le reproche de le laisser mourir de soif.

LXV

L'OMBRE ÉTAIT UN CORPS.

Il était tard, ou plutôt il était de fort bonne heure, quand le capitaine des gardes de Sa Majesté Louis XV sortit de la petite maison de monsieur de Mailly.

Six heures du matin sonnaient à la paroisse voisine; les premiers rayons du jour commençaient à paraître, un jour gris comme sont ces jours d'automne qui se lèvent dans la brume et qui se couchent dans le brouillard.

Un froid sec et pénétrant promettait cependant un beau midi. C'était dans cette matinée et sur le midi que le roi devait revenir à Rambouillet avec sa maison tout entière.

Les premiers rayons de ce jour filtraient à travers les fenêtres de la salle à manger lorsque Mailly sortit de l'espèce de léthargie où l'avait plongé le plan du capitaine des gardes.

Le feu s'était éteint, les valets étaient assoupis ou couchés.

Mailly secoua sa tête comme pour en faire tomber les nuages qu'y avait entassés le duc, et monta chez Olympe.

Il croyait la trouver couchée et endormie.

Elle était assise sur son sopha, les pieds tournés vers un feu qui peu à peu s'était éteint, tandis que les bougies mourantes avaient coulé sur les chandeliers de vermeil.

Olympe ne dormait pas, elle avait les yeux tout grands ouverts.

Ce fut pour Mailly un coup nouveau.

Il regarda la jeune femme et fut frappé de l'altération de ses traits.

— Déjà levée? dit-il.

Olympe, qui n'avait pas bougé au bruit que le comte avait fait en entrant, tourna lentement la tête.

— Pas encore couchée, devriez-vous dire.

— Vous ne vous êtes pas couchée?

— Non.

— Et pourquoi? s'écria Mailly. Mon Dieu! Olympe, souffririez-vous?

— Je ne souffre pas.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas couchée alors?

— Je ne me suis pas couchée parce que vous ne me l'avez pas commandé! dit-elle.

— Commandé? répéta Mailly.

— Oui, j'ai craint de vous désobliger; n'êtes-vous pas mon protecteur.

Les deux bras de Mailly tombèrent inertes à ses côtés, tandis que sa tête s'abaissait sur sa poitrine.

— Oh! dit-il, cruelle, cruelle femme que vous êtes, me faites-vous assez sentir que vous me tenez pour un tyran?

Olympe ne répondit rien.

— Mais vous ne m'aimez donc plus, Olympe? s'écria-t-il avec un accent de sincère amour. Oh! moi, moi, je vous aime tant!

— Henri, dit-elle, vous ne faites pas attention à la plaie qui s'est ouverte dans mon cœur; cette plaie, ménagez-la.

— Quelle plaie?

Olympe sourit amèrement.

— Oh! s'écria Mailly, songeant à cela pour la première fois, je tremble de vous comprendre.

— Je vous ait dit de ne pas approfondir, comte.

— Vous avez conservé de l'amour... pour...

— N'ajoutez pas un mot.

— Vous aimez encore ce Bannière?

— Comte, quand je ne le dis pas, ne le dites point.

— Au contraire, disons-le, Olympe. Vous aimez cet homme, ce comédien, ce soldat?

— Que vous importe que je l'aime ou que je ne l'aime pas puisque lui ne m'aime plus?

Mailly allait s'écrier : Mais c'est qu'il vous aime toujours! mais c'est qu'il est à Paris! mais c'est qu'il vous cherche! lorsqu'il comprit que le plus terrible de ses rivaux était celui-là.

Donc, il fallait laisser croire à Olympe qu'il était loin d'elle.

— Olympe, dit-il, sans vous je ne comprends pas d'existence possible; sans vous il n'y a plus pour moi rien au monde. Olympe, ne me retirez pas votre amour, ce serait me retirer la vie!

— Oui, je crois que vous m'aimez.

— Eh bien! si vous croyez que je vous aime, Olympe, dites-moi bien que, de votre côté, vous m'aimez; que non-seulement vous m'aimez, mais encore que vous me préférez à tout, que vous ne souffririez pas des hommages qui ne seraient pas les miens. Oh! j'ai besoin que vous me disiez cela, que vous soyez douce avec moi! Ma vie, qui sait, ma vie, peut-être, tient à ce fil.

— Vous rendre heureux sans être heureuse, est-ce là ce que vous demandez? A la rigueur, la chose est possible.

— Si elle est possible, accordez-la moi.

— Amour égoïste.

— Comme tous les amours.

— Comte, dit Olympe, je m'efforcerai de vous rendre heureux.

— Écoutez, ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il? Dites.

— Il peut se présenter des obstacles à votre bienveillance pour moi, mon amie.

— Lesquels?

— Supposez qu'un pouvoir au-dessus du mien cherche à me disputer votre possession.

— A vous disputer ma possession.

— Oui.

— Violemment?

— Violemment, c'est-à-dire malgré moi.

— Et malgré moi aussi?

— Quand à cela, je ne saurais le dire, Olympe.

— Qui donc oserait demander à une femme l'amour qu'elle ne veut pas donner?

— Que sais-je?

— Celui qui ferait cela serait le dernier des hommes.

— Ou le premier.

Olympe regarda fixement Mailly.

— Ah! fit-elle.

— Vous comprenez?

— Peut-être.

— Alors tant mieux, vous m'épargnez de douloureux détails.

— J'ai joué l'autre jour *Britannicus*, n'est-ce pas?

— Vous y êtes, Olympe.

— Et quelqu'un m'a trouvée belle?

— C'est cela.

— Et ce quelqu'un est plus puissant que vous?

— Plus puissant que moi, vous l'avez dit.

— Ce quelqu'un, c'est le roi?

— C'est le roi.

Olympe haussa les épaules.

— Eh bien! que vous importe, comte?

— Olympe, cela fait le tourment de ma vie. Le roi est beau, aimable, jeune.

—Le roi est jeune, il ne commandera rien qui soit violent. Il faut être Néron pour empoisonner Britannicus et prendre Junie de force.

— Oui, mais supposez que Junie aime Néron.

— Supposez que Junie aime Néron, mais ne supposez pas qu'Olympe aime Louis XV.

— Mais enfin si l'on employait...

— Quoi?

— La peur.

— La peur?

— Si l'on vous menaçait de la Bastille?

— Comte, dans la situation où je suis, rien ne peut

m'être plus doux que la captivité absolue, si ce n'est une indépendance entière.

— Olympe, ne me reprochez plus de vous enfermer, de vous cacher à tous les yeux. Vous voyez bien que j'avais raison, et cependant, à partir de ce moment vous êtes libre.

— Ainsi, on veut m'enlever à vous?

— On me l'annonce,

— Y a-t-il quelque chose qui puisse vous tranquilliser.

— Une assurance.

— Laquelle?

— Votre parole que vous ne céderez pas à la crainte?

— Ce que vous demandez est, en vérité, trop facile.

— Ainsi vous ne céderez...

— Qu'à l'amour.

— Vous voyez bien que vous dites d'avance que vous aimerez le roi.

— Je ne dis rien et je ne crois pas que j'aime jamais le roi.

— Oh! vous l'aimerez, vous dis-je!

— Vous voyez bien que tous mes serments sont inutiles et ne vous donneront pas la sécurité; laissez-vous donc conduire aveuglément.

Mailly se jeta aux pieds d'Olympe.

— Mon amie, dit-il, mon unique bien, je vais vous regarder longtemps, je vais m'accoutumer à l'idée que vous avez été à moi, que vous n'avez été qu'à moi, et je finirai par croire que vous ne serez jamais qu'à moi.

— Bon! voilà que nous retombons dans les illusions, comte.

— Olympe, vous êtes cruelle!

— Non, je suis positive. Vous savez que je me suis évanouie hier?

— Hélas! oui.

— Eh bien! en sortant de cet évanouissement, il m'a semblé sortir d'un monde pour entrer dans un autre. Le monde dont je sortais était le monde des illusions; celui dans lequel j'entrais était le monde des réalités. Que suis-je? où vais-je? pourquoi ces délicatesses? J'ai déjà changé

de maître, peut-être en changerai-je encore. Je suis un trésor, un trésor se vole.

— Olympe! Olympe!

— Et, voyez-vous, peut-être est-ce un moyen.

— Un moyen?

— Oui, de vous aimer. Si le roi me vole à vous, eh bien!...

— Eh bien! je sens que le roi m'aura volée à peine que je vous aimerai.

— Olympe, vous me percez le cœur!

— Moi?

— Oui, vous êtes une de ces terribles femmes qui aiment toujours les amans qu'elles ont perdus.

Olympe tressaillit.

— Vous croyez cela! dit-elle.

— Oui, je le crois.

— Alors, gardez-moi d'un seul homme.

— De ce Bannière?

— Oui.

— Vous l'aimez?

— Oui.

— Mais vous m'aviez dit, là-bas, que vous ne l'aimiez plus.

— Je le croyais!

— Malheureuse!

— Oui, malheureuse! car je l'aime toujours.

— Vous aimez un comédien!

— Je suis une comédienne.

— Vous aimez un joueur!

— Il jouait pour m'enrichir.

— Vous aimez un homme qui vous a trahie! Le front d'Olympe s'assombrit, ses lèvres se crispèrent. Pour qui? continua Mailly, pour une indigne rivale.

— Tenez, monsieur, dit Olympe, ne parlons pas de cela, je vous prie, et je crois que nous ferons mieux.

— Pourquoi?

— Parce que plus j'y pense, plus j'en arrive à croire qu'il y a dans toute cette affaire quelque trahison.

— Oui sans doute; seulement monsieur Bannière est le traître.

— Il m'a bien juré, dans cette prison, qu'il était innocent.

— Bah ! un homme de sa sorte jure toujours.

— Bannière a de l'honneur, comte.

— Olympe! Olympe!

— Vous voyez bien que j'ai raison quand je vous dis : Ne parlons pas de Bannière.

— Que m'importe que nous n'en parlions pas, si vous y songez!

— Je puis commander à ma parole, comte; mais je ne saurais commander à ma pensée.

— Et votre pensée ?

— Se reporte malgré moi à cette prison où il se roulait à mes pieds en me disant : « Je suis innocent, Olympe! je suis innocent, et je te le prouverai. »

— L'a-t-il prouvé ?

— Non. Mais s'il le prouvait ?

— S'il le prouvait, qu'arriverait-il ? Dites.

— Ce ne serait pas le roi Louis XV qu'il faudrait craindre, comte.

— Ce serait Bannière ?

— Oui.

— Oh ! vous avez raison, Olympe, parlons d'autre chose.

— J'ai toujours raison.

— Alors guidez-moi. Ordonnez. Que faisons-nous?

— Ce que nous faisons?

— Oui. Dites.

— Eh bien ! comte, déjeunons, puisque nous avons été si maladroits que de ne pas souper hier ; puis, profitant de la vie comme il faut la prendre, après le repas, je dormirai, ayant eu la sottise de ne pas dormir cette nuit.

Mailly prit Olympe dans ses bras.

— Eh bien, soit ! dit-il, au jour le jour ! et quand tu verras que tu es tout pour moi, mon Olympe ! eh bien ! alors, tu auras pitié de moi et tu te défendras pour te conserver à moi.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle.

A deux heures de l'après-midi, Mailly dormait et rêvait qu'Olympe n'aimait que lui.

C'était un trop charmant songe pour qu'il durât bien longtemps.

Son valet de chambre frappa à la porte et le réveilla.

— Qu'y a-t-il encore, demanda Mailly, et pourquoi me réveille-t-on ?

— C'est monsieur le duc de Richelieu qui veut absolument parler à monsieur le comte, dit le valet de chambre.

— Le duc de Richelieu ! et à quel propos ?

— Service du roi, dit-il.

— Ah diable ! fit Mailly en sautant à bas du lit; dites que j'y vais.

LXVI

DE MAILLY EST JALOUX DE SA FEMME.

En effet, comme l'avait dit le valet de chambre, monsieur le duc de Richelieu attendait le comte.

On s'aborda poliment de part et d'autre, en vrais gentilshommes. Mailly n'était pas homme à mal recevoir, pour un propos comme celui de Pecquigny, le plus aimable et le plus prompt à s'expliquer de tous les seigneurs de ce temps.

On s'embrassa, c'était l'usage.

— Pouvez-vous, dit le duc après avoir terminé les protocoles d'usage, pouvez-vous, mon cher comte, me consacrer une petite demi-heure?

— Mais, duc, vous savez bien qu'ici...

— Oui, ici c'est la maison des plaisirs, et non la maison des affaires.

— C'est donc pour une affaire que vous venez ?

— Oui, et des plus pressées, même.

— C'est que...

— C'est que vous êtes avec votre maîtresse?

— Justement.

— Mon Dieu ! je suis désespéré de vous déranger.

— Enfin, duc...

— Eh bien?

— S'il le faut absolument?

— Il le faut absolument.

— En ce cas, me voici à vos ordres. Où vous plaît-il d'être reçu ?

— Si vous me donnez le choix, j'aimerais assez que nous fissions un tour de promenade.

— Nous avons le jardin.

— A merveille!

— Venez donc.

Mailly fit traverser à Richelieu cette salle à manger où il venait de recevoir Pecquigny, et par un perron tout chargé de magnifiques fleurs protégées par une grande cloche de verre, ils descendirent dans le jardin, triste et nu qu'il était par les premières gelées.

Cependant, on pouvait encore, dans ces derniers jour d'hiver, juger ce qu'il avait été et ce qu'il serait au retour des tièdes haleines de mai.

C'était un carré long, bordé, près des murs, par de grands sycomores aux branches desquelles la gelée avait pendu ses stalactites aigues, ornement de l'hiver.

— Maintenant, monsieur le duc, voyez, nous sommes aussi seuls que vous paraissiez désirer que nous fussions. Parlez donc, je vous écoute. Vous paraissez venir en messager officiel ?

— Sur mon âme! il y a un peu de cela, mon cher comte; permettez donc que je vous félicite sur votre perspicacité.

Les deux hommes se saluèrent.

— Savez-vous que vous avez là une charmante petite maison, comte.

— Venant de vous, monsieur le duc, l'éloge est doublement flatteur.

— Et qu'il faut un bien charmant oiseau pour qu'il soit digne d'une si charmante cage.

— Duc!

— Au reste, si la renommée n'exagère point, il paraît que votre maîtresse est la perle des perles. Dans quelles eaux avez-vous donc plongé pour nous rapporter un pareil trésor?

— Bon, pensa Mailly, est-ce que lui aussi en veut à ma maîtresse ?

Puis, souriant à Richelieu :

— Vous parliez d'un message officiel, monsieur le duc; est-ce que vous changez de résidence?

— Comment cela?

— Oui. Après avoir été accrédité près la grande maison d'Autriche, le seriez-vous près la petite maison de la Grange-Batelière?

— Oh! mais c'est incroyable comme vous devinez, mon cher comte. En vérité, vous êtes dans votre jour.

— Bon, dit tout bas Mailly, voilà que lui aussi va me demander Olympe.

Et il commença à se crisper.

Puis tout haut :

— Monsieur le duc, dit-il, ma pénétration va plus loin encore que vous ne croyez.

— Bah! fit Richelieu.

— Car non-seulement j'ai reconnu l'ambassadeur, mais encore j'ai deviné le motif de l'ambassade.

— Vraiment?

— Oui. Seulement je vous préviens d'une chose.

— De laquelle?

— C'est que je suis mal disposé.

— Ah! ah! fit le duc surpris.

— Oui, tout à l'heure on m'a pressenti sur ce sujet, et l'entretien m'en a été, je vous en préviens, on ne peut plus désagréable.

— On vous a pressenti?

— Oui, et d'une façon très claire et très vigoureuse même.

— Serait-il indiscret de vous demander qui, comte?

— Non, pardieu! d'autant plus qu'à la façon dont je l'ai reçu...

— Eh bien?

— Eh bien, je l'avais dégoûté d'y revenir!

— Mais, avec tout cela, vous ne me dites pas quel est l'officieux entremetteur.

— Oh! c'est un ami à moi.

— Pecquigny, peut-être? hasarda le duc.

— Justement! s'écria Mailly; et comment savez-vous cela?

— Diable! Pecquigny! murmura le duc; le damné courtisan, il m'a gagné de vitesse! Puis tout haut: Et vous avez refusé de l'entendre? demanda le duc.

— Au contraire, je l'ai entendu jusqu'au bout. C'est alors que, comme je ne pouvais plus conserver aucun doute, je l'ai congédié de façon à lui laisser voir qu'il me serait on ne peut plus désagréable qu'il revînt.

— Mais peut-être, mon cher comte, dit Richelieu de son air le plus insinuant, ne vous a-t-il pas fait valoir toutes es considérations?

— Oh! si éloquent que vous soyez, monsieur le duc, je doute que vous le soyez plus que Pecquigny: il a dépassé Démosthènes.

— Raisonnons, je vous prie, monsieur le comte, dit Richelieu; et, pour bien raisonner, d'abord ne confondez pas ma démarche avec celle de Pecquigny; moi, je suis votre ami.

— C'est justement par cette assurance que Pecquigny a débuté. Vous m'effrayez, monsieur le duc; c'est même à cette amitié que j'attribue sa grande éloquence.

— Si éloquent qu'il ait été, j'espère vous dire des choses qu'il aura oubliées.

— Essayez.

— D'abord, éclaircissons un point.

— Éclaircissez, duc.

— Il est bon de savoir d'où l'on part, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Et d'abord, il est à peu près certain que vous avez abandonné madame de Mailly, n'est-ce pas?

— Comment! c'est déjà connu?

— C'est public.

— Eh bien! elle n'a pas perdu de temps.

— Elle ou vous.

— Elle.

— Peu importe; en tout cas, la chose s'est faite avec un esprit énorme.

— Cela se sait! répéta Mailly ne revenant point de son étonnement.

— Croyez, mon cher comte, que, si je ne l'eusse su, je ne me serais pas présenté, dit Richelieu.

— Ah! oui, c'est vrai, dit Mailly.

— Qu'est-ce qui est vrai? demanda Richelieu.

— Vous faites des plans de conquête.

— Que voulez-vous dire? Mailly secoua la tête d'un air fin. Je ne comprends pas, dit Richelieu.

— Mais je comprends, moi, dit Mailly.

— Enfin, cela veut-il dire que la brouille avec madame de Mailly est sérieuse?

— Cela veut dire que je vous donne carte blanche, monsieur le duc; madame de Mailly et moi sommes désormais étrangers l'un à l'autre.

— Vous dites cela d'un air, mon cher comte, hum!

— De quel air dis-je cela, voyons?

— D'un air qui ferait croire que vous la regrettez.

— Je ne la regrette pas, non, duc, et cependant elle a d'excellentes qualités.

— Elle est charmante!

— Oh! je vous en prie, duc, ne me faites pas trop son éloge.

— Et pourquoi cela?

— Mais parce qu'au bout du compte je suis son mari.

— Eh bien! après, de ce que vous êtes son mari, s'ensuit-il que vous deviez être insensible au mérite de la plus aimable femme?

— Ne vous disais-je pas tout à l'heure monsieur le duc, qu'elle avait d'excellentes qualités?

— Ce qui ne vous a pas empêché de lui rendre sa liberté. Dame! je conçois cela.

— Comment, vous concevez cela!

— Sans doute, quand on a une maîtresse comme la vôtre!

— Bon! fit Mailly, le voilà qui revient à Olympe! Ah çà! est-ce que depuis trois ou quatre jours que vous êtes arrivé de Vienne, vous avez déjà eu le temps de faire la connaissance de ma femme et de ma maîtresse?

— De votre femme, oui; de votre maîtresse, non; mais hier, en bon lieu, on disait qu'elle était charmante.

— A Rambouillet?

— Justement; et comment savez-vous cela?

— Ne vous ai-je pas dit que j'avais eu la visite de Pecquigny?

— C'est vrai ; en effet, c'est lui qui disait cela.

— Et à qui ?

— Mais au roi, je crois. Mailly frappa du pied. Ah çà ! dit Richelieu, il n'y a pas d'exagération dans ce qu'on dit ?

— Sur qui ?

— Mais sur mademoiselle Olympe. N'est-ce pas comme cela qu'elle s'appelle, votre maîtresse ? On dit qu'elle est belle.

— Très belle !

— Pleine de grâces.

— C'est une fée !

— Et du talent avec cela.

— C'est une artiste du plus grand mérite.

— Et elle vous aime ?

— Que diable trouvez-vous d'étonnant à cela ?

— Rien, morbleu ! vous êtes un charmant cavalier, et c'est une simple question que je vous fais.

— Cela vous intéresse donc, qu'Olympe m'aime ou ne m'aime pas ?

— Énormément.

— Eh bien ! duc, elle m'aime.

— Et vous, l'aimez-vous ?

— C'est ridicule à dire, duc, je le sais bien ; mais...

— Mais... ?

— Mais je l'adore, tout simplement.

— De sorte que rien ne pourrait vous détacher d'elle ?

— Rien.

— Qu'aucune perspective, si brillante qu'elle soit, ne pourrait vous y faire renoncer ?

— Non-seulement rien ne pourrait m'y faire renoncer, mais si on voulait me l'enlever...

— Que feriez-vous ?

— Dame ! je tuerais celui qui se serait chargé de cette commission pour le compte d'un autre, fût-ce mon meilleur ami, fût-ce mon frère, fût-ce vous, duc.

— Touchez là ! dit Richelieu en tendant la main à Mailly.

— Comment ! que je touche là !

— Vous me rendez l'homme le plus joyeux de la terre.

— En vous disant que j'aime ma maîtresse, que ma maî-

tresse m aime; en vous disant que je la disputerais à tous, au roi lui-même !

— Comme c'est heureux ! s'écria le duc.

— Mais enfin, en quoi est-ce heureux ? Vous me mettez sur un gril, mon cher duc.

— Mais en ce que cela m'ôte tous mes scrupules.

— Vous en aviez donc ?

— Sans doute, mon cher comte; vous comprenez, comme vous le disiez tout à l'heure, un mari est toujours un mari, à moins cependant qu'il ne le soit plus... comme vous... auquel cas... eh bien !...

— Eh bien ?

— On peut lui parler de sa femme.

— Comment, vous voulez me parler de ma femme ?

— Sans doute, puisque je ne viens que pour cela ; c'est ce qui me gêne.

— Ah ! pardieu ! duc, dit Mailly, je voudrais bien savoir quel est le plus gêné de nous deux.

— Il est évident que c'est moi, dit le duc, et la preuve, c'est que voilà une heure que je tourne autour du pot, et je ne sais par où commencer.

— Voulez-vous que je vous aide?

— Pardieu ! ce serait galant, mon cher comte !

— Oh! c'est bien facile : vous avez vu madame de Mailly hier, à Rambouillet; vous l'avez trouvée à votre gré. Vous savez que j'ai une maîtresse, et vous avez voulu, en bon compagnon. vous assurer que je n'avais plus de femme.

— C'est, ma foi ! cela... Mais qui diable a pu vous dire ?

— Je suis informé ; allez toujours.

— En vérité, mon cher comte, on n'est pas plus spirituel; oui, j'ai des vues sur madame de Mailly; oui, c'est la personne qu'il me faut, et je ne désespère pas de vous prouver que...

— Ah ! voilà qui est fort ! s'écria Mailly en riant aux éclats, mais avec une violence même qui prouvait qu'il ne riait pas de bon cœur; vous venez me demander, à moi, la permission de me prendre ma femme !

— Préféreriez-vous, mon cher comte, que, comme un croquant ou l'un de ces mauvais copistes de la régence, je vinsse vous la voler sans dire gare, comme cela, tout à

l'ombre de votre petite séparation encore à moitié inconnue! Fi! c'est affreusement vulgaire. Voulez-vous que je vous explique, comte, pourquoi la plupart de mes négociations diplomatiques ont réussi? c'est que comme, pour traiter, il faut toujours deux parties contractantes, je m'arrange toujours pour ne pas surprendre mon adversaire; je le gagne par ma droiture, et le vaincs par ma logique.

— Ainsi, s'écria le comte, vous espérez me prouver qu'il est juste de vous laisser madame de Mailly?

— Mais certainement que j'y compte.

— Vraiment?

— Mais, sans cela, je ne vous eusse certes pas fait lever des côtés de votre maîtresse, où l'on m'a dit que vous étiez couché.

— Bien! très bien! s'écria Mailly, égayé malgré lui par cette singularité; prouvez, prouvez, mon cher duc, et si vous me prouvez cela, après vous avoir reconnu pour invaincu, je vous tiens pour invincible.

— D'abord, vous n'aimez plus votre femme, n'est-ce pas?

— Je l'avoue; elle a un affreux caractère.

— Pour vous.

— Ah! c'est que je l'avais prise pour moi, voyez-vous, mon cher duc!

— Bon! de la taquinerie?

— Comment cela?

— Voilà que vous dites du mal de madame de Mailly, maintenant.

— Pourquoi lui voulez-vous du bien, vous?

— Comte, de grâce, dit le duc, soyons sérieux. Je vous jure que la chose en vaut la peine, et puisque Pecquigny vous en a parlé, vous devez apprécier la situation.

— Précisons, duc.

— Eh bien! il faut, je crois, que vous ne paraissiez point faire attention à ce qui se prépare. Un sacrifice auquel on donne les mains n'est pas compromettant aux yeux du monde; d'ailleurs, deux raisons vous y poussent: d'abord, la volonté du roi, à laquelle on ne saurait résister.

— Bon! c'est ce que me disait Pecquigny.

— Voyez-vous cela, le corrupteur! Ensuite, la meilleure

raison de toutes celles que votre bon ange lui-même vous donne.

— Laquelle?

— L'incompatibilité, mon cher duc; l'incompatibilité.

— Plaît-il?

— Je dis l'incompatibilité. Voyez-vous, en effet, quelle chance que cette séparation soit arrivée ainsi, là, juste, au moment où nous en avions besoin.

— Mais quelle séparation?

— Mais votre séparation avec votre femme.

Mailly regarda le duc.

— Je ne vois pas, en vérité, dit-il, ce que fait ma séparation avec madame de Mailly dans toute cette affaire.

— Eh bien! comte, quand je vous le disais, que Pecquigny n'avait pas fait valoir tous les motifs... Quoi! ce n'est pas un miracle que, juste la veille, sans préméditation et sans scandale, vous et votre femme ayez signé ce petit divorce qui vous place l'un et l'autre à l'abri, vous du ridicule, elle de l'inculpation?

— Sur mon honneur! duc, s'écria Mailly, je continue à ne pas comprendre.

— Vous m'effrayez; je m'explique donc.

— Oh! je vous en serai obligé, car, à vous deux Pecquigny, vous me feriez perdre la tête.

— Eh bien! qu'eût dit le monde si cette bienheureuse séparation n'eût pas précédé la démarche que je fais près de vous? Monsieur de Mailly est un ambitieux.

— Un ambitieux?

— Madame de Mailly sacrifie son mari, qui n'est que comte, au roi, parce qu'il est roi.

— Au roi! s'écria Mailly en pâlissant.

— Eh! sans doute, au roi.

— Quoi! ma femme...

— Eh bien?

— C'est le roi qui la recherche?

— Assurément.

— Et vous?

— Après?

— Vous venez au nom du roi?

— Et en quel nom voulez-vous que je vienne? Je suis

ambassadeur de la France, et la France, c'est le roi. Que diable! mon cher comte, quand on s'appelle Richelieu, on ne fait que les affaires du roi ou les siennes.

Mailly était demeuré stupéfait; tout un horizon inconnu et auquel il n'avait pas songé s'ouvait devant lui. Tout préoccupé de sa maîtresse, il avait cru jusque-là que c'était de sa maîtresse qu'il était question.

— Le roi est amoureux de ma femme! murmura-t-il enfin en sortant de sa stupeur.

— Eh! mais, s'écria Richelieu, on dirait que vous tombez des nues! mais voilà une demi-heure que je vous chante la même chanson sur dix airs différens.

— Ah! duc, duc, murmura Mailly, est-ce bien vrai ce que vous m'annoncez là?

— Mais vous ne m'écoutez donc pas?

— Ma femme! le roi aime ma femme!

Richelieu fit de la tête un signe affirmatif.

— Mais c'est impossible! s'écria tout à coup Mailly.

— Comment, impossible.

— Mais, ce matin, Pecquigny m'a dit le contraire, duc. Duc, vous inventez cela.

— Moi, morbleu!

— Oui, vous.

— Et dans quel but?

— Dans celui de me prendre ma femme.

— Oh! oh! comte, fit Richelieu, quelles diables de paroles venez-vous de dire-là? Est-ce que c'est ainsi que l'on parle à Paris depuis que je n'y suis plus? Inventer! moi, j'invente quelque chose! Est-ce que vous avez dit cela? mais, mon cher comte, vous extravaguez.

— Oh! Pecquigny! Pecquigny!

— Eh bien! voyons, que vous a-t-il dit?

— Mais il m'a dit que c'était à Olympe, à ma maîtresse que le roi en voulait!

— En vérité?

Et Richelieu éclata de rire.

— Cela vous égaie, duc? dit Mailly tout prêt à se fâcher.

— Mais oui.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est vraiment drôle. Si cela était, enfin?

— Le roi aimer deux femmes !
— Le roi en est capable, comte.
— Oh ! je vous en prie, ne plaisantez pas ainsi.
— Mais c'est qu'il pourrait bien vous les prendre toutes les deux, mon pauvre comte !
— Oh ! duc, en vérité, convenez-en, la situation est intolérable.
— Le fait est que c'est une étrange occurrence.
— Olympe que j'aime !
— Alors, laissez aller votre femme.
— Madame de Mailly qui porte mon nom !
— Alors, laissez aller votre maîtresse.
— Duc, je suis un homme perdu, tout Paris va se moquer de moi, et voilà déjà que vous commencez.
— A Dieu ne plaise ! mon cher comte, et je viens au contraire à vous du plus profond de mon cœur et de mon amitié.
— Un conseil, alors.
— Bah ! vous vous moquez.
— Comment cela ?
— Est-ce que l'on conseille les gens dans votre position, les gens qui ont un amour et un amour-propre ?
— Enfin, duc, vous venez ici pour quelque chose ?
— Dame ! je croyais vous avoir suffisamment dit pourquoi je venais.
— Redites-le encore.
— Eh bien ! je venais vous offrir un moyen de vous sauver du ridicule.
— Donnez vite.
— Je venais vous dire : Votre femme est recherchée du roi; vous n'avez jamais aimé votre femme; votre femme ne vous aime plus. Dépêchez-vous.
— Que je me dépêche ?
— Oui.
— De quoi faire ?
— Mais d'imiter monsieur de Montespan, qui, toute sa vie, a été redouté du roi, cajolé de sa femme et estimé de tout le monde.
— Duc ! duc ! c'est tout bonnement l'infamie que vous me proposez là !

— Etes-vous fou, mon cher ? mais c'est le suprême bonheur, au contraire; c'est ce qui s'appelle prendre un parti; c'est ce qui s'appelle battre le buisson; c'est ce qui s'appelle mettre l'ennemi à rançon.

— Duc, je voudrais voir les choses à votre point de vue.

— Je prouve. Si vous hésitez, le roi commence par le côté faible, comme il arrive quand on assiége une place : il vous prend d'abord votre maîtresse, et tout le monde l'approuve. C'est moral.

— Comment, tout le monde l'approuve ?

— Eh ! mon Dieu ! tout le monde aime à rire, n'est-ce pas ? Le roi, las de votre maîtresse, passe à votre femme; il la prend aussi, et cela d'autant plus facilement qu'en se laissant prendre, elle vous joue un double tour. Il résulte de là que vous vous trouvez battu à la fois par votre maîtresse et par votre femme, et que tout le monde assiste à la comédie; car il n'est pas un spectateur qui, ayant vu représenter la première pièce, ne veuille voir représenter la seconde.

— Tenez, duc, c'est affreux !

— C'est ainsi. Ayez de la tête, au contraire. Arrangez-vous un sourire ironique. Choisissez : rejetez l'ivraie, gardez le bon grain; dans cette tempête qui menace de tout engloutir, préparez-vous une planche de salut. Sortez de là duc et pair, chevalier des ordres du roi; ayez promesse d'un bon gouvernement, ayez le gouvernement lui-même, si c'est possible, et voilà que tous riront pour vous, au lieu de rire contre vous.

— Mais impossible ! impossible !

— Vous perdez le sens. Aimez-vous votre maîtresse ?

— J'en suis fou !

— Aimez-vous votre femme ?

— Je ne sais.

— Ah ! bon ! déjà des retours, des fluctuations ! Faible, faible que vous êtes ! Avez-vous ou n'avez-vous pas abandonné votre femme ?

— A peu près.

— Eh bien ! votre femme abandonnée se vengera.

— Peut-être.

— Elle se vengera, vous dis-je. Pourquoi, diable, vou-

lez-vous qu'il y ait exception en votre faveur? Si elle ne se venge pas avec le roi, elle se vengera avec un autre; et alors, bonsoir le duché, bonsoir la pairie, bonsoir l'ordre, bonsoir le gouvernement; vous aurez été cocu gratis! En vérité, mon cher comte, je ne comprends pas qu'un homme d'esprit, ayant une charmante maîtresse comme celle que vous avez, et embarrassé de sa femme comme vous l'êtes, ne remercie pas le ciel de lui envoyer une occasion de liberté.

— Mais la liberté, en pareil cas, c'est le déshonneur!

— Grands mots que tout cela. Eh! monsieur, si votre femme aime le roi, empêchez-le donc, ce déshonneur!

— Si ma femme aime le roi?

— Pourquoi non? Louis XV est-il jeune ou vieux, laid ou beau, roi ou berger? le roi ne vous vaut-il pas, vous, moi et les autres?

— Oh! comme Pecquigny! murmura le comte.

— Ce que vous ne voulez pas faire avec l'avantage de la situation, vous serez contraint de le subir. Alors, vous verrez, vous verrez!

— Duc, c'est à se briser la tête!

— Non, monsieur, c'est à se la garantir, au contraire. Etes-vous raisonnable, le choix ne sera pas douteux.

Mailly enfonça son visage entre ses deux mains.

Richelieu le regarda en pitié, comme un vainqueur superbe regarde un ennemi terrassé.

— J'étais venu, dit-il, pour vous apprendre une bonne nouvelle et vous tenir au courant; vous prenez la chose au rebours, n'en parlons plus.

— Mais savez-vous que c'est insultant ce que vous me dites là? s'écria Mailly en relevant la tête.

— Prenez garde, dit Richelieu, vous me provoqueriez que j'accepterais. Je suis ambassadeur de Sa Majesté et dois soutenir l'honneur de la couronne.

— Comme Pecquigny! hurla le malheureux, comme Pecquigny!

Et il alla s'appuyer la tête sur le socle de marbre d'une statue.

Sans doute le duc avait amené Mailly où il voulait le conduire, car, profitant du moment de prostration auquel

s'était abandonné le malheureux comte, il pirouetta sur le talon et disparut.

LXVII

MAILLY SE TROUBLE.

Il est plus facile d'imaginer que de peindre les souffrances de Mailly après le départ de Richelieu.

Amant et mari, il voyait sa femme, sa maîtresse, toutes deux menacées. La femme n'est rien jamais pour l'infidèle qu'au moment où il s'aperçoit que d'autres yeux l'ont distinguée ; mais, à ce moment-là, la femme c'est la propriété, c'est le nom, c'est l'honneur, c'est tout.

A ce moment, quelle précieuse possession que la femme, et comme tout ce qu'on a dédaigné reparaît brillant, comme la raison d'aimer revient avec la raison de haïr!

En un moment, monsieur de Mailly fut jeté dans les extrêmes. Il se représenta sur-le-champ sa femme qu'il avait laissée isolée, désespérée, solitaire. Il se représenta sa femme adulée, courtisée, encensée. Un coup de poignard rougi lui traversa le cœur.

— Céder ma femme! se dit-il, céder mon bien à celui qui ne peut me prendre que la vie! Jamais!

Puis il s'arrêta.

— Mais, pensa-t-il, ces artisans d'intrigue et de corruption me l'ont bien dit, le roi est bon, il ne veut pas tout prendre à un malheureux gentilhomme. De deux convoitises, il négligera l'une pour laisser quelque chose à monsieur de Mailly. Le roi est un modèle de continence et de vertu. C'est Scipion ou Alexandre, ce jeune monarque.

Heureux Mailly! va. Le roi ne te prendra que ta femme ou ta maîtresse. C'est à toi de choisir celle qu'il te plaît de te laisser prendre. Ta femme si tu veux, ta maîtresse si tu veux. Quelle générosité! En effet, pourquoi aurais-tu à la fois une femme et une maîtresse? c'est un cumul que la morale repousse.

Et le roi, élevé par monsieur de Fréjus, le roi est si moral!

Il n'y a de patriarche en France que Sa Majesté. Le roi seul peut se faire un sérail s'il lui plaît. Tu as une maîtresse qui t'aime et une femme que tu croyais devoir aimer. Point! le roi te prouvera bien que c'est trop; il te le prouvera, soit par la Bastille, soit par Vincennes, soit par tout autre moyen.

Il te le prouvera en t'envoyant les capitaines des gardes armés de longues flamberges.

Il te le prouvera en t'envoyant ses diplomates cuirassés de protocoles et de subtilités.

Il te le prouvera par l'exil.

Il te le prouvera comme David le prouva pour Bethsabée à Urie, pardieu!

Il a non-seulement pour lui l'exemple de Louis XIV, mais encore l'exemple de David.

A la première affaire contre les Espagnols ou les Anglais, on t'assignera une place si bien choisie, qu'un fourneau jouera sous tes pieds, comme il arriva à monsieur de Beaufort devant Candie.

Ou bien tu seras tué par un chasseur espagnol, en face, bravement, sort de la guerre.

Ou tu recevras la balle d'un de tes grenadiers dans les reins, maladresse regrettable qui fera pleurer les gens sensibles, lecteurs de gazettes.

Mailly! Mailly! la situation est grave!

Elle est grave surtout, parce qu'elle annonce des appétits violens dans ce jeune prince que la France, d'une voix unanime, appelle le Bien-Aimé.

Pauvre femme! quand elle le connaîtra mieux! Sa femme à lui, ma femme à moi, et ma maîtresse! Marie Leczinska, madame la comtesse de Mailly et Olympe de Clèves! tout cela pour un adolescent, c'est grave!

Oui, Mailly! c'est grave, et que fera-t-il donc à trente ans, et surtout à soixante?

Combien de gens, en pareille occurrence, ont fermé les yeux, comme disait ce matin monsieur le duc de Richelieu, gens prudens, habiles à se conduire, et dont les affaires n'ont pas discontinué de marcher dans une bonne voie, sous la double impulsion de ces deux excellens moteurs si

puissans qu'on appelle une belle femme et une belle maîtresse !

Ah ! ceux-là sont les habiles !

Il est certain que si je n'adopte pas ce parti, comme dit ce même duc de Richelieu, un habile aussi ; que si je veux mépriser ma femme, rire d'elle et du roi, me faire un parti parmi les vieux courtisans rechignés qui jappent à la vertu ; que si je veux me refondre et me faire du dernier siècle ou plutôt des années de madame la marquise de Maintenon, on m'appellera Montansier, Navailles, Montespan, et que je serai béni dans les almanachs qui s'impriment en Hollande ; il est certain que si je pousse l'esprit de résistance jusqu'à subir l'exil, jusqu'à faire des remontrances au roi, jusqu'à demander justice à la reine, le rôle devient magnifique.

Avec un peu de tact, j'en ai, Dieu merci ! je mets Sa Majesté offensée de mon bord, je conspire avec Marie Leczinska contre ma femme, et je me fais rouler à la Bastille escorté de tous les maris malheureux et trompés, qui feront de moi leur César ou leur Pompée.

De là réhabilitation après l'exil, dignités pleuvant sur moi après la Bastille, ou du moins une renommée capable de faire pâlir tous les vainqueurs de ce siècle rapetissé.

Autre chose. Pas de bruit, pas d'esclandre ; ce qui convient mieux à un homme de bon goût, séparation authentique, remplaçant cette petite ébauche de divorce que Louise et moi nous avons faite sous seing privé ; exhérédation des enfans soi-disant légitimes qui pourraient naître ; tout cela bien secret et bien en règle. Me voilà une vie toute de repos et toute d'honneurs. Nul ne rira du roi, devant lequel je me serai incliné. Nul ne rira de moi, qui aurai fait respecter mon nom. Ma femme ne sera plus ma femme, on la débaptisera ; on l'appellera la *bien-aimée* du *bien-aimé.*

Quoi de mieux !

Non, non, il ne sera pas dit qu'un gentilhomme français, quand il aura fait don de son nom à une femme, se verra forcé de renier cette femme. Moi, comte de Mailly, j'ai une femme par ma volonté, de par la loi, de par l'Eglise. Le

roi Louis XV ne me prendra pas ma femme ; non, je ne le veux pas !

Mais Olympe, mais ma maîtresse, c'est autre chose, malheureusement. J'ai une maîtresse, et ce n'est pas ni de par la loi, ni de par l'Eglise ; mais c'est cependant un droit consacré par la coutume. Il est sans exemple dans la noblesse, depuis cent ans, qu'un homme se passe d'une maîtresse.

Oui, mais s'il est sans exemple qu'un homme se passe d'une maîtresse, il est sans exemple aussi qu'une femme se passe...

Ici Mailly s'arrêta.

— Qu'allais-je dire ! s'écria-t-il ; je me condamne moi-même. Oui, cela est sans exemple ; eh bien ! moi, moi, comte de Mailly, je l'empêcherai pourtant. A moi, à moi aussi l'arbitraire, puisque les autres veulent en chercher pour eux le monopole.

Là-dessus Mailly, tout tremblant, tout bouleversé, tout pâle, remonta prendre son épée, et, sans réveiller Olympe, qui dormait d'un calme profond, il courut comme un trait chez la comtesse de Mailly.

Louise était revenue doucement dans son carrosse à la suite du roi, bercée sur les coussins, seule, toute à ses pensées.

Louise était ravie des souvenirs de la veille. Caressée des espérances de l'avenir, elle n'avait pas cessé depuis Rambouillet de poursuivre le doux rêve qu'inspire à la jeunesse pleine de sève l'amour naissant au milieu de la liberté.

Ce n'était pas que la comtesse pensât positivement ce que déjà pensait Richelieu. Non. Nature choisie, chaste et réservée, toute prête aux élans que lui conseilleraient l'amour véritable, la passion bien placée, Louise ne se forgeait rien de chimérique dans sa pensée ; elle sentait bien qu'il y avait en elle de quoi pouvoir réaliser tout ce que les circonstances amèneraient.

Elle avait repris possession de son hôtel comme si jamais monsieur le comte de Mailly n'eût dû y revenir. Ce passé pour elle, ce mariage, cette bénédiction nuptiale donnée en présence des familles de Mailly et de Nesle,

c'était un fossé insignifiant qui coupait sa vie de l'année précédente à l'année prochaine et voilà tout.

Louise de Nesle ne comptait plus sur le comte de Mailly. Les rêves de la journée qui venait de s'écouler lui avaient fait oublier l'époux.

Elle n'avait contre le comte de Mailly rien d'amer, rien d'hostile, rien de haineux. Le comte se serait présenté devant elle qu'elle l'eût appelé son ami, sans forcer en rien sa bouche ni son esprit à mentir.

Quant au cœur, nous n'en faisons pas mention, le cœur n'entrant pour rien dans les affaires de monsieur le comte de Mailly, époux de mademoiselle de Nesle et amant d'Olympe de Clèves, et de madame la comtesse éprise du roi Louis XV.

Soudain le comte lui fut annoncé par cette femme que nous avons vue sourire à Bannière. Monsieur de Mailly arrivait précipitamment à l'hôtel.

Elle se leva étonnée, regarda aux vitres, et aperçut effectivement monsieur de Mailly qui gravissait les degrés du perron avec la vitesse d'un homme troublé.

Une minute après, le comte entrait chez elle.

Louise poussa un cri de surprise.

— Vous ! dit-elle.

— Oui, madame, moi.

La caméristo ouvrit des yeux plus grands et plus interrogateurs encore que ceux de sa maîtresse.

Monsieur de Mailly vit ces yeux-là dans une glace.

— Veuillez congédier mademoiselle, dit-il.

La caméristo sortit, très décidée à écouter à la porte.

Le comte la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût refermée.

Puis il se tourna vers sa femme.

— Maintenant, demanda celle-ci, qu'avez-vous, monsieur le comte, et à quelle circonstance inattendue dois-je le bonheur de vous voir ?

— A une circonstance grave, madame.

— Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez !

Mailly sourit amèrement : il avait jugé, à tout hasard, qu'un sourire amer ne pouvait jamais mal faire.

— Asseyez-vous, je vous prie, continua la comtesse ;

serais-je assez heureuse, monsieur, pour vous être, depuis hier, devenue bonne à quelque chose ?

— Vous m'êtes devenue... indispensable.

Ce fut madame de Mailly qui sourit à son tour.

— Et à quoi donc, bon Dieu ! Parlez, je vous prie.

— Vous ne vous doutez pas de ce qui m'amène ?

— Non ! ce qui fait que je suis pleine de curiosité.

— Madame, savez-vous ce que l'on dit ?

— Où ?

— Partout.

— Dites ce que l'on dit partout, monsieur, j'écoute.

— Eh bien ! on dit que le roi... Ah ! vous rougissez déjà,

— Monsieur, si vous continuez à me regarder de la sorte, non-seulement je rougirai, mais encore je pâlirai. Ainsi, je vous en supplie, monsieur, laissez là ces airs de lieutenant de police et poursuivez. Que dit-on du roi ?

— On dit que le roi, que le roi...

— Achevez.

— Que le roi a jeté les yeux sur certaine dame pour passer avec elle le temps qu'il ne passe pas avec la reine.

— Ah ! l'on dit cela, répondit madame de Mailly fort troublée.

— Ah ! vous avez dit vrai, s'écria le comte ; voilà que vous pâlissez, madame.

Louise se leva.

— Monsieur, dit-elle, je ne sais trop quel peut être le but de la méchante comédie que vous venez me faire jouer ici : toutefois, sachez, avant de la pousser plus loin, qu'elle n'est aucunement de mon goût.

— Oh ! madame, dit Mailly, acceptez-y toujours un rôle, je vous prie.

— Nullement, monsieur. Je n'ai point l'habitude de répondre aux choses que je ne comprends pas.

— Oh ! soyez tranquille, je vais me faire comprendre. Cela ne sera pas long. Cette dame que le roi aurait choisie, on voudrait savoir si elle agréera les hommages du roi ; et comme vous la connaissez, on me charge de vous demander votre opinion.

— Voilà, monsieur, une triste commission pour un bon

gentilhomme. Je suis surprise, vous connaissant, que vous l'ayez acceptée.

— Je vous prie de ne pas vous aigrir, madame ; vous jugez trop vite. Si j'ai accepté la commission, j'avais mes motifs.

— Lesquels, monsieur?

— Je connais aussi cette dame.

— Alors, faites la commission vous-même.

— Je la fais. Cette dame, c'est vous,

— Moi ! s'écria Louise; c'est moi que le roi recherche !

Elle prononça ce peu de mots avec une si imprudente vivacité, que Mailly, s'il n'avait pas été aussi aveugle, n'eût pas attribué son mouvement à la colère.

— Vous-même, répéta-t-il.

Elle demeura quelques instans absorbée.

— Voilà qui est impossible, dit-elle enfin.

— Veuillez me croire bien informé.

— Oh ! par qui?

— Peu vous importe. Ce que vous cherchez, ce n'est pas cela ; vous voudriez peut-être qu'on vous instruisît davantage.

— Je ne vous comprends plus.

— Un mari qui parle, ce n'est jamais compréhensible.

— Mais, monsieur, vous oubliez que vous n'êtes pas mon mari !

— Trêve de plaisanterie, madame.

— Comment, trêve de plaisanterie ! et notre acte ?

— Notre acte, notre acte, reprit Mailly embarrassé ; eh ! madame, j'ai pu jouer hier un jeu qu'il ne me convient plus de jouer aujourd'hui.

— C'est moi qui vais vous prier de parler toujours, afin que dans toutes ces paroles j'en trouve une qui puisse me satisfaire.

— Ce ne sera pas long. Le roi vous recherche, dit-on, madame, et je présume que c'est là l'origine de toutes ces bouderies, de toutes ces fiertés que vous m'avez fait subir depuis longtemps.

— Moi, des bouderies ! moi, des fiertés !

— Oh ! vous nierez, je le comprends ; une pareille perfidie vaut qu'on s'en excuse.

— Monsieur le comte, vous oubliez que vous parlez à une femme.

— Je ne parle pas à une femme, je parle à ma femme, ce qui est bien différent.

— Eh! monsieur, il n'en était plus question hier.

— D'accord, mais il en sera question aujourd'hui, aujourd'hui que je puis être ridicule par vous. Il n'était question hier que d'être malheureux...

— Distinction subtile.

— Distinction qui convient à ma logique; je m'en sers comme je puis. Donc, madame, s'il vous agrée que le roi vous offre ses hommages, veuillez me le dire.

— Je pourrais vous répondre, monsieur.

— C'est ce que je vous demande, madame.

— Je serai plus sage que vous n'êtes fou.

— Ah! vous niez que le roi...

— Je ne nie absolument rien, monsieur; le roi fait ce qu'il veut. Parlez-lui et il vous répondra.

— Voilà une rare hardiesse.

— Vous trouvez?

— Libre d'hier, prenez garde! vous êtes trop émancipée aujourd'hui.

— Libre d'hier, je suis aujourd'hui telle que je veux être demain, telle que je serai toujours. Cette situation, c'est vous qui l'avez créée : subissez les conséquences.

— Les conséquences, quand ces conséquences sont le déshonneur!

— Oh! monsieur, nous n'en sommes pas là.

— Madame, n'allons pas plus loin; je vais m'adresser à votre probité : répondra-t-elle?

— Toujours! Seulement, prenez garde! la probité d'une femme, c'est la franchise.

— J'accepte. Le roi vous plaît-il?

— Beaucoup, monsieur.

— Voilà de la franchise, s'écria le comte avec un sourire forcé.

— Vous me l'avez demandée, et je vous l'ai promise.

— Et vous en aurez jusqu'à la fin?

— Jusqu'à la fin.

— Je poursuis.

— Prenez garde !

— Toujours l'oiseau de malheur prophétique. Vous ne me lasserez pas, Louise.

— Tant mieux, aveugle !

— Si le roi vous offre ses hommages, qu'êtes-vous décidée à faire ?

— Monsieur, par pitié ! ne me faites pas répondre à de pareilles impertinences.

— Vous oubliez que je me suis fait ambassadeur et que j'ai accepté les conditions de franchise.

— Alors, vous insistez ?

— J'insiste.

— Eh bien ! monsieur, je suis libre ; j'ai reçu un congé détourné de mon mari, qui a pris une maîtresse lorsque j'avais à peine eu le temps de l'appeler mon mari. Je suis jeune, on me dit belle, j'ai un cœur et des yeux, tout cela m'appartient ; dès que je suis libre, je mettrai à profit yeux et cœur.

— Vous aimerez ?

— Si j'aime, oui.

Mailly, en face de cette singulière femme qui se révélait à lui si fièrement, poussa la colère jusqu'à la menace.

— Madame, s'écria-t-il à son tour avec un geste violent, à votre tour, prenez garde !

— Comte, dit-elle froidement, vous allez achever de me donner raison.

Mailly s'arrêta dompté.

— Je vois, reprit-il après un moment d'hésitation qui lui permit de rappeler ses esprits, je vois la réponse que j'aurai à faire. Madame, vous aimez le roi ?

— C'est vrai.

— Me ferez-vous l'honneur de me dire depuis quand, de peur que je ne l'apprenne par d'autres ; et vous devez le comprendre, madame, l'apprendre par d'autres, ce serait terrible pour moi et pour vous.

— Monsieur, fit la comtesse en gardant la même quiétude d'esprit et de visage, je n'aimais plus mon mari avant-hier, et c'est d'hier que j'ai commencé à aimer le roi.

Un éclair de fureur, de désespoir, un éclair de jalousie brilla dans les yeux du comte.

Puis tout à coup il se calma.

— Assurez-moi que vous ne plaisantez pas, reprit-il avec un accent plein de douceur et de mélancolie. J'ai bien besoin de cette parole, Louise.

Et il croisa ses bras sur sa poitrine gonflée et pleine de soupirs.

— Monsieur, je vous le déclare le cœur navré : ce n'est point une raillerie à faire, car le chagrin m'est entré dans l'âme avec cet amour.

— Enfin, cet amour que vous osez m'avouer, la honte et le malheur sont au bout. Réfléchissez bien, je vous en prie, madame.

— J'ai réfléchi.

— Mais je vous empêcherai, moi, de courir à votre ruine.

— Je crois, monsieur le comte, que, le faisant, vous me rendrez service. Toutefois, voyez jusqu'où va ma franchise avec vous, toutefois, je n'ose véritablement vous demander de m'y aider.

— Pourquoi ?

— Parce que, faut-il vous l'avouer, je crois que je maudirais vos bons offices.

Mailly s'arrêta.

— Du marbre ! Je me heurte vainement, je cherche vainement une âme ! Allons, patience ! Je suis né malheureux ; il n'y a peut-être en France que deux femmes comme mesdemoiselles de Nesle et de Clèves, et il faut que Louise et Olympe me soient échues toutes deux.

Et le comte, ramené à des idées plus calmes, sinon moins douloureuses, s'inclina devant cette inébranlable volonté de la comtesse, et se contenta de dire :

— Heureusement, madame, que je suis encore votre maître, et que dans la position respective que nous nous sommes faite, un sous-seing privé n'engage à rien aucune des deux parties contractantes.

— Vous vous trompez, monsieur le comte ; car si je suis déterminée à écouter d'autres hommes que vous, ce pacte, qui constate ma liberté, j'en ferai usage. Il est illégal peut-être devant les tribunaux, mais il vous fera perdre tous vos procès devant l'opinion publique, le seul tribunal dont

j'aie à redouter quelque chose. Et maintenant, si vous n'avez pas autre chose à me dire...

Et, avec un geste de reine, elle lui montra la porte.

Mailly salua, écrasé, et sortit.

LXVIII

SERPENT N° 1.

Mailly ne pouvait se consoler d'en être réduit aux nécessités d'un perpétuel monologue.

Et cependant, d'après ce que l'on a vu, le monologue lui était moins désagréable que le dialogue.

Donc, après sa scène avec Louise, après les façons toutes despotiques de celle-ci, après le geste d'impératrice surtout avec lequel elle lui avait indiqué la porte, le comte, repoussé par sa femme, s'était dit une fois encore que sa femme avait certainement des qualités invisibles aux yeux d'un mari ; mais puisque lui, mari de Louise, il ne pouvait voir ces qualités, il crèverait, s'il le fallait, les yeux à tout l'univers pour qu'il n'existât pas un homme qui vît ce qu'il ne voyait pas.

Menaces, prières, force brutale, persuasion, il avait tout arrangé dans sa tête de façon à combiner un plan de campagne.

Le plan de campagne arrêté, et ce fut l'affaire d'un quart d'heure que Mailly passa à aller et à revenir d'un bout à l'autre de la terrasse du bord de l'eau, les jambes de Mailly le portèrent naturellement de l'hôtel de Nesle à la maison de la Grange-Batelière, de chez Louise de Mailly chez Olympe de Clèves.

Il faut bien qu'un malheureux se console, surtout lorsque l'auteur de ses malheurs lui donne le droit de consolation.

Après tout ce qu'il venait d'entendre chez sa femme, Mailly n'était certainement pas si coupable que la veille en allant chez sa maîtresse. Et cette idée, sa bonne conscience la lui faisait savourer avec délices. C'est quelque chose de si sain qu'une bonne conscience

Mailly arriva donc à sa petite maison dans les meilleures dispositions du monde pour être consolé. Il monta rapidement, et comme un homme qui a hâte de chasser les idées qu'il a dans l'esprit pour des idées meilleures. Mais, à moitié de l'escalier, il fut arrêté par son valet de chambre.

— Pardon, monsieur, dit le valet.

— Que me veux-tu ?

— Vous allez chez madame ?

— Sans doute.

— Mais c'est que...

— C'est que...

— C'est que madame a du monde chez elle.

Mailly commençait à s'accoutumer aux surprises ; cependant il s'arrêta tout abasourdi.

Puis, réfléchissant que le chez elle d'Olympe était son chez lui, il repoussa le laquais et pénétra dans la chambre.

Le duc de Pecquigny était assis près d'Olympe, tout gracieux, tout confit en politesses.

Le sourcil de Mailly se fronça, ainsi qu'il convient à un homme qui va devenir jaloux.

Cependant il entra.

Le duc voulut bien lui faire quelque civilité ; il lui offrit une chaise. Mailly s'assit.

Cet air de familiarité conquis en si peu de temps par Pecquigny chez Olympe étonna Mailly au plus haut point. Il se regarda comme un homme attaqué par des voleurs sur un grand chemin, et qui, au moment où il s'apprête à se mettre en défense, reçoit un coup de bâton sur la tête. Rêve-t-il ou ne rêve-t-il pas ? Est-ce bien la clarté du jour qu'il voit ? Est-ce le reflet des mille chandelles fantastiques que l'imagination attaquée allume incontinent dans le cerveau d'un homme à passions ?

A la lueur de ce jour ou de ces chandelles, Mailly voit le duc vêtu à la dernière mode et avec la plus suprême élégance ; impossible de rien voir de plus fin que son point ; il joue délicatement avec la poignée d'une épée que l'on dirait faite pour un enfant né sur le trône du monde : cette seule poignée d'épée vaut l'argent que coûteraient toutes les lames dont l'univers est damasquiné.

En face du duc, sur l'ottomane, est assise ou plutôt couchée Olympe. Elle écoute tranquillement, avec son plus charmant sourire, et surtout avec son grand œil vigilant, tout ce que le duc se donne le droit de lui dire.

Voilà le tableau.

Mailly derrière la porte, Mailly sur le seuil, Mailly, en entrant, saisit quelques bouts de phrase dans le genre de ceux-ci :

— Eh ! laissez donc là l'opinion, mademoiselle, et faites-vous heureuse.

— Prenez garde aux sottises de la vertu : ce sont les pires de toutes, attendu qu'elles n'ont pas de remède.

— Savez-vous que la réserve, c'est souvent l'impuissance ?

Telles furent les impressions qui frappèrent Mailly au moment où, tout émotionné déjà, il entra chez Olympe.

Le corrupteur, comme nous l'avons dit, était assis sur son sopha avec une placidité qui ne se démentit point à l'arrivée de Mailly.

— Duc ! s'écria le comte.

Ce n'était qu'un seul mot, mais ce seul mot renfermait tous les reproches de délicatesse, et au besoin tous les avertissemens possibles.

Pecquigny se contenta de tendre au comte le bout de ses doigts enterrés sous ses manchettes.

Puis, comme si Mailly n'était point entré et n'avait rien interrompu :

— Duc, répondit Olympe, je vous l'ai déjà dit, je ne suis point née pour être heureuse.

C'était un coup de massue à terrasser un taureau dans un abattoir.

Mailly le reçut, mais relevant la tête :

— Ce n'est point gracieux pour ceux qui vous aiment, ce que vous dites là, Olympe, dit-il avec un rire forcé.

— Tu as parfaitement raison, mon cher, dit Pecquigny, et je suis en train de sermonner mademoiselle à cet endroit.

— Merci, duc, je le vois bien, reprit Mailly.

— Et, continua Pecquigny, malgré mes instances, mademoiselle résiste.

— Oh! fit Olympe, résister est un mot vide de sens. Monsieur le duc, au lieu de m'attaquer par ces lieux communs qui réussissent presque toujours près des femmes oisives, monsieur le duc s'ingénie à me nommer des noms propres.

— Un vertige passa sur les yeux de Mailly.

— Oui, et de grands noms même, dit en souriant Olympe, touchée qu'elle était d'avoir vu Mailly pâlir.

— Et vous répondiez? demanda-t-il d'une voix émue.

— Je réponds, dit Olympe, que quand j'aimerai, j'aimerai.

Mailly ne savait si c'était un compliment ou une injure.

Comme tous les hommes dans une position fausse, le comte préféra la colère au raisonnement, la brutalité à la victoire que donne une passable argumentation.

— Je vois avec peine, dit-il avec une ironie blessante, que monsieur le duc vient chez moi pour m'enlever mon bien.

— Comte, répliqua Pecquigny, nous nous sommes expliqués à ce sujet. J'ai eu dans cette circonstance l'honneur de te dire tout ce que je prétends faire, et, je t'en donne ma parole, je le ferai, c'est bien arrêté. Ce ne sera pas ton œil furibond, tes poings crispés, ta tremblante provocation, qui me détourneront de mon devoir.

— Ton devoir!

— Parbleu! très cher comte, n'est-ce pas un devoir, répondit habilement Pecquigny, d'empêcher cette belle fille de s'ennuyer comme tu l'ennuies?

— Duc!...

— Fâche-toi, mordieu! que me fait cela?

— Cela fait que si madame a eu la bonté de vous recevoir une fois, elle ne vous recevra plus, c'est moi qui vous l'atteste.

Olympe resta muette.

— Madame a daigné me recevoir parce que j'ai l'honneur d'être le capitaine des gardes de Sa Majesté, reprit Pecquigny, et que toute porte à laquelle je frappe doit s'ouvrir devant moi et devant mon bâton de commandement. Madame m'a reçu parce que je suis un bon gentil-

homme, intact de réputation et porteur d'un nom qui ne reste jamais dans la rue, entends-tu, comte de Mailly!

— Qu'est-ce à dire? fit le comte furieux.

— La, la! continua Pecquigny, je t'ai promis la guerre, je te la fais; fâché ou non, tu verras le siége mis devant ton château. J'ai pu pénétrer dans la place que tu défends, grâce à mes influences particulières; tu fais une sortie, c'est bien; essaie de me débusquer, tu es dans ton droit.

— Ainsi ferai-je, n'est-ce pas, Olympe?

— Comment l'entendez-vous, monsieur le comte? dit la jeune femme. Monsieur le duc ne m'a rien dit qui ne soit à dire.

— Tu l'entends, Mailly.

— Je n'ai rien compris que ce que m'a dit monsieur de Pecquigny.

— Si vous eussiez entendu plus, Olympe...

— Aussi n'ai-je pas entendu plus.

— Laisse-moi donc m'expliquer, je te prie, ogre que tu es! poursuivit le capitaine des gardes en riant à pleine poitrine; tu verras que le plan que j'ai combiné est parfait, et que je te défie, malgré tous tes talens stratégiques, de pouvoir le combattre.

— Voyons.

— D'abord, je veux présenter l'expression de mes regrets à mademoiselle. C'est mon droit.

— Ton droit?

— Mon cher, en ma qualité de gentilhomme de la chambre, j'ai mes entrées.

— Chez moi!

— Est-il chez lui, mademoiselle? fit Pecquigny avec un calme parfait, en se tournant vers Olympe.

Olympe garda le silence.

— Tu n'es pas chez toi, mon cher : mademoiselle est de la Comédie, elle a un magnifique talent dont je suis idolâtre. J'arrive, je frappe à sa porte, elle m'accueille; je lui exprime mes sensations, elle m'écoute : qu'as-tu à dire?

— Rien; mais ces phrases...

— Tu les as dites à cent femmes peut-être, excepté à la tienne.

Mailly rougit jusqu'aux yeux.

— Allons, comte, sois juste; tu laisses mourir d'ennui cette femme adorable; j'arrive, moi, je la console; tu l'enfermes, je m'introduis dans sa prison et je me fais aimable; tu adoptes la théorie de la compression, j'arbore, moi, le drapeau de l'expansion; jaloux, tu l'es ou tu fais semblant de l'être. J'admets, si tu veux, la première hypothèse. Madame est ton esclave; je viens briser les chaînes qui l'attachent, et prouver que, jusqu'ici, tu n'as été qu'un égoïste et un affreux geôlier.

— Oui, et tes affreux projets...

— Eh! qui te parle de cela? Il est bien question de mes projets! Enfin, écoute, tu as quelque crédit, tu as pu faire venir mademoiselle à Paris, tu as pu, par tes relations, lui faire obtenir des débuts qu'elle a faits avec autant de bonheur que de talent, et maintenant que toute la cour a effleuré la coupe délicieuse, tu fermes la source, tu la séquestres, tu veux nous priver, tu nous prives de ce bel organe séducteur avec lequel Olympe chante plutôt qu'elle ne dit les vers de Racine. Tu nous ravis cette beauté touchante qui faisait de Néron un Titus. Tu nous prives de cette boîte de Pandore pleine d'esprit, que tu remplaces par tes bouderies interminables. Allons, allons, Mailly, résigne-toi, j'ouvrirai les portes, et ton charmant rossignol s'échappera.

— Écoute, dit Mailly, pendant que le capitaine essayait dans les glaces d'adorables minauderies et de magnifiques mouvemens de tête et d'épaules, et qu'Olympe divertie souriait; écoute-moi, duc, toi qui es des plus braves parmi les braves de cette cour.

— Écouter! je ne fais que cela depuis ton arrivée, mon cher, et je n'ai encore rien pu entendre qui valût la peine d'être entendu.

— Entends donc ceci : Cette femme est mon bien!

— Comte, tu es dans l'erreur, mademoiselle Olympe est cataloguée.

— Comment, cataloguée?

— Elle appartient au public, grand et petit.

— Duc, si tu me l'enlèves...

— Qu'arrivera-t-il, insensé? dit Pecquigny en se levant.

Amuse-la, ta maîtresse, et, je te le jure, elle ne m'écoutera plus.

— Oh ! s'écria Olympe en saisissant les mains de Mailly qui chancelait, comte, vous avez fait pour moi tout ce que vous avez pu faire, et cependant...

— Cependant?... fit Mailly avec angoisse.

— Cependant, tu l'ennuies, interrompit le duc. Elle aime la comédie, tu l'en prives, cordieu ! Elle qui sait jouer à faire pleurer les autres, pourquoi la forces-tu de rougir ses beaux yeux dans la solitude ?

— Ah ! Olympe !

— Eh ! oui, elle s'ennuie... Je te l'ai dit, c'est par là que je la prendrai, en dépit de toi, en face de toi; je ne ruserai point, je ne serai point un ennemi déloyal; j'irai à elle, je lui ferai voir le contraire de ce que tu lui donnes, et je te réponds qu'elle te quittera.

— Ménage un amour vrai, libertin ! athée ! s'écria Mailly.

— Ton amour, un amour vrai ! Allons donc ! répliqua le duc. Ton amour, c'est un amour commode, qui se compose de toutes les petites lâchetés au moyen desquelles tu enjolives ta vie. Tu veux que je respecte cela; tu veux que je m'accommode, comte, de la petite maison hypocrite dans laquelle tu te sauves contre tes créanciers, ta femme et tes maîtresses ! Tu veux que je me paie de tes yeux langoureux, de tes soupirs, de tes jérémiades, quand je te sais sortant de chez un ministre près duquel tu as intrigué, et de chez une femme de la cour près de laquelle...

— Je ne sors pas d'où tu dis.

— C'est bien pis, tu sors de chez ta femme.

Olympe lança un regard sec à Mailly.

Le comte fut frappé comme d'un coup d'épée.

— Allons, dit-elle fatiguée.

— Olympe, répondit-il, vous ne savez pas ce que j'allais y faire, chez ma femme.

— Eh ! mon ami, reprit Pecquigny, tu allais lui jurer que tu ne viens pas de chez Olympe, comme tu voudrais prouver à Olympe que tu ne viens pas de chez la comtesse.

— Monsieur le duc, dit tout à coup le comte de Mailly

en se redressant, vous avez passé les bornes; c'est se mêler d'une façon plus qu'impertinente de mes affaires.

— Des gros mots!

— Suivis d'effet.

— Bon! un coup d'épée dans ta petite maison! Voilà de jolies manières!

— Alors, n'insultez pas.

— Alors, n'aie pas la double situation de l'amphibie; ne respire pas à la fois avec les bronches et avec les branchies.

— Duc, nous nous expliquerons en bas.

— Eh! quand je t'aurai tué, ou que tu auras couché sur la neige un capitaine des gardes du roi, cela ne prouvera pas que tu n'as pas à la fois une maîtresse qui gêne ta femme et une femme qui gêne ta maîtresse. Cordieu! mon ami, choisis, ne prends pas tout. Est-ce ta maîtresse que tu veux? emporte-la, mais si loin que nous ne puissions plus la voir. Je te l'ai déjà dit. Est-ce ta femme? alors ouvre-nous à deux battans la porte de ta petite maison. C'est un assaut; qu'y veux-tu faire?

Olympe jeta un regard sur le comte.

— Olympe! Olympe! s'écria Mailly éperdu, car il avait saisi je ne sais quoi de flottant dans les yeux de sa maîtresse.

— Monsieur le duc a raison, dit celle-ci avec froideur, c'est une décision qu'il vous faut prendre.

— Vous aimez donc quelqu'un, alors? dit Mailly; cette explication de tantôt, cette réconciliation, c'était donc un mensonge?

Il comptait avec ces mots fatiguer ou piquer le duc, mais il avait affaire à un rude jouteur, difficile en paradoxes.

Celui-ci, sans se déconcerter :

— Quoi! lui dit-il, tu n'as pas de honte!

— Honte, de quoi?

— Tu t'es expliqué tantôt avec elle?

— Certes.

— Et vous vous êtes raccommodés?

— Je le croyais.

— Et tu ne t'aperçois pas que, si tu te rebrouilles dans

la même journée avec la femme qui t'a pardonné le matin, tu es un homme perdu ?

Olympe sourit au plus fort.

Pecquigny avait les honneurs du triomphe.

Le comte laissa errer ses yeux hagards à l'aventure; cette logique était au-dessus de ses forces.

— Olympe! Olympe! s'écria-t-il en joignant les mains et se tournant vers sa maîtresse, Olympe, je n'ai plus rien au monde que ton amour !

— Bel effort ! murmura Pecquigny.

— Olympe, continua Mailly, je n'ai plus rien au monde que ta probité, que ta foi !

Pecquigny n'osa plus rien ajouter; il eût blessé celle pour qui depuis une heure il combattait avec l'espoir de s'en faire un auxiliaire.

— Olympe, reprit Mailly, tous les sacrifices qu'il te faudra faire, je les ferai ; mais, dis-moi, je t'en conjure, que tu ne te laisseras pas corrompre ; dis-moi que je n'aurai pas cette mortelle douleur de te sentir vaincue par le mauvais démon qui veut t'abaisser comme il m'abaisse.

— Comte, dit-elle, je n'aimerai jamais celui qui me donnera seulement la moitié de sa vie. Donnez-moi tout.

— Ah ! fit Pecquigny, y es-tu ?

— Soit ! murmura Mailly d'un air sombre, je n'en aurai pas le démenti. Tout à toi, Olympe, tout à toi ! Seulement, chasse d'ici cet homme qui sait bien que je ne puis le tuer.

Olympe s'avança vers Pecquigny, qui attendait souriant.

— Monsieur le duc, mon seigneur et maître a parlé, dit-elle, ne le rendez pas malheureux. Il fait pour moi tout ce qu'il peut, plus qu'il ne peut même.

— Non, dit Pecquigny, non ! je ne m'en irai d'ici que quand il vous aura remise dans le flot du monde. Vous n'êtes pas à lui, vous êtes à nous.

— Enfin, démon, que veux-tu ? cria Mailly écumant de colère.

— J'apporterai à mademoiselle deux rôles nouveaux. Je veux qu'elle les étudie.

— Non.

— Oh ! elle dira oui.

— Dites ce que vous voulez, Olympe.

— J'aime mieux étudier des rôles que de mourir d'ennui. On ne fait pas mal en étudiant des rôles.

— Tu vois bien, comte, elle parle comme un beau livre. Laisse-la donc ; tu lui paraîtras meilleur quand elle aura essayé de tous.

— Lâche !

— Tu me fais rire. Regardez-le, Olympe, c'est le plus jeune, le plus brave, le plus beau de nous tous; il n'a pas assez de ces avantages, il lui faut ajouter l'hypocrisie. Joue donc avec nous jeu franc, jeu sur table, et nous te ferons raison. Voici vos rôles, Olympe : les jouerez-vous ?

Elle regarda Mailly.

— Oui, dit-il. Quelle dise demain : Je vous ai trompé; si c'est pour son bonheur, je lui dirai : Vous avez bien fait.

— Ah ! fit Pecquigny, je suis battu, comte ; n'allons pas plus loin. Il s'inclina.

— Cordieu ! continua-t-il, Olympe, voilà un homme qui vous aime ! Et il salua encore.

— Tenez, reprit-il, étudiez la *Fausse Agnès ;* c'est un charmant personnage, et, comme il faut que vous réussissiez dans ce rôle, je m'offre à vous pour tout ce qui vous manquera.

Puis, voyant la fureur de Mailly :

— Calme-toi, mon cher comte, calme-toi ; après ce que tu viens de dire, dors tranquille. Olympe est sacrée pour moi. Bien entendu que tu ne lui feras pas d'infidélité politique ou religieuse, sans quoi je reprends mes droits. Tu doutes ? Foi de duc ! c'est conclu.

Il salua encore, avec cette légèreté charmante des gentilshommes de cette époque, baisa gracieusement la main d'Olympe, et laissa tout étourdi le comte, auquel il promit de revenir le lendemain.

— Je suis perdu ! pensa celui-ci. J'aime ma maîtresse plus que l'honneur de ma femme. Richelieu près de Pecquigny me fait rire.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

XXXIX. Comment le cheval de Bannière courut jusqu'à ce qu'il s'arrêtât, et de quelles honnêtes personnes notre héros fit connaissance dans un bourg dont nous avons oublié le nom........................ 1

XL. Comment, sans être aussi noble que Monsieur de Grammont, Bannière eut l'honneur de faire la même partie que lui..... 13

XLI. Qui a joué jouera........................ 19

XLII. Où Bannière prend sa revanche........... 23

XLIII. Bannière à Paris........................ 39

XLIV. Comment Bannière déjeûna chez le rôtisseur de la rue du Ponceau et de ce qui s'ensuivit................................ 45

XLV. Monsieur Bannière trouve d'inépuisables ressources dans son habit de bouracan..... 51

XLVI. L'homme propose et Dieu dispose......... 59

XLVII. Erotamie................................ 67

XLVIII. Comment Monsieur de Mailly était revenu à Olympe................................ 72

XLIX. Monsieur de Mailly fait fausse route....... 79

L. Monsieur de Richelieu.................... 85

LI. Madame de Prie......................... 102

Chap. LII. La politique de madame la marquise de Prie. 109
LIII. Une aventure de nuit.................... 118
LIV. Le jeu de la Reine.................... 128
LV. Le valet de chambre de Monsieur de Fréjus. 133
LVI. M. de Fréjus, précepteur du roi Louis XV.. 139
LVII. Un sous-seing privé.................... 158
LVIII. Rambouillet.................... 171
LIX. Faut-il?.................... 181
LX. Les courants magnétiques.................... 189
LXI. Le Colin-Maillard 194
LXII. Duc et valet de chambre.................... 200
LXIII. L'amour de l'ombre.................... 212
LXIV. Service du Roi.................... 223
LXV. L'ombre était un corps.................... 237
LXVI. De Mailly est jaloux de sa femme.......... 244
LXVII. Mailly se trouble...... 257
LXVIII. Serpent nº 1.................... 267

FIN DE LA TABLE.

Corbeil, typogr. et stér. de Crété.